Université de Neuchâtel
Institut d'ethnologie

Rue Saint-Nicolas 4
CH-2000 Neuchâtel
Tél. +41 32 718 17 10

www.unine.ch/ethno

Aurore NAYET
Rue de la Promenade 1
3965 Chippis
078 658 98 16 /
aurore.nayet@ntymail.com

Aurore NAYET

Transmettre et évoluer avec l'esprit du jardin : ethnographie de la construction d'un collectif jardinier sédunois à travers ses transformations, (re)négociations et ancrages utopiques.

Figure 1 : Jardin des Creusets et ses membres lors d'une journée de travail collectif, juin 2023

Mémoire de master en sciences sociales – pilier anthropologie

Date de soutenance : 29 août 2024

Directrice du mémoire : Claudia Dubuis

Membre du jury : Marion Picard

Remerciements

Merci à tous-te-s les membres du jardin des Creusets pour leur accueil, leur disponibilité et pour m'avoir initié au jardinage.

Merci à Viviane, Rose, Emmeline, Colette, Mélina et Tristan d'avoir accepté de répondre à mes nombreuses questions sur leurs pratiques et leurs visions du jardinage en collectif.

Merci à toutes les personnes avec qui j'ai pu échanger et qui m'ont soutenues tout au long de ce travail. Un merci tout particulier à Elie, Célia, Léa et Leila pour leurs relectures attentives et pour les échanges riches, constructifs, et rassurants qui ont m'ont aidée à traverser ces mois de travail.

Merci à ma directrice de mémoire de master, Claudia Dubuis, pour ses encouragements, sa patience, sa disponibilité et ses conseils précieux.

Et enfin, merci à mes parents, mes frères, mes ami-e-s et colocs pour leur soutien et leur amour.

Résumé

Ce mémoire en anthropologie propose une enquête ethnographique des enjeux et dynamiques entourant la concrétisation et la pérennisation d'un jardin collectif urbain dans la ville de Sion, chef-lieu du canton du Valais (CH). Constitué de parcelles individuelles et communes, cet espace est entretenu et cultivé depuis une dizaine d'année par un collectif hétéroclite et fluctuant, guidé par des principes de permaculture, d'écologie, d'entraide, de mise en commun et de collégialité. Afin de comprendre ce qui permet une inscription dans le temps d'un fonctionnement marqué par une forte informalité, une structuration minimale, une instabilité des engagements et des présences, mais également une grande potentialité d'expérimentation et de découverte, ce mémoire est structuré en trois axes. Le premier explore comment se constitue et se renouvelle ce collectif en étudiant sa composition, les motivations qui le traversent ainsi que les profils et trajectoires de ses membres. Le deuxième analyse les négociations, adaptations et transformations inscrivant le collectif jardinier dans un mouvement et dans des temporalités multiples. Finalement, le troisième tente de saisir ce qui constitue le socle de l'attachement des individus à ce jardin collectif et ce qui les pousse à s'y investir corporellement, sensoriellement et émotionnellement, au travers de pratiques pouvant être considérées comme banales et ordinaires. En filigrane, ce travail pose la question de ce que nécessitent, impliquent et engagent la mise en pratique et l'implantation durables de projets portant en eux des dimensions, motivations, et considérations utopiques.

Valais – Suisse romande – Jardin collectif – Utopies concrètes – Utopies banales – Espace urbain – Habiter – Relations au vivant

Table des matières

Remerciements ... 3
Résumé ... 4
Introduction ... 6
1. Méthodologie ... 19
1.1. Un terrain valaisan principalement féminin et ancré dans un réseau alternatif modeste ... 19
1.1.1. Le choix d'un jardin détonnant entre ruralité et urbanité ... 19
1.1.2. Une population féminine active, socialisée à l'écologie et peu militante ... 20
1.1.3. Une immersion participante dans l'expérimentation du jardinage ... 23
1.1.4. Un processus itératif entre terrain et théorie ... 24
1.2. Mon rapport à l'objet ... 25
2. Les initiatives potagères urbaines collectives : habiter les interstices urbains par le faire et le commun ... 29
2.1. Les jardins collectifs urbains et le vaste champ de l'agriculture urbaine ... 29
2.2. Les jardins urbains du XIXème au XXIème siècle : des jardins ouvriers aux Villes en transition. ... 30
2.3. Le jardinage collectif : entre pratique socio-politiquement émancipatrice et récupération néolibérale ... 34
2.4. Le jardinage collectif à travers les prismes du projet et des utopies concrètes et banales ... 36
3. Constituer un collectif cohérent malgré l'hétérogénéité des motivations et la variabilité des investissements personnels ... 42
3.1. « Avoir une parcelle à soi » et s'engager dans le collectif : des motivations en tension ... 45
3.2. Investir le commun : jongler avec l'informel et la contrainte afin de favoriser un espace de liberté et d'émancipation ... 53
3.3. Cohésion : délimiter et rassembler le collectif ... 61
4. Se mouvoir dans une temporalité multiple ... 67
4.1. Adapter et négocier l' « esprit du jardin » originel ... 71
4.2. Transmettre les principes du jardin et incorporer les nouveaux-lles membres ... 76
4.3. Être lucide et pragmatique par rapport à l'avenir : « évoluer avec le jardin » ... 88
5. L'ordinaire comme source d'émerveillement, de connexion, et d'ancrage ... 94
5.1. Des pratiques ordinaires marquées par l'ennui, l'effort, et les joies « banales » ... 96
5.2. Tisser des relations avec le vivant à travers le soin, le conflit et l'attention ... 101
5.3. Habiter et s'approprier l'espace multi-dimensionnel du jardin ... 108
Conclusion ... 117
Bibliographie ... 120

Introduction

« Arrivée à 17h50 au jardin. Il fait très beau, le ciel est dégagé. Je m'approche, mais de loin je ne vois aucun mouvement dans le jardin. Puis je vois un homme travailler la terre (je le vois faire des mouvements de haut en bas, comme s'il bêchait). Je ne sais pas quoi faire, j'attends que quelqu'un d'autre arrive. Puis je le vois venir vers moi : il croit qu'il y a un problème avec sa voiture qu'il a garé dans l'herbe devant moi. Cet espace, à côté d'une bâtisse, permet l'accès au jardin. Toutefois il est tout à fait possible de s'y rendre en contournant la voiture. Après la voiture : une corde limitant l'accès. Un écriteau est accroché à la corde. Il y est écrit que l'accès est réservé aux personnes membres du jardin partagé. Pour les personnes intéressées, une adresse mail est indiquée. Je le rassure et il m'accompagne jusqu'au jardin. J'essaie de dire un peu qui je suis, il n'a pas l'air de le savoir ni de s'en soucier. Il n'est pas de langue maternelle française, parle avec un accent, et n'a pas l'air au courant de ma présence. Il est souriant et chaleureux. Je lui demande si Viviane[1] est là. Il a l'air de confondre les personnes car il me conduit au milieu du jardin et me désigne une femme (la seule autre personne dans le jardin à ce moment-là), aux cheveux mi-long poivre et sel, avec lunettes.

L'homme de 40-50 ans retourne à son travail, dans une parcelle à l'entrée du jardin. Mais quand il m'accompagne dans le jardin, il me fait comprendre qu'il faut que je fasse attention où je marche car il y a quelques endroits un peu boueux. Je repère la dame et je me faufile dans les allées tortueuses, irrégulières, herbeuses, mais tout de même définies. La femme est en train de s'occuper d'une parcelle relativement vierge et désherbée, et entourée de petites barrières. Elle se présente et nous commençons à discuter. Je me présente et dis ce que je fais là, la raison de ma présence assez brièvement. Cela fait tilt, elle se rappelle de moi, Viviane avait diffusé l'info selon laquelle je viendrai aujourd'hui. La femme s'appelle Ondine, elle m'accueille chaleureusement et me tutoie directement.

Nous commençons à parler du jardin, comment il fonctionne : le partage du jardin en parcelles communes et en parcelles partagées ; les débuts du jardin, sa création, ses principes de base ; le côté peu cadré, peu organisé du jardin qui évolue en fonction du temps et de l'énergie des gens ; le fait que le jardin n'est pas du tout ordonné, et qu'il vit avec les gens qui lui consacrent du temps, selon leurs envies, préférences, goûts. Elle me montre la butte « bateau » (parcelle partagée) où il y a de la paille. Elle me dit que des côtes de bettes étaient montées à la graine, elle était prête à les cueillir, quand quelqu'un, sans savoir, les avaient arrachées. Elle me dit qu'il faut s'y faire à ce fonctionnement. Les gens n'ont pas tous le même niveau, les mêmes préférences, les mêmes visions de ce qu'est un jardin. Elle fait le parallèle avec le jardin de ses parents, viticulteurs, chez qui c'était tout propre nickel, bien

[1] Les noms, les prénoms et certains lieux ont été anonymisés afin de ne pas porter préjudice aux personnes que j'ai rencontrées. Tous les noms figurants dans ce travail sont donc des noms d'emprunt.

ordonné. Ce n'est pas le cas-là, mais ça lui va. Idem, ses parents ne laissaient pas venir à la graine et se réensemencer les plantes toutes seules. Ici, c'est fréquent.

Arrivent Viviane et Rose alors que nous discutons avec Ondine. Je me présente, elles aussi. Des discussions s'engagent autour des plantes. Nous sommes toutes autours du « bateau ». Rose à le pied sur la butte, en face de nous […].

A part quelques endroits qui ont été préparés, voire cultivés récemment, il y a des herbes de toutes sortes partout, les limites des buttes ne sont pas « respectées » : des plantes, comestibles ou non, de l'année passée ou non, poussent un peu partout. […] A un moment, tout le monde se tourne vers les plants de moutarde, très hauts. Viviane m'avait dit en amont qu'elle était très contente et surprise, elle ne s'attendait pas à en voir autant et aussi haute. Ça faisait trois ans qu'elle en plantait et ça n'avait jamais marché comme ça. La manière dont ça avait poussé illustrait sa manière de semer : beaucoup de graines, pas très espacées. Apparemment c'est quelque chose de récurrent dans la manière de faire de Viviane. Elle va le mentionner avec humour à plusieurs reprises. Rose va d'ailleurs la taquiner avec ça plusieurs fois. Elle qui prodigue ses conseils et avis chaque fois qu'elle s'arrête sur une plante, une technique, etc. Elle le fait avec grand intérêt et plaisir de discuter.

Nous nous rendons ensuite à la serre à planton, afin de savoir ce qu'il y a là à planter dans les parcelles partagées. Il y a des tréteaux avec deux planches sur lesquelles sont posés des plants. Pas tous n'ont d'étiquettes. C'est embêtant aux yeux d'Ondine et Viviane car on ne sait pas ce que c'est. En effet, chaque participant-e a pu amener ses propres plantons pour le commun. A gauche en entrant dans la serre, il y a du fumier/crottin de cheval : grande discussion sur ce qu'il faut en faire : Ondine dit aux autres – qui voudraient l'utiliser – qu'il est trop sec et que ça brûlerait les racines des plantes, qu'il aurait fallu le mettre dehors quand il pleuvait, ça aurait été top. Rose pense qu'on peut quand même l'utiliser en faisant attention. Idem pour Viviane qui propose de le mettre très profondément dans la terre, pour ne pas toucher les racines. Ondine est sceptique. Cette discussion ne mène à aucune décision finale, reste un peu en suspens… »

Extrait de mon carnet de terrain, mai 2023

Cet îlot de verdure au cœur de Sion, petite ville d'environ 35'000 habitants du canton alpin du Valais[2], en Suisse romande, dans lequel je m'aventure pour la première fois en ce jour

[2] La capitale valaisanne s'étend sur un territoire de 2 500 ha et comprend un peu plus de 35'000 habitants. Au cœur de la plaine du Rhône, elle constitue un moteur économique et un centre régional de plaine dans un canton tourné vers le tourisme de montagne. Agglomération comprenant plusieurs communes périurbaines, Sion rencontre les enjeux de l'étalement urbain, de la gestion du trafic pendulaire et de la concentration des activités. Ces processus de périurbanisation et d'étalement urbain qui la traversent peuvent notamment contribuer à exemplifier la progressive dissolution et caducité de la différenciation entre ville et campagne observable en Suisse depuis le début du XXème siècle (Schuler, Perlik, et Pasche 2004). En termes d'aménagement urbain, la ville – de par son

ensoleillé de mai 2023 offre, au premier regard, un méli-mélo luxuriant et non-structuré de plantes potagères, de buissons fleuris et d'arbustes fruitiers, tout en étant paradoxalement entouré de parkings bétonnés, d'immeubles rectilignes, et de sonorités urbaines. Les occupant-es humain-es[3] de cet espace, quant à eux, émergent et se présentent à moi de manière graduelle, partielle, et désordonnée, ne m'offrant alors qu'un aperçu superficiel des investissements individuels variés de l'espace et de l'entrelacement complexe des relations qui le traversent. L'apprivoisement de cette toile collective végétale et sociale s'est ainsi fait progressivement, par petites touches, au gré des interactions tissées avec les jardiniers et jardinières qui deviendront mes guides tout au long de cette année d'enquête ethnographique. Après plusieurs mois passés à leurs côtés dans cet espace changeant, semaines après semaines, dans les moments de discussion comme dans les moments de jardinage, la vie riche et complexe de ce jardin m'est apparue avec davantage de clarté et a nourri l'analyse que je propose de mener ici. En guise de préambule de celle-ci, et avant de présenter la question de recherche qui m'a accompagnée au long de ce travail et le plan que j'ai élaboré pour celui-ci, une introduction de mon objet d'étude dans sa forme, sa structure et son histoire, est tout d'abord nécessaire.

Le jardin partagé des Creusets est, avant tout, issu de la rencontre renouvelée d'un collectif mouvant et d'un espace physique végétalisé au cœur d'une petite agglomération des Alpes suisses depuis une dizaine d'année. L'un et l'autre se construisent mutuellement au fil du temps, gré des saisons, des circulations et des transmissions. Interstice foisonnant entre habitations, routes goudronnées, chantiers et lignes de chemin de fer, le terrain se compose de buttes permaculturelles de formes et tailles variées, traversées de sentiers sinueux partiellement définis. En arrivant au jardin, l'œil prend du temps à distinguer les diverses essences qui cohabitent dans cette toile végétale aux couleurs, textures, formes et odeurs multiples. Le paysage sonore est, quant à lui, entièrement inscrit dans l'urbanité du lieu : le chant des oiseaux est régulièrement éclipsé par les vrombissements des avions décollant et atterrissant non loin de là, par les annonces de la gare ferroviaire, par les bruits des trains allant et venant à intervalles réguliers et par les marteaux-piqueurs ponctuels du voisinage. Entouré d'une barrière grillagée et d'une haie diversifiée (sureaux, pruniers, pruneliers, mirabelliers, ronces, pêcher, etc.) le délimitant sur trois côtés, l'extrémité nord du jardin offre plusieurs ouvertures garantissant un accès libre à ce dernier depuis la route, moyennant la traversée d'une pelouse adjacente. Un

positionnement spécifique entre montagnes, coteaux, et Rhône - est particulièrement contrainte et encouragée à intégrer le paysage, le territoire et le rapport à sa périphérie au centre des réflexions (Espazium 2012).

[3] Pour ce travail de mémoire, j'ai choisi d'adopter un langage non-discriminatoire tel que le propose l'Université de Neuchâtel.

cabanon accolé à une pergola bringuebalante a été construit à l'entrée du terrain. Quelques éléments de mobiliers en bois récupérés et bricolés parsèment les alentours du cabanon et de la pergola, et un robinet accompagné d'un système d'arrosage avec plusieurs tuyaux s'étendant dans le reste du jardin prend sa source non loin de là. L'espace est scindé en deux parties principales inégales : les communs, constitués de buttes ou de parcelles jardinées de manière collégiale, qui prennent la majeure partie de l'espace ; puis, cachées par la mare et les saules l'entourant, les parcelles individuelles de tailles diverses, chacune investie différemment par leurs locataires qui les cultivent à condition de contribuer aux communs. Le flou, le lâcher prise et la prise en compte des compétences et des envies d'autrui favorisent un espace de découverte et d'expérimentation dans lequel le vivant est davantage guidé que contraint. Cet espace, investi émotionnellement et affectivement par les membres du jardin, est tour à tour qualifié de *« refuge*[4] *»*, d' *« îlot »*, ou de *« paradis »* par les participant-e-s, soulignant son caractère significatif pour beaucoup d'entre eux.

Le jardin des Creusets est, ensuite, constitué d'un collectif relativement lâche, peu formalisé et non-contraignant, d'individus aux profils socio-économiques variés se succédant depuis une dizaine d'année maintenant. Émergeant spontanément et impulsivement de la convergence de multiples envies, aspirations et principes, ce groupe ne s'est pas constitué en association et n'a pas défini de rôles précis quant à la gestion du jardin, si ce n'est la figure du/de la « *porteur-euse de projet* », incarnée de manière relativement explicite par un-e des membres investissant de son propre chef davantage d'énergie et de temps dans le maintien de la structure du projet. Il n'y a donc pas de président-e, de secrétaire ou de trésorier-e attitré-e-s, seules vont et viennent des personnes au gré de leurs disponibilités en temps et en énergie, dans un espace coconstruit au fur et à mesure qu'émergent et circulent les idées, compétences, savoir-faire, envies de chacun-e. La forme du jardin a ainsi évolué au fil des années et quelques principes ou règles ont été fixés, tout en étant adoptés et appliqués avec plus ou moins de zèle et de discipline. Si le fonctionnement en gouvernance partagée s'est progressivement essoufflé et a été définitivement abandonné avec le départ des membres l'ayant porté, le collectif tente de favoriser au maximum un mode d'organisation horizontal et participatif. Confronté à l'engagement et à la présence partielle et inconstante de ses membres, les réunions officielles et fixes sont rares mais les personnes les plus impliquées ont désigné le mercredi comme moment convivial de récolte et de distribution. En-dehors de ce créneau qualifié comme tel, deux à quatre journées par années sont dédiées à la distribution des parcelles aux personnes

[4] Les mots en italiques présents tout au long de ce travail correspondent aux propos de mes interlocuteur-rice-s.

intéressées et à des journées de travail collectif (entretien de la haie, des composts, des parcelles communes, etc.). Chacun-e est tenu d'y participer ou de s'acquitter d'une modique cotisation pour contribuer à la caisse commune. Malgré ces quelques règles, le fonctionnement se veut peu contraignant, relativement informel, ouvert aux propositions et modifications et compréhensif quant aux limites de chacun-e.

À l'image de son mode de fonctionnement actuel, l'existence du jardin des Creusets est le fruit d'un processus fait de rebondissements, de conciliations, de négociations et de convergences. Elle s'appuie, en premier lieu et comme l'a raconté Tristan, un de mes interlocuteurs, sur le café créé initialement par un petit groupe d'ami-e-s et de connaissances, motivé-e-s par la volonté commune de créer une plate-forme à destination de la société civile pour *« lancer des projets »*, *« rendre les actions et les propositions possibles »* et *« mettre les gens en lien »*. De ce *« bistrot »* peuvent alors être initiés divers projets touchant aux domaines de la création de lien sociaux, de l'écologie, de l'économie solidaire ou encore de l'éducation alternative. La vision à l'origine de ces initiatives est de se (ré)approprier la ville : *« Le fait d'habiter l'espace public avec sa couleur » (Tristan)*.

Un des premiers projets mis sur pied par cette plate-forme, en 2013, fut l'ancêtre du jardin actuel. Il s'est inscrit dans la continuité du mouvement des *Incroyables Comestibles*[5]. En effet, l'idée initiale était d'installer des bacs potagers à J. et contribuer ainsi à la (re)végétalisation et à la (ré)appropriation de l'espace urbain en tant que lieu de vie. Mais la collaboration avec la ville s'est avérée semée d'embûches et le processus de négociation prit plus de temps qu'envisagé au départ. Dans l'urgence, les citadin-e-s rassemblé-e-s autour du projet se sont débrouillés pour *« fabriquer des bacs »* lors d'une journée de chantier participatif au printemps. Ces bacs sont *« posés à l'arrache »*, de manière *« semi-légale »*. Après avoir fait venir les médias pour communiquer sur l'initiative[6] sans pour autant que la Ville ait donné son feu vert, les instigateur-ice-s du projet – m'explique Tristan – écrivent aux instances

[5] Originaire d'Angleterre, le mouvement international des *Incroyables Comestibles* se définit comme un « mouvement participatif citoyen de bien commun – mondial, autonome, totalement apolitique (au sens partisan du terme) et non marchand – humain, éthique, solidaire, qui reconnait l'unité de la vie et du genre humain, et coresponsable du tout ». Sur le site français du mouvement, on retrouve la mention d'un « idéal de nourrir l'humanité de façon saine pour l'homme et pour la planète, localement, en suffisance, dans la joie et la dignité de chacun ». La nourriture étant considérée comme « facteur d'unité et de convivialité », leur but est de « reconnecter les gens entre eux et les reconnecter à la terre nourricière ». Par ce qu'ils qualifient d' « actions simples et accessibles à toutes et à tous », les Incroyables Comestibles cherchent ainsi à « promouvoir l'agriculture urbaine participative en invitant les citoyens à planter partout là où c'est possible et à mettre les récoltes en partage » https://ww2.lesincroyablescomestibles.fr .

[6] La RTS leur consacre une émission radiophonique à cette occasion : "Les incroyables comestibles", des potagers urbains en ville de Sion - rts.ch - Portail Audio

communales pour leur annoncer qu'ils et elles étaient prêt-e-s à continuer, et pour leur demander de leur mettre à disposition des bacs et un terrain pour pouvoir jardiner.

Face à la difficulté à collaborer avec la ville, le projet d'un jardin partagé et collectif hors des circuits publics et officiels commence à s'esquisser et un premier courriel est envoyé tous azimuts, dont le message, en substance, est le suivant : *« on cherche un terrain pour faire un jardin partagé »*. L'annonce attire l'attention d'Alba, habitante de Sion, qui propose de mettre à disposition son *« bout de terrain »* à cette fin. Pour Tristan, la possibilité d'un terrain privé est une bonne nouvelle car cela permet de dépasser ce qu'il appelle les *« problèmes systémiques »* qui font que *« la vie n'est pas permise dans une ville à ce point-là »*. Il entend par là que l'aspect *« sauvage »*, et non entièrement cadré du projet collectif ne correspondrait pas esthétiquement et urbanistiquement parlant à l'image que la ville souhaite offrir. Selon lui, les processus de *« mise à l'enquête »* et les *« besoins de planification de l'administration »* sont un *« frein à l'appropriation et à la création »* : tout est *« centralisé »* et ce système empêche une certaine *« souveraineté »* des habitant-e-s sur leur espace.

Grâce à la mise à disposition de ce terrain, le projet peut finalement prendre forme. Après la proposition d'Alba, un mail invite les personnes intéressées à se réunir pour en discuter lors d'une journée spéciale, qui rassemblera une trentaine de personnes. Afin d'établir le projet commun, faire correspondre les idées de chacun-e et imaginer concrètement à quoi ce jardin pourrait ressembler, les initiateur-ice-s du projet mobilisent des *« outils de transition »* acquis lors de formations antérieures dans la facilitation de projets de ce type[7] : à la constitution du *« Grand cercle »* se succède ainsi *« Un rêve du dragon »*, puis la formulation d' *« Une raison d'être »* énoncée ainsi, dans le cas du jardin partagé des Creusets : *« Vivre la culture du partage »*. Cette formule émergeant du collectif lors de la création du jardin constitue toujours la devise du jardin, dix ans plus tard.

[7] Plusieurs réseaux centrés autour de la « Transition » et offrant des formations en gouvernance partagée existent en Suisse romande, tels que Gouvernance Partagée - Réseau Transition Suisse Romande (reseautransition.ch), Artisans du lien | Gouvernance partagée & facilitation en Suisse Romande ou Instant Z - Gouvernance Partagée: formations & accompagnement. Beaucoup s'inspirent et ont comme référence le *Manuel de Transition* (2008) de Rob Hopkins, figure tutélaire du mouvement des *Villes en Transition*. Dans ce manuel, Hopkins propose une approche mettant en avant l' « intelligence collective » ainsi que la découverte et l'expérimentation de la gouvernance partagée à travers le prisme du « Rêve du Dragon », une méthode de co-création de projet imaginée par John Croft. Le « Rêve du Dragon » est présenté ainsi par Gouvernance Partagée - Réseau Transition Suisse Romande (reseautransition.ch) : « À travers les 4 espaces du rêve, du plan, de l'action et de la célébration, vous mènerez un projet en vous appuyant sur l'enthousiasme et la compétence de chacun·e tout en favorisant une dynamique d'équipe respectueuse et bienveillante : laisser mourir les rêves individuels pour créer un rêve collectif ; définir et attribuer les tâches ; évaluer les budgets et l'engagement de chacun ; tirer les enseignements de vos activités à travers la célébration ».

Les bases sont désormais posées pour construire ce jardin, d'abord entièrement constitué de communs, expression permettant de qualifier un espace, des infrastructures et du matériel entièrement collectivisés (en particulier en ce qui concerne la gestion et l'entretien). Après quelques années et suite à un certain épuisement du collectif ainsi qu'une perte de vigueur relative au départ de membres initiaux, les communs requièrent un travail trop conséquent pour la poignée de jardinier-e-s résistant-e-s qui continuent à l'investir en efforts et en temps. La décision est alors prise d'ouvrir l'espace aux parcelles individuelles pour se décharger de l'entretien d'une partie du terrain. Toutefois, la survie du jardin demeure précaire, le collectif étant soumis à un renouvellement fréquent de ses membres et à un investissement et une présence fluctuante de ces derniers en fonction de leur disponibilité personnelle. Plus encore, la période du Covid-19 en 2020 met tout sur pause et fragilise les moments conviviaux qui ont réussi à être instigués à travers le temps. Le jardin se redynamise tout de même après ces chamboulements répétés et réussit, contre toute attente, à se maintenir et à accueillir de nouveaux membres avec de nouvelles énergies.

Avant de poursuivre avec la présentation de ma question de recherche et du plan de mon mémoire, je propose maintenant d'ancrer ce jardin collectif urbain dans un contexte plus large afin comprendre plus généralement les enjeux globaux qui le traversent. Loin de s'apparenter à un phénomène inédit, le jardin partagé des Creusets s'inscrit dans le vaste ensemble des projets d'agriculture urbaine collectifs (jardins familiaux, jardins d'insertion social et jardins partagés), présents sous différentes formes à travers la ville de Sion, le canton du Valais, la Suisse et le reste du monde.

Ce tableau élaboré par Frédéric Bally (2017) sur la base de son terrain propre et de la littérature à ce sujet, permet d'avoir un aperçu de la diversité des formes de jardinage urbain collectif et/ou partagé :

Jardin collectif (Québec)	**Community gardens (États-Unis)**	**Jardins partagés**	**Jardins de rue**	**Micro implantations florales**
Parcelle unique exploitée en collectif	Parcelles multiples exploitées individuellement	Parcelle unique exploitée en collectif	Exploitation collective d'un/ plusieurs bac	Exploitation et entretien collectif/ individuel d'un espace
Mission sociale et environnementale explicite	Mission sociale et environnementale implicite	Mission sociale et environnementale explicite	Mission sociale et environnementale explicite	----
Vocation alimentaire réelle	Vocation alimentaire puis récréative	Vocation récréative et paysagère	Vocation récréative et paysagère	Vocation artistique et paysagère
Sociabilité accrue	Socialbilité réduite	Sociabilité accrue	Sociabilité accrue	Sociabilité réduite

Tableau enrichi de Donadieu et Fleury, (2003). Les données et constats sur les jardins partagés, jardins de rue et micro-implantations florales sont issus du terrain. Les autres de la littérature.

Tableau 1: récapitulatif des différents types de jardins urbains selon Frédéric Bally (Bally 2017a)

Ces lieux d'échanges, de rencontre et d'actions provenant le plus souvent de la société civile s'inscrivent à la confluence de plusieurs phénomènes et vagues historiques successives, et parfois simultanées, qui ont initié des transformations dans la manière de concevoir la place de l'agriculture dans nos quotidiens de plus en plus urbanisés (Bally 2017a; Hartigh 2013). L'histoire des jardins collectifs urbains apparaît ainsi mouvementée, issue des circulations des pratiques paysannes vers les villes, des politiques hygiénistes et familialistes élaborées à destination des populations ouvrières et classes populaires, des processus de (re)végétalisation de la ville, puis des formes de contestations des formes d'appropriations néo-libérales de l'espace public (Bally 2017a; Crossan et al. 2016; Thompson 2015; Weber 1998; Delay, Scalambrin, et Frauenfelder 2015). Il s'agit d'éléments qui seront davantage explicités dans le deuxième chapitre qui a vocation à contextualiser historiquement et socialement les jardins collectifs urbains.

De plus en plus nombreux depuis le début du XX^{ème} siècle, et découlant des différents mouvements historiques pour l'accès et le droit à la terre, les jardins partagés ou communautaires sont investis par des groupes d'ami-e-s, voisin-e-s, ou membres de réseaux, de manière à devenir des lieux vivants et d'actions (Hartigh 2013, 14). Connaissant un fort succès dans un contexte de crise environnementale et socio-économique, ces jardins hétéroclites occupent une place importante et symbolique dans la vie de nombreux-ses citoyen-ne-s, les

amenant notamment à penser et échanger autour de l'évolution de leur environnement de vie direct. Au cours des vingt dernières années, plusieurs réseaux et mouvements centrés autour de l'imagination et la concrétisation de solutions locales face à la crise environnementale ont éclot, au Royaume-Uni d'abord, inscrivant ces initiatives de jardins partagés dans une perspective plus vaste, pour la plupart dans le cadre du mouvement de la transition, et tissant des liens avec les projets similaires de vergers ou ruchers collectifs, les *Incroyables comestibles*, ou le mouvement de grappille des arbres fruitiers « Fruit city » (Jonet et Servigne 2013; Hartigh 2013). Ils permettent, en effet, de sensibiliser la population à l'écologie et à la biodiversité, de contribuer à la préservation de celle-ci, de participer à la production alimentaire locale en expérimentant des techniques jardinières, mais présentent également une dimension d'inclusion sociale, ainsi que le déploiement d'espaces d'apprentissages collectif, de création, de liberté et de réappropriation de la ville (Hartigh 2013). C'est ce que souligne Cyrielle Den Hartigh en ces termes : « D'un point de vue concret, l'accès à la terre donne en premier lieu la possibilité d'expérimenter des pratiques jardinières en ville dans l'optique de tendre vers des villes davantage comestibles. […] En donnant accès à la terre, les jardins partagés sont aussi des lieux d'expression et de création collective permettant une réappropriation de la fabrication de la ville. L'accès libre au jardin partagé et à son aménagement donne la possibilité de participer à la création du paysage de la ville, là où tout est contraint par ailleurs […]. Or le jardin partagé offre un nouveau lieu, plus permissif […] où il est possible de modifier l'espace visible depuis la rue. Cette marque laissée sur la ville est une première étape de prise de pouvoir sur la ville, par le bas : par la rue » (Hartigh 2013).

Bien qu'ancré au sein d'un tissu de sociabilités, de pratiques, d'imaginaires et de discours lui étant propres et le situant géographiquement et socio-politiquement, le jardin sédunois fait partie de ce vaste écosystème transnational d'initiatives urbaines potagères partagées et collectives, dont la dimension contestataire et alternative est davantage affirmée et conscientisée selon les cas. Les circulations et échanges de méthodes, principes, pratiques, imaginaires reliant ces projets contribuent à leur mise en réseaux plus ou moins formalisés et distincts (Hartigh 2013; Jonet et Servigne 2013), et les positionnent à différents endroits d'un continuum socio-politique au sein duquel sont affirmées, appropriées, expérimentées avec plus ou moins de force et volonté des valeurs écologiques, anticapitalistes, antisystèmes ; des pratiques d'appropriation de l'espace public et de contestation de son accaparement par la ville néolibérale « par le bas » (Crossan et al. 2016; Jonet et Servigne 2013) ; la mise en place de Communs, de cultures en permaculture, ou encore de fonctionnement en gouvernance partagée

(Braga Bizarria, Palomino-Schalscha, et Stupples 2022; Crossan et al. 2016; Sachse 2020). La littérature à ce sujet, qu'elle provienne des champs académiques de la géographie, de la sociologie, de l'anthropologie ou de l'histoire, n'a cessé de se développer durant les cinquante dernières années, se faisant ainsi l'écho de ces multiples formes d'expérimentation et de déploiements jardiniers.

Intriguée par ce qui peut se jouer au-delà de l'utopie et de la façade idéalisée d'un espace jardinier collectif portant en lui, depuis ses débuts, des principes d'horizontalité, de solidarité, de mise en Communs, de liberté, d'informalité, d'écologie, d'holisme, mon attention s'est portée sur le jardin partagé des Creusets, afin de saisir ce qui permet à un tel projet d'atteindre un équilibre durable entre la précarité inhérente à sa structure et le potentiel de (ré)invention d'un rapport collectif et sensible au vivant qu'il contient et qui continue d'attirer de nouveaux et nouvelles participant-e-s.

À travers une ethnographie du jardin collectif urbain de Sion tel qu'il se présente durant l'année 2023, mais également au vu de son histoire à présent explicitée, le but de cette recherche est d'appréhender ce qui permet à un collectif jardinier marqué par une forte informalité, une instabilité structurelle, des pratiques jardinières en tension entre productivité et philosophie du lâcher prise et expérimentation de la permaculture, ainsi qu'un important *turn-over* des membres, de perdurer et de s'inscrire de manière pérenne dans le paysage urbain local, contrairement à tant d'autres initiatives du même type qui se sont essoufflées (jusqu'à disparaître dans certains cas), sans pour autant trahir ses principes et sa vision de départ. Il s'agit également de comprendre ce qui agrège les individus à ce jardin, ce qui les soude et rend ce groupe vivant en dépit de la diversité de perspectives et conceptions sur le jardinage et ses pratiques coexistant à l'intérieur de cet espace.

Ce qui m'a questionnée plus particulièrement sont les manières dont ce type d'« utopie du faire et du commun » (Gwiazdzinski 2016) s'inscrivant dans un espace urbain pouvant lui être réfractaire se transforme et s'adapte pour survivre et perdurer (Vandenbroucke et al. 2017), et ce qu'elle initie comme nouvelles manières d'habiter (Bally 2017a) et de tisser des liens et réseaux entre humains et non-humains (Breteau 2022; Manceron 2022; Morizot 2020). De manière générale, ces initiatives sont, en effet, souvent vouées à rester éphémères, à ne constituer que des occupations momentanées de terrains et friches en attente de nouvelle affectation, d'interstices dans lesquels il peut être difficile de s'installer durablement (ce qui entraîne certains rapports de force dont les jardinier-ères sont dépendant-e-s pour avoir accès à

l'espace en question) : « La localisation urbaine implique un certain nombre de spécificités, voire de contraintes, notamment par rapport à l'agriculture rurale. L'agriculture urbaine est d'abord caractérisée par l'exiguïté des surfaces qu'elle occupe, depuis des espaces interstitiels comme les bacs, les balcons ou les toits, jusqu'à des friches de plusieurs hectares » (Paddeu 2021, 14). A cela s'ajoute, des relations que le groupe est obligé de tisser avec la ville, ses représentants et administrateurs, ainsi que d'éventuels autres acteurs sociaux tels que des entreprises privées, associations ou voisinages. En fonction des agendas respectifs de chacun, la vision initiale et idéale du groupe du jardin ainsi que son autonomie peuvent potentiellement être challengées et des tensions peuvent poindre de par les perspectives divergentes de ce à quoi doit servir et ressembler cet espace (Vandenbroucke et al. 2017). Dans le cas de Sion, la difficulté – voire l'impossibilité – à établir un rapport de confiance et de collaboration avec la ville est notable et constitue une des contraintes qui a pesé sur la possibilité même d'un jardin collectif de ce type (à ses débuts du moins). Face à des démarches qui auraient été très longues, fastidieuses et qui auraient potentiellement impacté la forme du jardin ou abouti à un non-lieu, le collectif a été contraint de se tourner vers une propriétaire privée possédant un terrain non occupé et prête à le mettre à disposition du groupe en échange de son entretien. Cela démontre notamment la difficulté à trouver des espaces vacants en ville pouvant être investi et imaginé par la société civile de manière organique, autonome, informelle, et à des fins non-productives, corroborant ainsi ce que soulève Flaminia Paddeu en caractérisant l'agriculture urbaine comme étant perçue comme « illégitime » et étant fréquemment « menacée de destruction » (Paddeu 2021, 14).

Dans ce cheminement, j'ai été guidée par des questionnements quant au type de participation des acteurs et actrices, à la manière dont ils et elles investissent de sens leur pratique, aux formes de relations qu'ils et elles tissent mutuellement et avec leur environnement plus large, à la gestion des éventuelles divergences d'opinions et rapports de force pouvant émerger, aux ressources sur lesquelles ces initiatives s'appuient pour se maintenir et perdurer, ou encore aux compromis ou négociations que doivent faire ces jardins et les personnes qui y sont actives pour réussir à perdurer.

C'est ainsi que, après avoir adapté plusieurs fois ma question initiale, j'ai formulé la question de recherche suivante : **Comment une initiative de jardinage en collectif se transforme-t-elle et négocie-elle son mode de fonctionnement et ses principes afin de se maintenir, perdurer et continuer à tisser des liens, imaginer et concrétiser de nouvelles manières d'habiter l'espace urbain ?** Dans l'optique de tenter de répondre à cette question de

recherche à travers une analyse des données émergeant du terrain, ce présent travail est divisé en cinq parties.

Une **première** partie explore, tout d'abord, l'ancrage du jardin collectif de J. dans le champ académique de l'agriculture urbaine et dans un héritage socio-culturel de pratiques potagères urbaines multiples, et développe le cadre théorique centré notamment autour des utopies par lequel sera abordé ce jardin spécifique.

Quant aux chapitres suivants, ils constituent le cœur de mon analyse en mettant chacun en évidence un élément-clé rendant cet espace jardinier résiliant aux multiples épreuves et transformations qui l'ont traversées, et en analysant ce qui maintient ce collectif consistant et cohérent pour les jardiniers et jardinières volontaires qui se sont succédé-e-s durant les dix ans d'existence du jardin. Ces trois points sont des pistes de réponses à ma question de recherche.

Une **deuxième** partie s'attarde ainsi sur les enjeux entourant la constitution d'un collectif jardinier, et aux dynamiques internes propres à celui-ci. Après avoir exploré les diverses motivations pouvant attirer de nouvelles personnes au jardin, ce chapitre se focalise sur la tension entre individualité et collectif, et donc à la place donnée au pouvoir d'agir et à la liberté de l'individu au sein d'un projet qui se veut pourtant collégial. Cette individualité est non seulement reconnue, mais également voulue, dans la mesure où elle est pensée comme enrichissant le collectif et fait du jardin un espace valorisant ou chacun-e est accueilli-e et se sent libre de venir. Toutefois, la quête d'une place à soi peut défier la cohésion du groupe jusqu'à faire apparaître des processus de cloisonnement, de créations de frontières et limites, de filtrage entraînant la sélection des membres qui feront ou non partie du groupe.

Une **troisième** partie s'intéresse à l'aspect mouvant du jardin collectif et à son ancrage dans une temporalité multiple. A travers trois sous-chapitres s'attardant sur les temporalités passé-présent-futur, cette partie décortique la manière qu'a eu le collectif de renouveler son fonctionnement au gré des arrivées et des départs en négociant avec ses principes fondateurs de manière à apprivoiser et embrasser, dans la pratique, l'aspect mouvant, éphémère et insaisissable du jardin. En étant à la recherche constante d'un équilibre entre structure, cadre, liberté et informalité, nous verrons la façon qu'il a de composer avec le mouvement constitutif du jardin, et comment il parvient à s'adapter aux changements inhérents à un projet s'inscrivant sur la durée mais dans un futur incertain.

La manière dont les individus investissent matériellement, spatialement, sensoriellement et émotionnellement le jardin fera l'objet de la **quatrième** partie de l'analyse. En explorant les liens tissés à travers le temps entre cet environnement particulier et les personnes y gravitant, ce chapitre pose la question de l'attachement au lieu et au groupe, et des éléments qui agrègent les individus autour d'un projet de ce type et les y maintient dans la durée. Ce point traite ainsi des formes d'appropriations spatiales et de ce qu'elles engendrent de subversif dans la manière d'habiter la ville et de s'y ancrer. Ce dernier chapitre explore finalement la façon dont ce jardin peut offrir un terreau propice au tissage de toiles collectives mettant en relations différent-e-s acteurs et actrices humain-e-s et non-humain-e-s.

1. Méthodologie

1.1. Un terrain valaisan principalement féminin et ancré dans un réseau alternatif modeste

1.1.1. Le choix d'un jardin détonnant entre ruralité et urbanité

Mon choix de terrain s'est élaboré de manière progressive. Après avoir eu l'occasion d'effectuer un travail exploratoire sur la même thématique à la Chaux-de-Fonds et avoir effectué plusieurs observations partiellement participantes de formes de réappropriation collective de friches urbaines à Carouge, j'ai finalement opté pour un terrain unique au sein de la petite ville valaisanne de Sion. Outre l'argument de la proximité géographique et affective, étant moi-même valaisanne, la difficulté à trouver de la littérature sur les jardins collectifs urbains non-métropolitains (hors des mégapoles de type Paris, Liverpool, Detroit ou Berlin ou même des métropoles comme Lausanne ou Genève) a suscité en moi une interrogation. En effet, j'ai voulu questionner la potentialité des jardins de ce type dans des espaces à la lisière entre villes et campagnes, ou plus encore quand cette distinction n'est pas si claire et fait l'objet de formes d'hybridation venant contrer certaines catégories présentes dans les imaginaires sur la distinction entre milieu rural et urbain (Mumenthaler et Salomon Cavin 2018; Salomon Cavin 2012)[8]. Cette agglomération relativement modeste à l'échelle suisse, chef-lieu d'un canton alpin traditionnellement caractérisé par la ruralité, fait actuellement l'objet d'un processus

[8] Le canton du Valais, bien que pouvant être généralement être associé à la ruralité dans le sens commun, exemplifie – à travers son chef-lieu notamment mais également avec la constitution de nouveaux centres urbains et agglomérations limitrophes – le brouillage progressif de la distinction rural/urbain qu'explicite un rapport produit en 2004 par l'EPFL : « L'absence d'une délimitation positive de l'espace rural – contrairement aux agglomérations – est l'expression du processus d'urbanisation qui a valu aux régions rurales de devenir un espace résiduel et de se référer à un centre « extérieur » au plan fonctionnel. Les modèles économiques et culturels se diffusent généralement à un niveau régional ou même suprarégional, de sorte que certaines parties des territoires ruraux correspondent en de nombreux points aux régions urbaines voisines. Des aspects essentiels des attributs rattachés à la notion de « campagne » ou de « rural » font aujourd'hui défaut : l'agriculture au sens propre du terme devient aussi marginale à la « campagne » en ce qui concerne l'emploi mais pas en ce qui concerne l'entretien des paysages. Les activités économiques et les fonctions qui l'ont remplacée, comme l'artisanat, l'industrie, le tourisme et l'habitat, sont davantage orientées vers l'extérieur que ne le fut l'agriculture. L'isolement des campagnes a été brisé, tant en ce qui concerne l'accès autrefois difficile que la forte autonomie culturelle qui les caractérisait. La carte de l'espace rural montre que presque toutes les parties rurales du territoire se situent à une faible distance géographique des agglomérations et que l'accessibilité en termes de temps est favorable. Rares sont les communes suisses situées à plus d'une heure de trajet d'une agglomération, que ce soit par la route ou par le rail. Cet état de fait signifie aussi que quasiment toutes les régions rurales sont voisines d'une région dans laquelle se trouve une agglomération et que les ramifications existantes entre les régions rurales du pays et les unités territoriales urbaines sont fortes et nombreuses. Il est plus que probable que chacune des régions du pays entretient des relations plus intenses avec une région proche imprégnée par une agglomération (ou avec une autre région d'agglomération) qu'avec des régions rurales attenantes (ou même plus éloignées), ne serait-ce déjà que du fait que les régions alpines voisines sont souvent séparées par des massifs montagneux ou des barrières culturelles » (Schuler, Perlik, et Pasche 2004).

d'urbanisation remarquable avec le développement de quatre projets d'envergure centrés sur les pôles de l'innovation, de la technique, de la recherche, de l'entreprenariat, et engageant la construction de nouveaux quartiers au sud et à l'est de la ville (Le Beney 2022).

Finalement, ayant moi-même, participé à la tentative de création d'un projet de coopérative alimentaire se positionnant en rupture vis-à-vis du circuit agro-alimentaire classique, et ayant été témoin de la difficulté à faire advenir et inscrire dans le temps un projet faisant appel à des méthodes et des modes de fonctionnement alternatifs basés sur la gouvernance partagée notamment, sans que celui-ci s'essouffle, j'ai été intriguée et curieuse en apprenant la durée d'existence remarquable de ce jardin, pourtant établi dans un environnement et un réseau au sein duquel les initiatives de ce genre ne parviennent généralement pas à se pérenniser. Cela d'autant plus que le collectif jardinier ne s'est pas constitué en association, n'a aucune structure administrative et repose essentiellement sur la présence des gens, leurs disponibilités, et la mise à disposition d'un terrain privé.

L'existence du jardin sur lequel j'ai finalement décidé de focaliser mon étude m'est parvenue par le biais de la newsletter *etiks*[9] d'un des réseaux principaux d'initiatives écologiques, sociales et économiques alternatives de la région. Le milieu alternatif régional est effectivement modeste et nombre d'acteurs, initiatives, projets et ressources y sont reliées de diverses manières, je m'en rendrai vite compte. Sans que je le sache au départ, il s'agissait également d'un jardin dont les contours m'étaient familiers. J'avais en effet l'habitude de les discerner par la fenêtre du train lors de mes allers-retours entre le Valais et Neuchâtel. Frappée aux premiers abords par une impression subjective de désorganisation et de fouillis, l'espace m'est apparu luxuriant, foisonnant, et détonnant par rapport au reste de son environnement bétonné, structuré, délimité par les lignes orthogonales des immeubles, des places de parking, des voies de chemins de fer, mais également vis-à-vis des jardins ouvriers et familiaux disséminés ici est là aux frontières de la ville et dans les communes limitrophes.

1.1.2. Une population féminine active, socialisée à l'écologie et peu militante

Ce présent travail est le fruit d'une enquête ethnographique effectuée de mai à novembre 2023. Mon terrain comporte une douzaine d'observations participantes retranscrites dans mon

[9] Cette newsletter est rattachée à la plate-forme d'initiatives alternatives *etiks* dont voici le site internet : https://etiks.ch/

journal de terrain, ainsi que sept entretiens menés avec un ancien membre du jardin et plusieurs jardinières actives depuis relativement longtemps et régulièrement présentes durant l'année 2023.

Mon entrée sur le terrain s'est faite par l'entremise de Viviane, jardinière régulière, référente par la force des choses pour beaucoup des membres plus récent-e-s du jardin, *« porteuse de projet »*, qui est devenue mon interlocutrice privilégiée durant la durée de mon enquête, bien que j'aie également pu entretenir des liens étroits avec d'autres membres. À la suite d'une réponse positive à un mail et un échange par WhatsApp avec Viviane, j'ai pu me rendre pour la première fois au jardin un mercredi soir, lors d'un moment de rencontre dédié au choix de ce qui allait être semé et planté dans les surfaces communes pour le reste de l'année. C'est à cette occasion, sans pression ni grand enjeu, que j'ai rencontré les quelques membres les plus actifs et actives, qui seront mes principaux contacts durant le reste de la saison. Durant la fin du printemps et l'été 2023, j'ai régulièrement effectué des observations et des entretiens ethnographiques (sur le terrain) lors des mercredis soir d'été, de deux journées de travail collectif en juin et en octobre et lors d'une réunion de fin de saison en novembre dans un café.

Courant septembre, après avoir bien pu m'imprégner de l'atmosphère et observer avec minutie les interactions et pratiques prenant place dans cet espace, j'ai entrepris la réalisation d'entretiens semi-directifs avec sept personnes afin d'affiner certains aspects, et d'obtenir des perspectives plus approfondies sur le jardin, le collectif et la signification qu'ils peuvent prendre dans une trajectoire individuelle. Ces entretiens se sont échelonnés de septembre à novembre, en fonction des (in)disponibilités et reports de chacun-e. J'ai essayé, à travers le choix de mes enquêté-e-s, de varier les profils en termes d'expériences du jardin à travers le temps et de manières d'envisager ce qu'est et doit être le jardin et le collectif. J'ai ainsi interviewé une personne ayant participé à la construction du jardin (et l'ayant quitté depuis peu) (Tristan), trois individus arrivés il y a plusieurs années et toujours actifs dans le jardin (Ondine, Colette et Viviane), et trois nouvelles arrivées en 2023 (Rose, Mélina et Emmeline). Ensuite, j'ai tenté de varier les perspectives en donnant la parole à des individus au profils divers : des initiateur-ices/« porteuses de projet » et des nouvelles venues ; des jardinier-e-s expérimenté-e-s et des jardinier-ères novices ; des personnes venant jardiner de manière ponctuelle et des personnes venant de manière très régulière, ou encore des membres ayant des parcelles individuelles et des membres ne jardinant que dans les parties communes. J'ai également fait attention à sélectionner des perspectives divergentes sur la meilleure manière de jardiner, que cela se traduise par une volonté de plus d'efficacité, de cadre et de productivité dans la gestion du jardin

ou, au contraire, par une valorisation de l'aspect informel, libre, organique, déculpabilisant du jardin.

La population enquêtée est principalement constituée de personnes s'identifiant comme femmes. Celles-ci sont majoritaires dans le groupe de membres et sont celles que j'ai le plus régulièrement croisé au jardin et avec lesquelles j'ai le plus interagi. Le groupe est formé d'individus dont l'âge est globalement situé entre trente-cinq et soixante ans. Très diversifié au niveau des lieux de naissance et des nationalités, le groupe comprend une minorité de jardinier-e-s né-e-s en Valais ou ayant une ascendance valaisanne. Actuellement toutefois, tous-tes habitent dans le canton, à Sion ou dans ses environs (plusieurs prennent la voiture pour se rendre au jardin). Socio-économiquement, il s'agit d'une population majoritairement issue des classes populaires et de la classe moyenne. Lors des entretiens, la plupart ont émis un intérêt marqué pour la nature, la marche, la cueillette sauvage, et pour tout ce qui se rapporte à l'environnement de manière général, mais n'expriment pas – à quelques exceptions près – une forme d'engagement politique ou militant. De même, ils et elles ne côtoient pas particulièrement le milieu alternatif dans lequel le projet s'est inscrit dès ses débuts et avec lequel il entretient des correspondances. Quelques rares membres – souvent les plus ancien-ne-s – relaient des informations sur ce qui se passe ailleurs dans le canton et en Suisse romande, évènements auxquels ils et elles participent parfois, notamment en ce qui concerne les marchés aux plantons, les activités de la plate-forme *etiks* et *Utopia*[10], ou encore les festivals autour de la transition[11]. Beaucoup s'investissent dans le jardin sans l'envisager dans un écosystème socio-politique plus vaste, le considérant plutôt comme entité indépendante se suffisant à elle-même et répondant, de manière autonome, à leurs propres aspirations et besoins. Toutefois, tous-tes adhèrent avec conviction aux principes de partage, de participation, de convivialité, et d'écologie qu'incarne le jardin. Finalement, environ la moitié ont eu un jardin par le passé ou ont expérimenté le jardinage d'une manière ou d'une autre (sur le balcon ou dans des parcelles individuelles d'un

[10] L'association *Utopia*, établie à Sion depuis 2018 se présente comme une « organisation à but non lucratif qui a pour objet d'inspirer et d'activer la transformation sociétale nécessaire pour un équilibre durable entre l'humain et son environnement ». L'association organise régulièrement des conférences, rencontres, tables rondes, climathons et autres évènements autour des thèmes de la « durabilité » et de la « transition écologique et sociétale ». Elle possède également un tiers-lieu au cœur de la ville, l'Archipel, où est valorisé « le partage, la solidarité et « le faire ensemble et autrement » et qui s'attèle, à travers ses activités, à « construire un avenir plus résilient grâce au lien social et à l'économie circulaire ». Association - Utopia (utopia-association.ch) .

[11] Le *Transition International Festival* de Sion (Transition International Festival - Sion 2022 (transitionfestival.ch)) ou les *Rencontres de l'anthropocène* d'Arbaz sont notamment ressorties (Arbaz discute climat avec les rencontres de l'anthropocène / Canal9)

jardin partagé de type familial/ouvrier), mais aucun-e n'a participé à un jardin collectif de ce type auparavant.

1.1.3. Une immersion participante dans l'expérimentation du jardinage

La première phase de mon terrain, constituée principalement d'observations participantes d'une durée d'une heure minimum et de 6 heures maximum, s'est révélée particulièrement immersive et m'a sensiblement rapprochée de la manière dont les membres du jardin peuvent expérimenter le jardin, jusqu'à « passer » moi-même pour l'une d'entre eux. Il s'agissait de l'un de mes principaux objectifs : je ne voulais pas seulement observer de loin ce qui se jouait, mais véritablement expérimenter l'apprentissage et la découverte du jardinage et du fonctionnement collectif dans le quotidien, comme peuvent le faire les différents membres, novices ou non. Par la régularité de ma présence et par ma participation aux diverses tâches du jardin, j'ai expérimenté dans la pratique et dans mon corps le rythme des saisons, des rencontres, des moments d'échange et de partage, mais aussi le travail individuel jardinier, dans le silence, la fatigue et la lassitude parfois, chacun-e de son côté, concentré-e à sa tâche. Il était primordial pour moi d'être, comme beaucoup d'autres, une présence plus ou moins récurrente du jardin, et d'apprendre par l'exemple, la discussion, le dissensus, l'erreur, les conseils prodigués par les pairs, la découverte de nouvelles semences et de nouvelles techniques, ce que pouvait signifier concrètement « faire partie » de ce jardin.

Tout au long de mon terrain, les jardinier-e-s m'ont ainsi laissée très libre de découvrir par moi-même l'espace – facilement accessible depuis la route et non limité par une clé ou des barrières – et ses composantes, et de tisser les liens que je souhaitais avec celui-ci et avec les individus le constituant. Personne n'a exercé de contrôle ou de surveillance à mon encontre ou vis-à-vis de mon travail. J'ai pu, ainsi, quand cela me semblait opportun, prendre soin et cultiver une parcelle, une portion d'espace ou un plant, désherber ici et là, arroser. Étant donné mon peu d'expérience dans le domaine, j'ai souvent sollicité Viviane ou Rose, dans la mesure de ce que je percevais de leurs compétences et de leur familiarité avec le fonctionnement du jardin, pour me guider vers les tâches à exécuter ou pour m'offrir davantage de perspective sur ce qui avait cours. Concernant le fonctionnement en collectif, tout en étant attentive à ce qui pouvait se dire et se jouer entre les membres, j'ai pris une position davantage distante et d'observatrice non-participante, ne me considérant pas légitime à m'impliquer davantage.

J'ai pu ressentir, dans une certaine mesure, le fait d'être une jardinière comme une autre, non contrainte à une régularité ou à une certaine forme d'investissement de soi, à qui on laisse l'opportunité de décider ce qu'elle veut faire sur le moment ou ce qu'elle juge nécessaire pour le bien du jardin et du groupe. Grâce à cet espace que chacun-e m'a laissé pour être dans le jardin sans être submergée ou me sentir étouffée, j'ai pu expérimenter et percevoir la fluidité, l'impermanence, la circularité et la spontanéité, des notions qui semblent être constitutives de l'« esprit » du jardin apparaissant régulièrement dans les discours. J'ai pu ainsi vivre l'espace et le processus, des éléments centraux dans cette forme de jardinage en collectif. En suivant le processus itératif de concertation, de prise de décision individuelle ou collégiale, puis, en va-et-vient, de travail de la terre, d'ensemencement, de plantation, de soin, de récolte, d'arrachage, de compostage, de nutrition de la terre, j'ai passé beaucoup de temps à observer non seulement les interactions des jardiniers et jardinières entre elles et eux, mais également leurs rapports avec la multiplicité végétale.

1.1.4. Un processus itératif entre terrain et théorie

La méthodologie que j'ai adopté dans le cadre de cette enquête de terrain ethnographique s'appuie en grande partie sur les ressources clés que constituent les travaux de Beaud & Weber et d'Olivier de Sardan, que ce soit dans ma récolte de donnée à travers sept entretiens narratifs centrés autour d'un problème (Witzel 2012) et une douzaine d'observations participantes, ou dans leur analyse (Olivier de Sardan 2003; Beaud & Weber 2015; Olivier de Sardan 2016). Une fois les données récoltées, j'ai pu transcrire puis analyser mes données. Ma méthode d'analyse résulte de la combinaison de plusieurs stratégies. Après avoir effectué une analyse préliminaire de mes entretiens, tels que proposés par Flick (2009) ou Leggewie (1994) et m'ayant aidé à faire émerger des thématiques et enjeux centraux en lien avec ma question de recherche, j'ai combiné un codage thématique (Flick 2009) à un codage théorique (Belgrave et Charmaz 2012). Ces codages m'ont été facilité par le programme Atlas.ti, qui m'a notamment permis d'associer aux divers codes des mémos analytiques mettant en avant mes réflexions. De cette façon, j'ai progressivement pu voir se dessiner des configurations, processus, dynamiques récurrents et pouvant être associés à des concepts et théories provenant d'analyse d'autres chercheur-ses. En effet, mon analyse s'est construite dans un processus d'aller-retour entre terrain et théorie.

1.2. Mon rapport à l'objet

N'ayant jamais exprimé un intérêt marqué pour le jardinage ou pour le soin porté à la faune et la flore m'environnant, je me suis beaucoup questionnée quant à ce qui m'a guidée vers le choix de ce terrain en particulier. Les raisons sont multiples et révèlent ma position spécifique et située au sein de celui-ci. Issue de familles d'agriculteurs pour lesquelles le jardinage est une activité quotidienne de même qu'un moyen de subsistance important, je n'avais pourtant jusqu'alors qu'entretenu un lien distant à cette activité qui m'apparaissait rébarbative, associée à la corvée du ramassage des haricots et des petits pois, du désherbage, tout en entretenant un désir presque romantique d'y dédier plus de temps et d'énergie. Dans un premier temps, j'ai effectivement abordé le sujet du jardinage avec une idée abstraite et théorique du bien-fondé, de la nécessité de cette pratique et une vision idéalisée du bien-être et du sentiment d'utilité qui peut ressortir de l'entretien d'un tel lien à la terre. Cette forme de fascination et d'idéalisation qui a alimenté mon choix de terrain peut également être mise en lien avec un désir de me relier à des pratiques ancestrales familiales et populaires, de tisser du lien avec des parents et grands-parents qui ont toujours nourri une relation forte et holistique à la terre et au jardinage comme environnement nourricier, et de combler la distance qui s'est installée au fil du temps par la progressive évolution de nos modes de vie respectifs.

À cela ce sont ajoutées des préoccupations écosystémiques de reconnexion avec nos moyens de subsistance, d'entretien de la biodiversité et de rupture avec un système agro-alimentaire capitaliste, pour s'orienter vers des méthodes de culture alternatives engageant également une dimension socio-économique, voire politique. Intriguée par ce qui fait groupe, par les manières de réinventer nos rapports à notre environnement direct et d'habiter l'espace, je me suis questionnée sur ce qu'il était possible de concrétiser en termes de fonctionnement rompant avec un mode de fonctionnement capitaliste, néo-libéral, écocide, individualiste sans pour autant favoriser un entre-soi potentiellement élitiste. Traversée par des réflexions sur mes propres manières de m'engager, et ayant été confrontée au non-aboutissement de certaines initiatives portant en elles des visions alternatives de ce que signifie faire société, je voulais comprendre ce qui permettait à ce type d'initiatives utopiques issues de la société civile de perdurer face aux tensions, aux pertes d'énergies, à la difficulté de maintenir des modes de fonctionnement non-structurés, non-formalisés, non-hiérarchiques, basés sur l'engagement libre, la gouvernance horizontale et partagée, ainsi qu'une conception holistique et non-cadrée de l'espace potager.

C’est avec cette perspective située, à la fois emplie d’idéalisme et quelque peu sceptique et désillusionnée, que je suis arrivée sur mon terrain. Ce positionnement a perdu en abstraction au fur et à mesure que j’ai été amenée à vivre les joies et les déboires de ce que signifie concrètement s’occuper de plantons de choux, guider la croissance de courges, poivrons et autres concombres, fournir assez d’espace aux salades pour s’épanouir, désherber encore et encore, s’inquiéter du peu de vigueur des tomates... mais également lorsque j’ai été témoin de la difficulté à arriver à un consensus, de la multitude d’échanges informels et plus formalisés nécessaires pour garantir une compréhension réciproque et un fonctionnement cohérent, de l’énergie investie dans l’organisation de réunion collective, et du plaisir ressenti lorsque les discussions et partages fleurissent de partout. J’ai pu expérimenter de l’ennui, de la lassitude, des pertes de motivation, ce qui, d’une certaine manière, m’a rapprochée des personnes qui ne venaient que ponctuellement au jardin, ou qui étaient motivées au début de la saison et qu’on ne voyait plus par la suite, ou seulement très occasionnellement. Mais j’ai pu aussi ressentir une part du plaisir et de la satisfaction émanant de ces moments de travail et de partage collectif.

Ma position a été facilitée par la grande liberté et marge de manœuvre laissée à chacun-e dans l’espace du jardin. Mon accueil n’a pas été particulièrement formalisé, si ce n’est que Viviane m’a présentée aux divers membres au fur et à mesure que j’étais amenée à les côtoyer lors de mes observations participantes. J’ai appris par la suite qu’elle avait annoncé ma présence sur le groupe Signal du jardin, mais je n’ai jamais vraiment été amenée à présenter mon travail de manière officielle ou à une audience de plus d’une ou deux personnes à la fois. Dans ces situations, d’ailleurs, la discussion restait très informelle et digressait selon ce qui suscitait l’attention ou l’intérêt de la personne. Peu des personnes actives dans le jardin, ou de passage, n’ont exprimé le souhait particulier d’en savoir plus ou n’ont questionné davantage ma présence et mon activité.

Cette informalité, cette détente, voir cette indifférence cordiale que j’ai pu ressentir envers mon travail m’ont parfois décontenancé et m’ont questionné sur la manière dont je devais et pouvais clarifier ma présence et ma recherche. Cela m’a menée à réfléchir à la façon la plus éthique de signaler ma présence tout en ne surchargeant pas cette facilité d’accès par des interactions trop formalisées qui auraient pu créer de la distance et de la lourdeur dans les relations tissées avec les divers-e-s acteur-ice-s du jardin. Ma position pouvait s’avérer ambiguë pour plusieurs raisons.

D’une part, comme évoqué précédemment, l’aspect délié et informel du jardin implique que la présence de chacun-e est fluctuante, non garantie, imprévisible. Cela veut dire qu’il y a rarement, voire jamais, l’ensemble des personnes impliquées dans le jardin là en même temps. Je n’ai donc pas pu rencontrer, me présenter et interagir avec toutes les personnes de la même façon. Je n’ai croisé certaines personnes que de loin, sans avoir eu l’occasion d’échanger plus que quelques mots ou d’exposer ma recherche. Quelques rares membres n’ont été, quant à eux, que des prénoms évoqués aux détours de conversations. À cela s’ajoute la possibilité, étant donné le fait que puissent passer plusieurs semaines avant qu’ils ne fassent leur réapparition, que ces dernier-ère-s oublient mon identité et ma position particulière.

D’autre part, j’ai choisi de ne pas prendre des notes dans mon carnet sur le moment mais seulement une fois les moments de jardinage terminés, l'idée étant de privilégier une approche davantage participante et immersive avec la volonté de m’imprégner véritablement de ce que peut signifier jardiner dans ce cadre et de l’expérimenter dans le corps. Cela a rendu possible une participation entière, sans être handicapée par le carnet et le stylo. Il s’agissait également de faciliter les échanges et les rencontres sans mobiliser de médium entre nous. Le pendant négatif de cette posture est, encore une fois, l’illisibilité de ma position qui pouvait contribuer à me faire passer pour une jardinière comme une autre, et à oublier ma position d’observatrice.

Afin de remédier à cette situation avec laquelle je n’étais pas tout à fait à l’aise éthiquement parlant, j’ai mis en place deux stratégies. À plusieurs reprises, j’ai pris l’initiative d’expliciter là où j’en étais dans mon processus d’enquête et ce que j’envisageais pour la suite sur le groupe Signal du jardin, duquel je faisais partie. J’ai également, lors d’un moment de jardinage collectif réunissant beaucoup de monde, sorti mon carnet alors que tout le monde était affairé dans le jardin et ai pris quelques notes sur ce qui se déroulait devant mes yeux. D’une certaine manière, j’ai mis en scène et performé ma propre position, mais cela a permis à quelques personnes de m’approcher et de prendre mon action comme accroche pour évoquer avec moi ma recherche et ma méthodologie.

Un dernier point m’a questionné tout au long de mon enquête. Le fonctionnement et la structure même du jardin permettent une sorte d’anonymat partiel, dans le sens où l’engagement de chacun-e est relatif, et où personne ne tient de registre sur la présence et les actions entreprises par les membres. Même si une certaine cohésion de groupe et une participation active sont désespérément encouragées, tout le monde ne veut y mettre la même chose ou ne participe aux discussions et rencontres régulières. Toutefois, malgré cette potentielle distance,

mon terrain reste très modeste, restreint, confiné à un petit cercle où tout le monde finit par se connaître, ou du moins à se croiser. Il m'est alors très difficile de garantir un anonymat total dans l'écriture de mon mémoire, tout en ancrant mon écrit dans un contexte et des interactions précises. Par conséquent, ne pouvant offrir qu'un anonymat relatif, mon objectif est de restituer mes données de la manière la plus précise et la plus respectueuse possible.

2. Les initiatives potagères urbaines collectives : habiter les interstices urbains par le faire et le commun

Il semble pertinent d'ancrer en premier lieu ce travail dans la littérature académique foisonnante s'étant intéressée au jardinage en collectif. C'est pourquoi ce premier chapitre est centré sur les divers apports des chercheur-euse-s en sciences sociales ayant travaillé sur le sujet. Divisé en quatre sous-chapitres, cette revue de la littérature s'attache à explorer la manière dont peut être comprise et analysée cette pratique, en l'abordant à travers plusieurs strates allant du général au particulier : le domaine de l'agriculture urbaine, l'histoire des jardins partagés, la dimension socio-politique des jardins collectifs, pour finir avec les prismes de l'infra-politique et des utopies concrètes. Cette dernière partie permet à la fois de qualifier le type de jardin que j'ai étudié, en s'attardant sur la manière qu'on eut certains auteurs de l'analyser, mais également d'expliciter l'approche théorique adoptée pour ce travail.

2.1. Les jardins collectifs urbains et le vaste champ de l'agriculture urbaine

Cette enquête ethnographique s'inscrit dans le vaste domaine de recherches académiques portant sur l'agriculture urbaine. Le concept d'agriculture urbaine se manifeste dès les années 1990 pour désigner des pratiques - d'abord dans les pays du Sud global puis plus largement - mettant en avant la métropole non pas comme seul lieu de consommation mais également comme espace de production alimentaire (Boulianne 2016), venant ainsi brouiller les frontières effectives, historiques et imaginaires, établies entre territoires urbains et ruraux en termes de fonctions alimentaires (Paddeu 2021, 18). La multiplication de recherches à ce sujet a entre autres permis d'identifier sept formes d'agriculture urbaine : résidentielle, familiale/ouvrière, informelle, collective, institutionnelle, associative et commerciale (McClintock 2014). Attachées à des contextes sociaux, économiques et politiques très divers, ces formes de jardinage et de production vivrière engagent chacune des acteurs et actrices aux profils et aspirations variés. Sans forcément se croiser, toutes les classes sociales se retrouvent ainsi représentées, comme le précise la géographe Flaminia Paddeu : « La sociologie de celles et ceux qui cultivent la terre dans les métropoles est très variée selon les types d'agriculture, les espaces et les contextes culturels. Par-delà le cliché des gentrificateurs membres des jardins partagés ou des jeunes start-uppeurs qui lancent leur jardin d'aromates sur un rooftop, on trouve des populations précaires qui cultivent un potager de fortune dans une friche ou des retraité-e-s des classes populaires dans les jardins ouvriers. » (Paddeu 2021, 18-19).

Traversée par de multiples tensions, l'agriculture urbaine apparaît aujourd'hui intimement liée aux questions de développement durable, d'aménagement urbain, de sécurité alimentaire, mais également de résilience de l'espace urbain face aux changements climatiques, de création et renouvellement du tissu social et collectif et d'appropriation et réappropriation de l'espace public (Boulianne 2016). Paddeu souligne notamment à quel point ces pratiques aux configurations et enjeux distincts sont multifonctionnelles : « [...] Loin de se réduire à sa mission nourricière, [l'agriculture urbaine] articule selon les cas des fonctions alimentaire, environnementale, sociale, sanitaire, économique ou encore éducative. Surtout, l'agriculture urbaine est considérée comme un usage du foncier subsidiaire, voire temporaire, face à d'autres usages, tels que les logements et les équipements. Elle est très souvent regardée comme illégitime et menacée de destruction. Enfin, elle fait face à des risques de pollution des sols et atmosphériques particulièrement prégnants, étant donné qu'elle ne dispose que très rarement de terres de qualité et bien localisées » (Paddeu 2021, 14).

Les jardins collectifs urbains, sur lesquels se focalisera ce travail, s'inscrivent ainsi dans ce vaste champ de l'agriculture urbaine en en constituant l'une de ses formes. Traversé par ces enjeux transversaux relatifs aux relations de pouvoir et de classe, de néolibéralisation de l'espace public et de sa réappropriation à visée d'émancipation socio-politique, les jardins collectifs endossent également les multiples fonctions mentionnées ci-dessus. Bien que faisant partie de cet ensemble hétéroclite, les jardins urbains partagés et collectifs possèdent une histoire et un développement propre, retracés par de nombreux-se-s chercheur-euse-s, et dont fait l'objet le point suivant.

2.2. Les jardins urbains du XIXème au XXIème siècle : des jardins ouvriers aux Villes en transition

Si, dans ce travail, la focale sera essentiellement portée sur les agricultures urbaines informelles et collectives, il semble primordial de comprendre la manière dont ces différents types de pratiques, d'organisations et de fonctionnements ne sont pas hermétiques les uns par rapport aux autres et se situent sur une toile en réseau faite d'échanges, de circulations et d'appropriations. En effet, si la notion d'agriculture urbaine apparaît relativement récemment dans la littérature et les discours publics, les pratiques de jardinage collectif et partagé s'inscrivent quant à elles dans le sillage des jardins ouvriers/familiaux et des formes de *community gardening* états-uniens du XIX^{ème} et XX^{ème} siècle (Bally 2017a, 2-3); dans la continuité relative des luttes pour le droit à la terre des années 70-80 à New York notamment

(*Green Guerillas*,...) (Mestdagh 2016a, 166-67; Thompson 2015); et dans le dialogue, la négociation et l'adaptation constante vis-à-vis de pressions institutionnelles, immobilières (gentrification) et néolibérales (capitalisme vert) présentes depuis le XX^{ème} siècle (Vandenbroucke et al. 2017, 2-3; Rosol 2012; Paddeu 2021). Comme le souligne Flaminia Paddeu à propos de ce dernier point, les différentes expressions de l'agriculture urbaine se présentent aujourd'hui comme « un révélateur des luttes pour le droit à la terre dans les métropoles, des difficultés à créer des espaces partagés qui ne soient pas ceux de l'entre-soi et de la complexité à transformer son espace de vie sans participer à sa gentrification » (2021, 20). Tous ces éléments ancrant les jardins partagés historiquement et socio-politiquement vont être développé ci-après.

Le jardin collectif des Creusets, bien que n'existant que depuis une dizaine d'année, s'inscrit dans la continuité de phénomènes plus larges et globaux dont la trace remonte jusqu'au XIX^{ème} siècle et qui ont à la fois impulsé et imprégné les sociabilités et habitus jardiniers contemporains, de même qu'une certaine conception de l'espace du jardin et de sa division. Les projets de jardins partagés ont initialement éclos dans un XIX^{ème} siècle européen en cours d'industrialisation, marqué par une progressive urbanisation et un exode rural. Cette expansion des villes et des aires urbaines induit une relocalisation de la production maraîchère à leur périphérie (Bally 2017a). Le travail historico-ethnographique pionnier de Florence Weber (1998) a permis de mettre à jour la manière dont les jardins ouvriers sont issus à la fois de la circulation des pratiques paysannes de production potagères vers les villes, et des préoccupations bourgeoises hygiénistes quant à la salubrité de ce qui se constitue progressivement en banlieue ouvrière. Ces lieux sont alors traversés par des rapports de classe, où se jouent le contrôle des comportements. Le jardinage de subsistance est ainsi associé à des populations ouvrières, pauvres, pour lesquelles « tenir son jardin », lui donner l'apparence de l'ordre, de la propreté et de l'abondance est signe de respectabilité et d'honneur (Weber 1998, 148).

Au cours du XX^{ème} siècle, ces jardins ouvriers sont progressivement réenvisagés en tant que jardins familiaux. Toutefois, les principes piliers de l'esprit jardinier, instigués dès leurs débuts, survivent au changement de paradigme. Ces jardins, comme le souligne Weber, demeurent des « modalité de la présentation de soi » (Weber 1998, 197). Cet ethos est si ancré que même dans des formes renouvelées et actuelles de jardinage en commun qui tendent à le contester (où les notions de de collégialité et d'expérimentation sont érigées en piliers centraux),

le contrôle de soi, des comportements et des apparences, reste prégnant, comme me l'a suggéré mon terrain. Le travail de Florence Weber a également permis de conceptualiser l'espace jardinier ouvrier puis familial comme « territoire du nous », dimension qui demeure pertinente pour comprendre la signification que peuvent prendre les jardins collectifs et/ou partagés encore aujourd'hui. Comme nous le verrons au fil du cinquième chapitre, l'espace jardinier sert de support d'identification au nous, en permettant la mise en scène de soi, de ses propres valeurs et de son histoire individuelle et collective (Weber 1998, 259).

L'ethnographie de Florence Weber met en évidence différents phénomènes qui se retrouvent également dans les jardins étudiés plus récemment en Suisse romande (Delay, Scalambrin, et Frauenfelder 2015). L'enquête ethnographique menée par ces chercheur-euse-s dans trois groupements de jardins familiaux (autrefois « ouvriers ») en Suisse romande a permis de mettre à jour les dynamiques d'appropriation de l'espace, les pratiques de production et de loisirs se jouant dans ces espaces populaires, et d'aborder les questions d'autoconsommation, de même que les formes de sociabilité et de solidarité issues des pratiques y prenant place. La question de la « respectabilité populaire » est ici encore saillante (Delay, Scalambrin, et Frauenfelder 2015). Ces quelques éléments-clés permettent d'inscrire certaines manières d'être, de faire et d'interagir dans un habitus jardinier encore très influent, y-compris dans un jardin collectif comme celui de Sion. Cet habitus, acquis par la socialisation au jardinage dans le cadre privé et familial, a un impact sur la façon dont des individus aux profils très variés conçoivent leur pratique vis-à-vis de celles des autres, entraînant de potentielles tensions au sein des communs.

Malgré ces équivalences qui peuvent être tissées entre jardinages partagés ouvriers et familiaux et jardins collectifs « alternatifs », ces derniers ne pourraient être entièrement appréhendés sans prendre en compte l'émergence, au cours des années 80, aux Etats-Unis principalement mais également en France, au Québec, voire en Suisse, de nouveaux types d'investissement végétal de l'urbain qui vont directement influer sur les manières de s'emparer socio-politiquement de l'espace public.

En effet, à partir des années 70 et des crises économiques qui ébranlent les pays du Nord global, les paysages urbains se transforment : les usines et commerces ferment ou font faillite, ce qui entraîne l'apparition de friches qui peuvent être investies par les citadin-e-s qui se réunissent en petits collectifs ou associations (parfois en collaboration avec les écoles, institutions, fondations et municipalités), garantissant une accessibilité à tout un chacun. Les

objectifs sont multiples : d'une part, cela permet aux habitants de « retrouver la nature » et de cultiver une petite parcelle pour qu'ils puissent contribuer à subvenir à leur propres besoins, d'autre part, de « lutter contre des espaces ouverts à la criminalité » (Bally 2017a, 3). Progressivement, les dimensions collective, récréative et sociale prennent le pas sur l'aspect de subsistance (Bally 2017a). Dans ce contexte, une dimension militante émerge également, à travers par exemple les bombes à graines, action phare de la *green guerilla*. C'est ce que souligne ici Flaminia Paddeu : « La renaissance de l'agriculture urbaine sous forme de *guerrilla gardening* et autour des mots d'ordre de la justice environnementale et alimentaire participe de luttes sociales visant à infléchir l'impact des activités humaines sur l'environnement terrestre. […] l'agriculture urbaine fait partie de ces mobilisations et résistances qui ont travaillé à contrer le grand récit du progrès et de la croissance » (Paddeu 2021, 24). Ces aménagements tiendront à travers les années, et jetteront les bases du développement des *community gardens* nord-américains ou des jardins collectifs québécois, qui vont ensuite s'égrainer partout dans le monde jusque dans les années 1990 (Bally 2017a). Ces types de jardin vont également inspirer toutes les initiatives actuelles insufflées par et pour la société civile, proches des *Villes en transition*[12] et autres projets se réclamant d'une réappropriation de la ville, des moyens de subsistance et d'une mise en pratique de formes de citoyennetés politiques, sociales et écologiques.

Avec le développement néolibéral des villes à partir des années 80, les jardins ouvriers devenus familiaux tendent à disparaître, et des dynamiques d'individualisation et de privatisation de l'espace public s'intensifient. Cette dynamique va notamment amplifier une recherche de sens et de beauté pour les habitant-e-s qui cherchent à redéfinir ce que signifie vivre en ville pour elles et eux, à redonner du sens et augmenter le plaisir qu'ils et elles y trouvent (Rosol 2012). Par conséquent, la ville connaît de nombreuses reconfigurations, transformations et recherches de sens. Les municipalités, politiques, urbanistes, planificateurs urbains veulent rendre la ville plus adaptée et calquée non seulement sur les désirs et besoins des habitant-e-s (production alimentaire, énergies renouvelables, habiter écologiquement, beauté, nature), mais également sur leur propre agenda (Rosol 2012). Des terrains collectifs aménagés, mis en place ou accordés par la municipalité et proposés parfois en collaboration

[12] Les *Villes en transition* (ou *Transition towns*) est un mouvement social international, qui a d'abord été impulsé en 2006 à Totnes (Royaume-Uni) par Rob Hopkins et les étudiant-es de l'Université de Kinsale. Ce mouvement, qui compte aujourd'hui environ 960 initiatives officielles, rassemble « des groupes animant dans leur commune une initiative de transition, c'est-à-dire un processus impliquant la communauté et visant à assurer la résilience (capacité à encaisser les crises économiques et/ou écologiques) de la ville face au double défi que représentent le pic pétrolier et le dérèglement climatique » Ville en transition — Wikipédia (wikipedia.org) et Réseau de transition | Villes en transition (transitionnetwork.org)

avec celle-ci voient de plus en plus le jour. Il s'agit souvent d'espaces en transit, hybrides et en attente d'une autre affectation (Vandenbroucke et al. 2017, 4). Ils découlent très souvent aussi de processus d'expansion urbaine et de renouvellement des « banlieues », devenant ainsi des objets politiques dans le cadre de réhabilitation de quartiers (Vandenbroucke et al. 2017, 4). Leurs implantations peuvent ainsi varier d'espaces dans les centres-villes à des espaces périphériques (Vandenbroucke et al. 2017, 4). Ces jardins, bien que mettant en avant habituellement des fonctionnements collectifs et des méthodes respectueuses de l'environnement, sont envisagés dans une perspective moins subversive et radicale, et ne portent pas forcément en eux une volonté de contrer certaines politiques d'aménagement du territoire, relations de pouvoir et hiérarchies systémique ou vision productiviste du jardinage.

Avec ces deux derniers mouvements relativement simultanés de jardinage collectifs urbains se dessinent de nombreuses tensions pratiques et conceptuelles entre recherche d'esthétisme, de beauté, de lien à la nature, d'alimentation, d'une certaine qualité de vie, et préoccupations sociales, politiques, économiques et écologique dans l'espace urbain. Les initiatives qui émergent actuellement se situent donc à ces intersections, et mettent en exergue différentes postures face aux normes, conventions et systèmes qui ont cadré depuis le XIX^{ème} siècle les manières de gérer, structurer et pratiquer le jardinage urbain. À noter toutefois l'agentivité des individus membres de tous types de jardin qui, même dans des contextes fortement néolibéralisés, structurés et contraints, parviennent à exercer une forme de reprise de pouvoir sur leur espace et environnement de vie (Crossan et al. 2016).

2.3. Le jardinage collectif : entre pratique socio-politiquement émancipatrice et récupération néolibérale

En ce qui concerne plus spécifiquement le jardinage collectif, l'une des formes d'agriculture urbaine susmentionnées et celle à laquelle ce jardin sédunois semble correspondre, de nombreuses études ont tenté de saisir les enjeux, tensions, modes d'être et de faire qui lui sont propres. Ces initiatives (jardins collectifs/partagés, réappropriation et occupation de friches, *green guerillas*, etc.) s'ancrent dans une territorialité propre, un espace socio-politique donné et émergent souvent de la société civile, qui s'organise et (ré)invente de nouvelles formes de partages, de sociabilités et de solidarités par le faire. Les études à ce sujet ont pu mettre l'accent sur le potentiel de (re)création de lien social et de (re)appropriation de l'espace public de ce genre de projet qui initient fréquemment des façons innovantes de penser le collectif, les

communs, et le rapport à la terre et au vivant (Baudry, Scapino, et Rémy 2014; Demailly 2014; Sachse 2020).

Comme l'ont démontré certaines études, ces jardins permettent également à leurs participant-e-s de développer des formes nouvelles de citoyenneté basée sur la participation et qui encouragent la reconsidération des relations humaines, des relations à l'environnement et des significations de la pratique politique, tout cela à travers le jardinage en collectif. Les auteur-ice-s observent des processus de production spatiale et de constitution de communauté s'entrelaçant et amenant les acteur-rice-s à développer de nouvelles formes de citoyenneté, que Ghose et Pettygrove appellent la *DIY Citizenship* (Ghose et Pettygrove 2014).

L'étude de Braga Bizarria *et al*. (2021) attire quant à elle l'attention sur le potentiel transformateur, à de multiples échelles, de la participation à des jardins communautaires et propose de les considérer comme des sites de « embodied, relational and multi-scalar experience ». Ces auteurs mettent en avant la possibilité, pour les individus, d'acquérir des savoirs, connaissances, expériences qui favorisent des prises de conscience et une attention à des formes de domination symbolique et qui leur fournissent des outils pour les dépasser. L'article propose également de voir les jardins communautaires comme des espaces féministes fluides initiant des processus de déconstruction et de développement d'esprit critique pour les volontaires ce qui en fait des « alternative forms of political action » (Braga Bizarria, Palomino-Schalscha, et Stupples 2022).

Toutefois, ces initiatives peuvent être traversées par certaines ambiguïtés et paradoxes qui les positionnent au cœur de conflits territoriaux, économiques, et politiques. Certains auteurs ont, par exemple, montré comment ces jardins peuvent être ancrés dans un système d'hégémonie capitaliste voire néolibérale contre lequel ils se positionnent parfois par la pratique. Flaminia Paddeu en parle en ces termes : « L'agriculture urbaine propose aujourd'hui des alternatives pour continuer à vivre dans les « ruines du capitalisme »[13]. A travers tout une série d'initiatives, celles et ceux qui la pratiquent expérimentent des options pour cultiver et habiter autrement nos métropoles, pourtant produites par une fabrique urbaine capitaliste, reposant sur la croissance et l'accumulation par dépossession[14]. L'agriculture urbaine apparaît ainsi comme une de ces tactiques ordinaires pour se réapproprier à la fois un territoire, un mode de production et une alimentation. Dans des espaces urbains toxiques, dévalués et précaires,

[13] Flaminia Paddeu fait ici référence à l'ouvrage de Anna Tsing, *Le champignon de la fin du monde* (2015).
[14] Flaminia Paddeu fait ici référence à l'ouvrage de David Harvey, *Les limites du capital* (2020).

ségrégués et inégalitaires, s'inventent de nouvelles relations, avec les humains comme les non-humains, qui ne vont pas sans créer de frictions ni de conflictualités. Il ne s'agit donc pas seulement d'y repousser les limites matérielles de la place de l'agriculture, simplement en végétalisant les toits et les façades, mais d'engager une transformation dans la manière dont on gouverne l'accès au foncier urbain et à son sol » (Paddeu 2021, 25). Toutefois, loin de contester totalement ce système, les jardins urbain peuvent devenir un instrument de son maintien (Crossan et al. 2016). Flaminia Paddeu, explore cet aspect en mettant en exergue « les nouvelles formes de marchandisation des alternatives [qui] font progressivement de l'agriculture urbaine un pan du capitalisme vert, au fur et à mesure que les politiques urbaines néolibérales se la réapproprient » (Paddeu 2021, 25). Paddeu inscrit alors les jardins urbains dans un « contexte d'institutionnalisation et d'entrepreneurialisation des politiques urbaines dites « durables » [où] s'opèrent une mise en compétition et un tri entres formes d'agriculture urbaine plus en moins susceptibles d'être soutenues par les pouvoirs publics » (Paddeu 2021, 25). Cette néolibéralisation se retrouve également dans l'étude menée par Marit Rosol en 2012, qui explore comment l'encouragement du jardinage communautaire et collectif par la municipalité berlinoise lui permet de se désinvestir de son rôle et de ses responsabilités de pourvoyeuse de services publics et d'infrastructures par un processus d'externalisation vers les habitant-es et les militant-es (Rosol 2012).

Le jardinage collectif, en questionnant les relations interpersonnelles, les manières de s'organiser et fonctionner en collectifs, les imaginaires de l'action collective et de la production jardinière, et en réinventant les pratiques du quotidien, apparaît finalement comme un espace socio-politique alternatif, concret, où se vivent d'autres voies potentielles de ce que peut vouloir signifier faire société. Néanmoins, cet espace n'est pas imperméable aux dérives et intrusions néolibérales récupérant à leurs propres fins les innovations expérimentées.

2.4. Le jardinage collectif à travers les prismes du projet et des utopies concrètes et banales

Au fil de l'avancée de mon travail, différentes hypothèses ont émergé et m'ont permis d'affiner mon angle d'approche vis-à-vis du jardin. Suite à un questionnement initial sur les enjeux de (ré)appropriation par le jardinage collectif d'un espace public urbain envisagé comme capitaliste et masculin, je me suis ensuite orientée vers les individus eux-mêmes et sur la manière dont ils et elles investissent de sens leur contribution et envisage leur relation à l'environnement social et urbain par le prisme du jardinage collectif. Finalement, mon fil

conducteur, construit de façon itérative en contact avec le terrain, m'a menée à me focaliser plus spécifiquement sur les négociations, adaptations, transformations, appropriations et relations expérimentés par le collectif lui permettant de se maintenir et perdurer dans une tension entre précarité et potentialité (cf. Introduction). Après avoir considéré la littérature s'intéressant de manière plus large à l'agriculture urbaine puis au jardinage collectif urbain, voici les recherches académiques qui m'ont permis d'approcher mon terrain, affiner ma question de recherche, alimenter mes réflexions et qui m'ont aidé à construire mon analyse focalisée sur les différentes paramètres permettant le maintien de ce jardin à travers le temps ainsi qu'un investissement plus ou moins soutenu et renouvelé de ses ancien-ne-s et nouveaux-lles membres. Cette littérature constitue par conséquent mon cadre théorique.

L'utopie comme fil conducteur

Bien que le terme d'utopie n'apparaisse seulement à quelques reprises sur mon terrain, mon hypothèse de départ, issue des croisements entre théorie, entretiens et observations préliminaires, a consisté à envisager le jardin collectif de Sion comme forme en construction d'« utopie réelle » ou d'« utopie concrète du faire et du commun », en reprenant les conceptualisations du sociologue Erik Olin Wright et du géographe Luc Gwiazdzinski (Wright 2017; Gwiazdzinski 2016). Erik Olin Wright, face aux utopies idéalisées et naïves, postule la possibilité d'« utopies réelles », c'est-à-dire « […] des objectifs utopiques accessibles par étapes, des dispositifs institutionnels qui peuvent, en vue d'un changement social, orienter notre responsabilité de construire un monde dont les conditions sont imparfaites » (Wright 2017, 22). Luc Gwiazdzinski critique lui aussi une compréhension caricaturale et antagonique de l'utopie qui ne considèrerait celle-ci que comme l' « expression de rêveries chimériques, sans possibilité de réalisation dans le monde réel » (Gwiazdzinski 2016, 2). Il propose la notion d'« utopie concrète » ou d' « utopies du faire et du commun » pour envisager des utopies multiscalaires ancrées dans l'espace public : occupations, manifestations, mobilisations, résistances, contestations, appropriations, etc. Par la biais de nombreux exemples, il ancre cette expression dans des cas concrets d'expériences alternatives renouvelées et temporaires, se focalisant sur la création de liens social, le rapport à l'écologie et l'engagement citoyen : « occupations spectaculaires de places publiques, de bâtiments, de portions de territoires et des expérimentations « basées sur la discrétion, la fragilité, la simplicité, l'ouverture, le partage, et la solidarité, [et qui] accueillent également l'incertitude structurelle et structurant de notre quotidien » » (Gwiazdzinski et Frérot 2015). Gwiazdzinski choisit pour son article une définition donnée par Paul Ricoeur (Ricoeur 1997) qui définit l'utopie comme « une force de

changement qui tente de briser la suprématie de l'actuel sur le possible » et qui s'inscrit en opposition avec l'idéologie : « Alors que l'idéologie vient légitimer le réel, l'utopie se manifeste comme une alternative critique à ce qui existe. Si l'idéologie préserve l'identité des personnes ou des groupes, l'utopie, pour sa part, explore ou projette du possible. Toutes deux se rapportent au pouvoir et font partie de notre identité, mais la première est orientée vers la conservation, la seconde vers l'invention » (Gwiazdzinski 2016, 3). Pour moi, les aspects non-structuré, résilient, inventif et spontané de la forme du jardin et de son collectif – comme je le développerai plus en détail par la suite – questionnent ce qui est possible, tenable sur le long terme, et interrogent la potentialité de l'éphémère, de l'inconsistance et de l'impermanence dans des types de tiers-lieux mouvants. Ces éléments m'ont amenée dès le début de mon terrain à conceptualiser le jardin des Creusets comme forme d' « utopie réelle » ou « utopie concrète » en m'appuyant sur les textes de Wright et de Gwiazdzinski. Bien que la question des utopies n'occupe pas le centre de l'analyse, il s'agit d'un élément qui revient en filigrane tout au long de mon travail par la manière dont je conceptualise mon terrain.

D'une perspective plutôt théorique, je me suis orientée vers une compréhension davantage pratique et ancrée des liens qui pouvaient être tissés entre des formes d'utopies « réelles » (Erik Olin Wright), « concrètes » (Ernst Bloch) ou « réalisables » (Antonioli & Delprat) et le fonctionnement du collectif jardinier étudié. C'est en tombant sur un article de Madeleine Sallustio introduisant un dossier dédié aux « initiatives collectives en milieu rural qui sont mues par les aspirations utopiques et/ou dystopiques des acteurs sociaux », que ce prisme m'est apparu d'autant plus pertinent pour caractériser une partie de ce qui constitue le socle de ce jardin spécifique. L'article de Sallustio m'a aidée à plusieurs égards. En plus de faire une revue de la littérature, d'esquisser la manière dont la notion a été mobilisée à travers le temps (par Thomas More, Karl Marx, Ernst Bloch, Erik Olin Wright, Baudrillard, ou encore Antonioli & Delprat) et d'établir un cadre théorique centré autour de la notion d'utopie dans une perspective socio-anthropologique, elle en propose une définition empirique basée sur l'identification de points communs (Sallustio 2021). Elle souligne tout d'abord la difficulté méthodologique pour la discipline anthropologique d'identifier ses terrains d'étude et de déterminer en quoi les pratiques étudiées peuvent être considérées utopiques. Pour elle, trois solutions émergent face à ce défi : étudier l'utopie autoproclamée ; considérer comme des utopies ce qui a historiquement ou sociétalement été considéré comme tel ; ou tenter une définition de contenu. Dans son article, elle se concentre sur cette troisième option et identifie différents points rassemblant les initiatives dont parlent les contributions du dossier en

question : la revendication d'une alternative sociétale ; la mise en scène d'un collectif ; le témoignage d'un investissement temporel multiple ; le désir de liberté, d'autonomie et d'émancipation et, finalement, l'émergence de déceptions et de défections (Sallustio 2021). Cette définition empirique, proposée par Sallustio dans son introduction et dont j'ai pris connaissance tardivement, va faire écho aux différentes dimensions que j'ai vu émerger progressivement de mon terrain. Cela conforte mon intuition première de mobiliser cette définition empirique de l'utopie comme fil conducteur de mon travail, sans pour autant la prendre comme seule référence et concept-clé, et sans appliquer scolairement la définition proposée par Sallustio à mon travail. Durant les prochains chapitres, centrés autour de l'analyse, les différentes dimensions susmentionnées apparaîtront ainsi à différents niveaux et à des degrés plus ou moins forts, tout en laissant la place à l'apport d'autres recherches et travaux scientifiques.

Toujours dans le champ des utopies, la thèse en anthropologie de JC Niala fait partie des ressources académiques qui ont également nourri mon analyse. Sa thèse se focalise sur le jardinage urbain comme pratique banale sous-tendant la manifestation d'espaces utopiques au sein de la cité. À travers son enquête sur les sites de *guerilla gardening* et de jardinage sur parcelles attribuées à Oxford, Niala explore la notion d'utopie banale, un concept lui permettant de révéler « the manner in which materialising a utopia is both quotidian and continual » (Niala 2022, 1). Pour Niala, l'utopie n'est pas une destination mais plutôt en constant état de production et de renouvellement faisant écho au calendrier jardinier. Sa thèse lui permet de mettre en évidence les stratégies déployées par les jardinier-e-s urbain-e-s pour sauver et maintenir leur espace de jardinage, dans un contexte marqué par une certaine agentivité des citoyen-ne-s pour co-créer la ville dans laquelle ils et elles vivent (Niala 2022, 2). Cette notion d'utopie banale reviendra dans la suite de mon travail plus spécifiquement et me permettra d'analyser la manière dont certaines pratiques ordinaire, quotidiennes, ennuyeuses, banales propres au jardinage peuvent devenir un socle ancrant un collectif et des principes pouvant être considérés comme utopiques.

Quelques travaux académiques clés

Outre ces auteurs et autrices qui m'ont permis d'affiner mon fil conducteur principal, j'ai mobilisé dans ce travail de nombreuses recherches afin d'éclairer les analyses de chaque chapitre.

À travers mon travail, j'ai fait le choix d'aborder et de considérer ce jardin en termes de « projet », à l'exemple de Vandenbroucke et al., ce qui implique une prise en considération des contextes sociaux et spatiaux, et m'a menée à adopter une approche considérant le jardin de manière relationnelle, situationnelle et interactionniste comme quelque chose de dynamique et de jamais stabilisé, comme ces dernier-e-s le proposent dans leur article : « Réalité mouvante, le jardin collectif est […] saisi comme le produit d'un compromis entre différents acteur-rice-s aux enjeux et visions divergentes qui se cristallisent dans une manière d'aménager, de découper, de paysager l'espace, et dans une forme d'organisation sociale dans et autour du jardin » (Vandenbroucke et al. 2017, 3). Cette posture m'a permis de focaliser et orienter mon attention sur les interactions entre acteur-rice-s et sur le « processus technique et social de mise en place d'un jardin collectif » (Vandenbroucke et al. 2017, 3), mettant de côté l'aspect centré autour de la production vivrière en tant que telle (qui occupait un pan de l'ethnographie de Florence Weber, et du travail de Flaminia Paddeu notamment). L'apport de cet article intitulé « Derrière l'utopie du jardin collectif, la complexité d'un projet social, technique et politique » a été d'une importance majeure dans ce cadre, en mettant notamment en exergue la possibilité de requalifications successives du projet, ainsi que l'existence de compromis sur la matérialité, les fonctions et les usages de l'espace au sein du groupe jardinier. Leur analyse, cherchant à comprendre les enjeux politiques, techniques et sociaux ainsi que la complexité des dynamiques entre acteur-rice-s traversant ces espaces collectifs au-delà de leurs façades utopiques, m'a aidé à éclairer certaines dimensions du jardin des Creusets.

Par le biais du travail de Léa Mestdagh et ses deux articles « Construire un réseau de quartier : quand le collectif jardinier imprègne les sociabilités locales » (Mestdagh 2016a) et « Jardins éphémères, motivation intacte : les équipes de jardiniers partagés » (Mestdagh 2016b), j'ai pu réfléchir aux profils des jardinier-es de Sion et analyser la nature de leurs investissements et engagements en temps, énergie et travail dans cet espace interstitiel, précaire et potentiellement éphémère. Mestdagh présente notamment dans ses publications une éclairante typologie d'acteur-rice-s présent-e-s dans ces jardins collectifs. Elle y explore également les façons dont les membres du jardin s'organisent et interagissent de façon à créer des dynamiques collectives permettant la construction d'un projet commun. Ces articles m'ont avant tout servi à établir des parallèles et faire ressortir des figures et rôles récurrents au sein du groupe de Sion. De même, ils ont pointé des formes bien spécifiques d'interactions en collectif faisant émerger certaines formes de sociabilités agrégeant les individus au jardin, et parfois certaines tensions rendant cet attachement précaire.

L'article de Frédéric Bally « Habiter l'espace urbain : les jardins collectifs comme moteur d'un autre mode de vie ? » (Bally 2017a) ainsi que l'ethnographie de Vanessa Manceron *Les veilleurs du vivant* (Manceron 2022), quant à eux, m'ont éclairé sur la manière dont ces jardins peuvent constituer des espaces contribuant à transformer ce que veut dire « habiter » la ville, notamment à travers les relations que le jardinage engendre par l'attention et le soin accordés au vivant. Ces recherches ont porté la focale sur les formes d'investissements corporels, physiques, matériels, émotionnels et spirituels favorisant une forme d'appropriation de l'espace approfondissant ce qui est entendu par « habiter » la ville pour les jardinier-es. Ces éléments ont notamment pu mettre en évidence comment certains espaces spécifiques, dans un contexte de crise socio-environnementale mais également de « crise de nos relations au vivant »[15] tels que le postulent le philosophe Baptiste Morizot, l'historienne de l'art Estelle Zhong Mengual ou l'anthropologue Vanessa Manceron (Manceron 2022; Zhong Mengual et Morizot 2018), ont pu devenir un laboratoire d'expérimentations de nouvelles manières de vivre ensemble et de se reconnecter avec la nature (Boulianne 2002; Demailly 2014; Sachse 2020). Ces derniers éléments sont également mis en avant par Emma R. Power (2005) et Sho Shimoyamada (2019) dans leurs analyses des liens tissés entre humains et non-humains dans la pratique du jardinage.

[15] Estelle Zhong Mengual et Baptiste Morizot entendent par-là que la crise écologique actuelle constitue « une crise de notre relation au vivant » et plus spécifiquement « une crise de notre sensibilité à l'égard du monde vivant ». Par « crise de la sensibilité », ils entendent « un appauvrissement de ce que nous pouvons sentir, percevoir, comprendre, et tisser comme relations à l'égard du vivant. Une réduction de la gamme d'affects, de percepts, et de concepts nous reliant à lui » (Zhong Mengual et Morizot 2018, 87). Pour Morizot, « on considère les vivants essentiellement comme un décor, comme une réserve de ressources à disposition pour la production, comme un lieu de ressourcement ou comme un support de projection émotionnel et symbolique ». Or, pour le philosophe, « être un décor et un support de projection, c'est avoir perdu sa connaissance ontologique. Quelque chose perd sa consistance ontologique quand on perd la faculté d'y faire attention comme un être à part entière, qui compte dans la vie collective » (Morizot 2020, 21).

3. Constituer un collectif cohérent malgré l'hétérogénéité des motivations et la variabilité des investissements personnels

« *Viviane m'explique que les mercredis sont les seuls moments vraiment fixes où ils essaient de se voir et de faire fonctionner le jardin collectivement. Mais là encore ce n'est pas facile : les gens ne viennent pas forcément. Elle donne l'exemple de ce soir : le thème de la réunion – choisir ce qu'on va planter/semer dans les parcelles partagées – a été demandé par Ulysse, un habitué du jardin, qui n'est pas là à l'heure. En m'expliquant cela, Viviane me lance des regards entendus, comme si ces situations arrivaient souvent et qu'elle relativisait et ne le prenait pas trop à cœur, l'air de dire que si elle le faisait, elle perdrait trop d'énergie et qu'il fallait un peu aller avec le flow. Au final, Ulysse ne viendra pas du tout […]*

Nous nous rendons ensuite à la serre à planton, afin de savoir ce qu'il y a là à planter dans les parcelles partagées. Il y a des tréteaux avec deux planches sur lesquelles sont posés des plants. Pas tous les pots n'ont d'étiquettes. C'est embêtant aux yeux d'Ondine et de Viviane car on ne sait pas ce que c'est […]. On sort de la serre. Viviane nous enjoint à discuter, réfléchir à ce qu'on voudrait planter. On se retrouve à déambuler entre les buttes, en essayant de décider ce qui va être planté et où. Viviane souligne que c'est ceux qui sont là qui décident : on ne peut pas prendre en compte les demandes des autres s'ils ne sont pas là, sinon ça n'avance pas. Avant de prendre des décisions, il y a beaucoup de petites discussions qui se développent autour de plein de petites choses […].

A un moment, est évoqué le problème de la prêle qui envahit tout. Apparemment il n'y en avait pas avant. De temps en temps, Rose ou Mélina se baissent et en arrachent. Ondine leur passe l'outil qu'elle avait entre les mains, fait pour aller jusqu'à la racine. Elle dit qu'elle en a acheté deux pour le jardin partagé. De temps en temps, des personnes s'accroupissent, désherbent, touchent une plante, s'approchent pour voir ce que c'est, repèrent un légume au milieu de « mauvaises » herbes. Rose souligne le travail que c'est de désherber et de tout faire nickel. Viviane rappelle qu'ici, il ne faut pas s'attendre à autre chose, tout fini par repousser.

Ondine note au fur et à mesure. On déambule, revient en arrière, propose des légumes, digresse, plusieurs discussions se font en même temps quand on avance, on s'arrête, etc. On passe devant la parcelle de plusieurs personnes absentes, puis devant celle de Mélina et de son compagnon. Elle nous montre ce qu'elle a planté (parfois ses propres plantons, parfois ça vient d'ailleurs) ; aubergine, piment, tomate, chou…

Il est décidé qu'une butte sera dédiée aux courges, une autre aux courgettes. Discussion autour des concombres : ceux de l'année passée étaient très amers apparemment ce ne sont pas les mêmes qu'on trouve dans le commerce […].

Comme la nuit commence à tomber, Viviane a l'idée de faire une vidéo/des vidéos pour montrer les différentes parcelles et dire ce que le groupe a prévu de cultiver dessus. Elle fait plusieurs vidéos avec sa voix off. Elle envoie sur le groupe Signal (même si pas tout le monde est dessus). »

Extrait de mon carnet de terrain, mai 2023

Tout-e promeneur-euse non-averti-e attiré-e par le foisonnement végétal et arboré du jardin qu'il aperçoit dans le lointain est confronté-e à son aspect relativement inaccessible et illisible, du moins au premier abord. D'une part, le jardin n'est pas tout à fait perceptible depuis la route et son accès est symboliquement limité par une corde et un écriteau conditionnant l'entrée aux membres et invitant les personnes intéressées à contacter une adresse électronique. D'autre part, même si le jardin n'est pas interdit aux passant-e-s dans les faits, il reste difficilement « lisible » pour des non-initié-e-s. J'observe, en effet, qu'il n'y a aucun écriteau, indication, sentier didactique et pédagogique qui mèneraient au jardin et qui le parcourraient ensuite. Les nouveaux et nouvelles arrivant-e-s entrent alors dans un espace à apprivoiser, pas tout à fait accessible instinctivement et, en même temps, ouvert aux déambulations impromptues et aux initiatives potagères spontanées. Ils et elles peuvent alors se l'approprier à leur manière, à condition d'en saisir progressivement les codes grâce à l'entremise d'un-e jardinier-e plus ancien-ne les introduisant à cet espace particulier, son fonctionnement et aux individus qui l'entretiennent collectivement. En effet, le jardin des Creusets met avant tout en scène un collectif, sans chef-fe proclamé-e ou hiérarchie affirmée, et plus ou moins explicitement mu par des valeurs d'entraide, de partage et de respect mutuel. Il s'agit de la première caractéristique – relativement abstraite – qui m'a attirée lors de mon choix de terrain, mais également ce qui m'est apparu comme le pilier structurant des pratiques jardinières que j'ai observé par la suite. Comme je le montrerai par la suite, l'application de ces valeurs ne se fait pas sans tensions, mais elles demeurent ancrées dans les pratiques quotidiennes des jardinier-e-s. A tel point qu'on peut reconnaître ce fonctionnement collectif comme une dimension majeure du projet, ce qui le rapproche de ce que Sallustio mettait en avant dans sa définition de l'utopie concrète : « Il ne s'agit pas de rêveries personnelles, ni de voies d'échappatoire d'une élite, ce qui la rendrait profondément inégalitaire, dystopique. L'utopie suppose, en effet, l'idée de la coopération entre les individus, l'autonomie, la réciprocité, le mutualisme. Le fonctionnement sociétal envisagé reposerait nécessairement sur des principes de justice sociale, de démocratie, d'égalité et la recherche d'un bien-être et d'un épanouissement collectif généralisé » (Sallustio 2021, 13).

L'arrivée dans le groupe (environ une vingtaine de membres en 2023) se fait par différents biais : recherche internet dirigeant l'intéressé-e vers le site web du jardin, newsletters informant sur l'activité du jardin, contact via le mail présent sur la pancarte à l'entrée du jardin, mais surtout bouche-à-oreille et contact privilégié tissé avec des membres rencontrés dans

d'autres cercles sociaux. A cet égard, ce groupe reste relativement discret et modeste, de par la publicité modérée qui est faite à son sujet et son aspect volontairement confidentiel et peu exposé. Cela est, entre autres, lié à son emplacement dans un quartier résidentiel entouré de végétation et difficilement visible depuis la route. L'espace est également restreint, la superficie équivalent à environ 800 m^2, ce qui limite le nombre de jardinier-e-s pouvant participer. Une fois le premier contact entrepris, l'intégration est facilitée par le modeste ensemble jardinier : la personne est habituellement accueillie en début d'année pour une première rencontre comprenant une explicitation des principes et du fonctionnement du jardin et une répartition des parcelles individuelles (si désirées) moyennant une cotisation de 30 CHF et la participation à deux journées d'entretien collectif des communs. Les nouveaux-lles membres vont ensuite pouvoir expérimenter spontanément et librement le jardin, multiplier ou limiter leurs allées et venues selon leurs envies et emploi du temps, afin de cultiver un potager « *à l'image de l'énergie des gens qui y participent » (Viviane).*

Tout-e membre souhaitant simplement participer à la culture des parcelles communes – et/ou obtenir une parcelle individuelle vacante – est bienvenu-e à tout moment de l'année et peut être introduit et accueillit très simplement à l'occasion de rencontres impromptues dans le jardin. Compte tenu des rythmes et investissements très divers de chacun-e, il peut arriver que plusieurs personnes ne se soient jamais croisées durant une année de jardinage (de mars à novembre environ). Ondine le rappelle : *« Il y en a qu'on voit jamais. Peut-être ce qui est un peu dommage c'est que...t'as plus autant d'interactions comme ça entre les gens du jardin ».* La participation de chacun-e est très peu conditionnée et, seulement dans de rares cas – après plusieurs rappels des principes du jardin, concertations et tentatives de trouver des points de rencontre – des personnes considérées comme ne respectant pas les valeurs et le fonctionnement de celui-ci sont invitées à quitter le groupe. En dehors de ces quelques occurrences, certains principes, tels que la distribution des légumes communs les mercredis soir, sont rappelés sur le groupe Signal du jardin par les membres les plus actifs. Le temps de présence et le nombre d'année d'engagement des autres jardinier-e-s varient selon leurs envies et besoins et ne sont soumis à aucune règle stricte. C'est un élément que souligne ici Colette :

> *« Et c'est pour ça quand j'ai vu qu'elle rajoutait des parcelles, qu'elle rajoutait des parcelles, j'étais là « ouai c'est bien, mais va falloir s'en occuper des parcelles ! », c'est l'expérience ! Parce que je sais qu'il y a beaucoup de gens qui viennent mais finalement ils y passent pas beaucoup de temps. Et pis ça c'est pas évident, parce que*

c'est aussi des gens qui connaissent pas forcément beaucoup le jardin. Qui viennent pour découvrir et du coup c'est plus en dilettante entre guillemets. » (Colette)

Afin de saisir ce qui inscrit ce groupe de jardinier-e-s dans le temps et dans un ensemble cohésif perdurant malgré une certaine instabilité et précarité, il paraît essentiel de s'attacher à décortiquer la dynamique du collectif évoluant dans ce jardin. Ce chapitre, en s'appuyant sur les travaux de Léa Mestdagh, cherchera en premier lieu à comprendre les motivations et parcours des jardinier-e-s, ainsi que leurs façons de s'intégrer et s'agréger au groupe. Une deuxième partie développera la manière dont les personnes, avec le temps, en viennent à affirmer certaines positions au sein de la structure et à s'approprier le fonctionnement du jardin. Cette partie sera étayée par les recherches de Montrieux et Parienti-Maire. Finalement, une dernière partie se focalisera sur les modes de fonctionnement et de structuration en groupe cohérent et cohésif en dépit de l'informalité constitutive de l'ensemble.

3.1. « Avoir une parcelle à soi » et s'engager dans le collectif : des motivations en tension

Le jardin partagé des Creusets est formé d'un groupe d'individus aux profils, parcours, motivations, visions et aspirations variés. Toutefois, avant d'explorer ce qui les différencie, il est important de noter certains points communs et tendances générales. La population du jardin la plus investie est majoritairement blanche, féminine, active, issue de la classe moyenne diplômée, ancrée dans son environnement social et culturel, et non originaire du Valais. Par ces différentes caractéristiques, la population active du jardin se rapproche en partie de ce qu'a pu observer Léa Mestdagh dans les jardins partagés franciliens qu'elle a étudié : « L'investissement au jardin partagé s'inscrit dans le cadre du « lien de participation élective »[16] (Paugam, 2009), c'est-à-dire d'une appartenance choisie, par opposition aux appartenances familiale, citoyenne et organique. Les membres de jardins partagés se ressemblent. Ils ont en commun un niveau de diplôme élevé, une position moyenne supérieure dans la hiérarchie sociale ainsi que des pratiques culturelles nombreuses et légitimes. Cette proximité favorise une forte homogénéité des équipes, au sein desquelles on peut néanmoins remarquer des nuances dans la manière d'appréhender le collectif. » (Mestdagh 2016b, 103).

Dans le cas du jardin sédunois, on peut noter, en revanche, un nombre conséquent de personnes issues de la classe populaire et de parcours migratoires variés, ne possédant pas

[16] Léa Mestdagh fait ici référence à une notion travaillée par Serge Paugam dans son ouvrage *Le lien social* (2009).

nécessairement de diplôme supérieur. Beaucoup ne sont pas valaisannes et/ou ne sont pas nées en Valais, n'y ont pas d'attaches familiales. Certaines, contrairement à ce qu'a noté Mestdagh, n'ont aucune autre occupation et pratique sociale, culturelle ou propre au milieu alternatif parallèlement à leur investissement dans le jardin. La plupart des personnes habitent Sion, mais certaines se véhiculent en voiture ou en transports publics depuis des communes limitrophes.

Plus spécifiquement, en termes de compétences, ce jardin partagé urbain attire des personnes complètement novices comme des personnes ayant déjà entretenu des potagers – le plus souvent individuels – dans le passé. La plupart d'entre elles ont toutefois comme point commun le fait d'avoir eu des liens significatifs avec l'environnement et la nature dans leur parcours, que ce soit en termes d'héritage familial et de socialisation à l'environnement, au jardinage ou à la montagne, de goût pour les activités *outdoors*, ou de préoccupations vis-à-vis de la crise environnementale. La dimension écologique associée au jardin des Creusets est quant à elle portée, avec plus ou moins de ferveur, par tous et toutes. Cette proximité avec la nature et avec un héritage familial jardinier ne signifie cependant pas que l'arrivée au jardin soit évidente ou toute tracée, comme le soulignent Viviane et Mélina, et relève d'une forme de retour à la terre tardif :

> *« Quand j'étais ado, ma mère avait un super magnifique jardin et je devais aller l'aider, ça m'emmerdait grave...(rires) Et pis assez vite, je pense ouais je dirais – non pas si vite - je dirais dans les cinq dernières années, comme ça, je me suis dit « ah mais mince finalement on avait ce jardin c'était génial… ». J'ai toujours été fascinée. En même temps, t'as une soeur de ma grand-mère à T. qui a un jardin – ses feuilles de basilic elles sont comme ça, ses tomates elles sont comme ça [Mélina exemplifie avec de gestes] - donc c'est toujours quelque chose que j'admirais, ou qui me faisait envie, mais sans que je m'étais forcément imaginée que je pourrais le faire un jour » (Mélina)*

Les principales motivations que l'on retrouve dans les discours des intéressé-e-s sont les suivantes. Il y a, tout d'abord, une envie d'aller vers plus d'autonomie et d'auto-détermination alimentaire en ayant la possibilité de cultiver une parcelle « à soi », ce qui pousse à exercer sa capacité d'agir et de décision dans son environnement direct. Cela découle ensuite d'un besoin de se tourner vers le jardinage et la production vivrière, dans le but d'être plus indépendant vis-à-vis du système agro-alimentaire actuel, considéré en grande partie comme néfaste et dévastateur environnementalement et sociétalement parlant. Cette motivation peut être aussi

couplée à une volonté d'en apprendre plus, de davantage découvrir ou redécouvrir le jardinage en vue de recréer du lien avec la nature et la terre nourricière, de bénéficier de la transmission des savoir-faire. Plus encore, on retrouve une aspiration à développer des pratiques permettant plus d'autonomie, d'indépendance et d'auto-suffisance. Ce dernier point est incarné par des personnes ayant été en quête d'une parcelle à cultiver depuis un certain temps déjà mais n'ayant rien trouvé leur convenant ou auquel accéder (parcelle individuelle dans les Jardins de la bourgeoisie, dans des jardins partagés sédunois ou des jardins familiaux des communes environnantes, etc.). Ils et elles s'orientent alors – par nécessité – vers ce jardin sans pour autant avoir des attentes et une vision du jardinage centrées autour du collectif comme pilier de la pratique. C'est notamment le cas de Mélina et de son compagnon qui ont eu un parcours quelque peu chaotique dans leur recherche d'une parcelle individuelle à cultiver, motivée par une volonté d'autonomie et d'indépendance. Elle me parle de leurs aspirations lorsque l'idée de jardiner en couple a émergé, et souligne, ensuite, ce qui lui a plu lorsqu'une ouverture s'est présentée :

> *« Oui alors Marius ça l'a toujours intéressé de faire du jardin, planter, je dirais pas...ouais peut-être il a une notion très...pas survivaliste, mais un peu cette notion qu'on sait pas ce qui peut arriver. Ou bien aussi le fait que si tu plantes tes légumes, tu sais qu'il y a pas de pesticide quoi. Et pis il était inscrit à etiks, je pense ça l'a toujours intéressé mais il avait jamais eu le temps de le faire, c'est vraiment depuis qu'on est ensemble que ça a donné de l'élan à ça. […] Et tester, ouais c'était important. Et pouvoir faire un peu ce qu'on veut, donc les légumes qu'on veut, et pis avoir un petit peu notre chez nous. Après dans le sens « faire ce qu'on veut », ça veut pas dire…enfin tu vois il y a quand même des règles de faire du bio, d'essayer d'utiliser des trucs de recyclage… » (Mélina)*

Elle finit par évoquer ses projections et envies futures, avec le souhait persistant de trouver un espace à soi notamment pour ne plus être à ce point contrainte par le terrain à disposition :

> *« Après peut-être maintenant, ça me dirait si admettons un de ces petits terrains là-bas, dans les vergers en direction de Bramois, se libère. Ça me dérangerait pas d'en acheter un pour moi. Ce qui ne veut pas dire que je viendrais pas de temps en temps ici donner un coup de main. Parce que je me suis rendue compte que quand on a une petite parcelle, et pis que – je sais pas – si tu veux faire des haricots, ben il faudrait*

presque faire que des haricots sur notre parcelle – après tu vas pas manger que des haricots ! Donc ouais il y aurait ce côté-là, sur la grandeur de ma parcelle, c'est que il y a pas quelque chose, c'est un peu trop petit quoi voilà, je dirais. C'est pour ça que si j'avais la possibilité, j'achèterais quelque chose de plus grand à moi. » (Mélina)

Mêlé à ce désir d'autonomie, on décèle une curiosité et une attirance pour un projet qui défie quelque peu les normes et habitudes. Proposer des parcelles en commun ainsi qu'une structure se voulant la moins hiérarchique, contraignante et directive possible séduit les individus qui cherchent à créer du lien et à explorer la pratique du jardinage sur un terrain partagé. Il s'agit également d'une façon de faire qui contribue à répartir le poids et la responsabilité, ses membres partageant ainsi les moments agréables comme les moments plus durs. Cette dimension de partage des efforts et de la charge a séduit Emmeline dans un premier temps, puis l'expérience l'a encore davantage confortée dans cette voie :

« Et c'est vrai que j'ai été surprise en super bien. Vraiment très bien, parce que dans ma vie, il y a toujours tout qui a été très très structuré, il faut faire, et fallait absolument toutes les fois être à l'heure, et toutes ces choses-là. Et ici j'ai trouvé une structure complètement autre. […] Et ça m'a changé la perspective de pouvoir faire quelque chose en commun, de comment […] un groupe de gens peut fonctionner. Donc cette liberté-là et cette acceptation, ça pour moi c'est très très fort. […] De nouveau parce que dans ma vie je vais tellement être structurée machin, qu'ici pour moi j'ai envie de tester et pis de voir ah bah ça a pas marché, bon ben ok…J'ai pas envie d'être cérébrale dans ce jardin, donc ça me va très bien, mais ça pourrait porter problème au gars qui aime les choses structurées » (Emmeline, 21.09.23)

On observe, en outre, de nombreux individus qui, suite à un déménagement ou un burn-out, ressentent le besoin de recréer des liens sociaux, de vivre des moments de communion et de transmission. Ils et elles se dirigent alors vers le jardinage, activité connue et expérimentée préalablement, pour faire de nouvelles rencontres à leur guise, dans un environnement sécure, familier, et léger[17]. Ce sont ces bouleversements biographiques qui ont conduit Ondine – mais aussi Emmeline – à s'intéresser au jardin :

[17] Il est tout à fait envisageable de se rendre au jardin sans pour autant croiser beaucoup de monde ou de faire le choix de venir ou non quand il y a des moments communs.

« Oui, j'aurais pu trouver un bout de terrain pour moi faire voilà, mais je me suis dit ben c'est l'occasion de rencontrer des gens, parce qu'ici je connaissais personne. Donc c'est l'occasion de rencontrer des gens et pis c'est plus sympa de jardiner voilà. Et c'est une découverte ! Parce que permaculture, voilà chez mes parents, mon papa c'était le jardin à l'ancienne ! Donc c'était oui une découverte, et j'ai trouvé ça très sympa quoi ! C'est pour ça que j'y reviens. » (Ondine)

Cette motivation peut, par ailleurs, être associée au fait de sortir de chez soi et de faire quelque chose de concret, physique, productif qui soit gratifiant. Le jardin accueille ainsi des personnes qui n'ont pas forcément accès à un terrain autrement, mais qui ont toutes le désir de s'occuper, être utiles, participer à un projet qui a du sens et leur permet de rencontrer de nouvelles personnes[18]. De plus, cet espace constitue tout simplement un îlot de fraîcheur et de verdure au cœur de la ville : idéal pour se reposer, respirer, s'octroyer un moment de calme et de détente, même si cela peut avoir ses limites :

« Ouais ça sort, et pis c'est au milieu de la ville ! C'est tellement improbable, enfin je me souviens de la première fois où je suis arrivée là pis j'étais là « wouah il y a ça à côté de la gare de Sion, quoi ». Et ça c'est aussi quelque chose de très fort pour moi, ben en ayant vécu à T., je vivais vraiment au bord de la forêt, donc dans la nature. Pis d'arriver à Sion, où je vis à l'extérieur de la ville – enfin à la bordure de la ville, mais je suis quand même en pleine ville – et pis de pouvoir venir ici pis de dire mais « wouah! »: c'est un paradis quoi, c'est un petit bout de paradis qui est là... Et on s'en occupe, et on laisse aussi la nature vivre. C'est pas des parcelles parfaites, sans mauvaises...'fin j'aime pas le mot « mauvaises herbes », mais sans herbes non désirées, enfin voilà : ça vit. Ça vit et c'est une acceptation. » (Emmeline)

« Ça me permettait d'avoir cet espace de jardin alors que t'es en ville. C'est un endroit à proximité où je pouvais aller manger quand je travaillais pas. C'était quand même...un bol d'air. Mais avec une limite, parce qu'au bout d'un moment j'allais tout le temps là et ça me faisait plus autant le même effet. Et pis parce que je me suis rendu

[18] On peut noter, par exemple, que l'OSEO, association œuvrant pour l'intégration sociale, professionnelle et culturelle des personnes vulnérables et en situation de précarité en Valais, cultive une parcelle dans le jardin partagé et la met à disposition de ses bénéficiaires par l'entremise d'une encadrante. Les individus intéressés ont ainsi la possibilité de jardiner et sociabiliser dans ce contexte.

compte qu'en fait, t'as ces immeubles en face qui barrent la vue, donc t'es encore en ville, t'es pas complètement dans la nature. » (Colette)

On peut y voir, ensuite, des désirs de créer davantage de transmission avec les enfants et de les familiariser avec le fait de découvrir, apprécier, et prendre soin de leur environnement. Tristan évoque avec moi les journées de travaux collectifs, lors desquels il décrit les enfants qui vont et viennent, participent, sociabilisent, vont voir quelqu'un qui taille la haie, etc. Il me dit qu'avec cet espace un peu protégé et cet ensemble d'adultes présents un peu partout, *« la charge est moindre en tant que parents et il y a la possibilité de contribuer » (Tristan)*. Cet aspect s'est aussi avéré déterminant pour Viviane, qui était heureuse de pouvoir *« connecter au jardin » (Viviane)* ses enfants et leurs ami-e-s citadin-e-s.

Finalement, on détecte dans les motivations de certain-e-s l'envie de participer à ce qui peut être considéré comme la mise en pratique d'un changement sociétal et environnemental, rapprochant le projet du jardin des alternatives sociétales et environnementales proposées par le mouvement des *Villes en transition* mentionné précédemment : contrer la grande distribution, le système agro-alimentaire destructeur de l'environnement, se positionner à l'encontre du capitalisme, favoriser des espaces de partage, de découverte et de transmission, expérimenter la permaculture et les communs, tester des fonctionnements collectifs horizontaux, autonomes et auto-gérés, valoriser les savoir-faire ancestraux, etc. Ces éléments sont notamment présents dans les motivations des initiateur-ice-s du jardin mais également dans celles des membres actuels du jardin. Viviane qualifie par exemple sa relation au jardin de *« politique, spirituelle, sociale, future »* et de *« relation engagée »* dans le sens où cela lui permet de réfléchir à comment *« aider notre monde maintenant en espérant qu'il vive la suite et pis s'il vit pas, c'est pas grave, j'aurais fait ce que j'ai pu donc voilà…Enfin si c'est grave, mais…j'aurai au moins tenté quelque chose » (Viviane)*. Elle explique que le film *Demain* a été un élément déclencheur dans une prise de conscience sociale, environnementale voire politique, qui l'a poussée à prendre part au jardin des Creusets comme lieu potentiel de construction et d'expérimentation de nouveaux possibles :

« Alors moi c'est parti du film Demain […] Ça m'a tellement interpellée et touchée de me dire : putain on ne se rend pas compte dans quel monde on vit en ce moment quoi, on est complètement à la masse […] ! On fait notre petit bonhomme de chemin, on fait une formation, on trouve un job, peut-être on trouve un mari, on achète une maison, on fait des enfants […] mais on se dit pas du tout mais à un niveau social

[…] … alors je suis assez politique, enfin la politique m'a toujours intéressée, pour ces questions sociales donc. Quelque part j'avais déjà eu cette sensibilité-là. Mais là ça a vraiment secoué mon cocotier quoi de me dire : mais putain j'avais pas réalisé ça quoi ! » (Viviane)

Sans le conceptualiser politiquement ou sociétalement de la même façon, Emmeline est, quant à elle, très touchée et affectée par ce que le jardin lui offre comme espace d'expérimentation. Elle l'ancre plus largement dans une perspective biographique et souligne à quel point le jardin peut s'avérer un ferment de possibilités alternatives enthousiasmantes d'interagir collectivement, de contrer un esprit productiviste et perfectionniste propre à rythme et mode de vie occidental basé – entre autres – sur la performance, la comparaison et la compétition :

« Ou l'étang il est toujours pas..., tu vois ? C'est comme une acceptation de ce qui est. Même si on y a pensé et on a dit « Ah on pourrait le faire », mais il y avait pas les moyens, c'était pas le bon moment et c'est ok que ça reste comme ça. Pis à un moment donné, ce sera le bon moment parce que, je sais pas, il y aura peut-être une nouvelle personne, il y aura un truc qui va se faire et à ce moment-là ça se fera. Et c'est ok que ça ne se fasse pas jusque-là. Et ça pour moi c'est hyper nouveau. Et qu'il y a pas de pression, il y a pas de frustration. Si les choses se font pas exactement comme...comme une personne ou l'autre se serait imaginé. Et ça ça m'apprend beaucoup » (Emmeline)

Ces éléments font écho à une deuxième dimension mentionnée par Sallustio dans sa définition de l'utopie, dans la mesure où, comme le rappelle Emmeline, le jardin propose assez humblement et modestement une alternative sociétale à un mode de vie néolibéral prédominant : « Les utopies ont en commun la revendication d'une alternative sociétale. Mais une alternative à quoi ? Déjà, une alternative à l'idée selon laquelle il n'y aurait pas d'alternative. Loin de lui être spécifique, c'est par exemple l'une des caractéristiques du néolibéralisme et de l'ordre politique et économique qui lui est lié. […] L'idéologie néolibérale repose en effet sur un assujettissement total, sans limites, de l'entièreté du monde aux impératifs du capital. La quête de profit et l'hégémonie du principe de rentabilité prennent en effet une priorité sans cesse croissante sur le fonctionnement des institutions, des structures, des interactions sociales et des individualités, colonisant ce faisant tous les registres de l'existence. […] L'utopie apparaît être, à l'inverse, la source d'une arborescence de possibles. […] Elle insufflerait un désir de politique

fondé sur une « condition de pluralité » (Abensour 1996 : 22), valoriserait la multiplicité des formes d'être, des temporalités et des modes de gouvernance (Baschet 2016) » (Sallustio, 2021, p. 12).

Toutefois, ces éléments ne sont pas forcément ressentis et revendiqués avec autant d'intensité par tou-te-s les membres. Lors du pique-nique canadien partagé durant la journée de travail collectif en juin 2023, j'ai pu percevoir des positionnements très éloignés d'une radicalité idéologique ou d'une intransigeance vis-à-vis de tout ce qui serait issu du capitalisme/néolibéralisme, de la grande distribution ou qui aurait été potentiellement traité chimiquement : des plats et produits faits maisons, vegan ou végétariens, issus de circuits-court, côtoient, sur la table bancale, de nombreux gâteaux, légumes et boissons emballés dans du plastique et provenant des grandes surfaces.

Ces motivations se recoupent, se superposent, s'inscrivent en opposition. En arrivant sur place et dans la participation concrète, les personnes sont contraintes par la pratique à adapter leur positionnement et leur attentes – souvent de manière fluide – à ce qui s'offre à elles et à leur perception de leur place et apport au sein du groupe :

> *« Alors si je suis sincère, ça fait très longtemps que je voulais un jardin. Je voulais un jardin qu'à moi. Je suis un peu égoïste. Mais après quand j'ai trouvé celui-là - c'était comme ça au hasard - alors on a parlé avec Viviane et pis tout ce qu'elle nous a expliqué le premier jour, je trouvais que c'était fantastique et je crois aussi qu'avec l'âge on voit les choses différemment, parce que si ça avait été peut-être 30 ans en arrière, moi j'aurais dit ah non non moi je veux un jardin que pour moi. Et j'ai dit pourquoi pas essayer, j'ai trouvé qu'on pourrait s'apporter les uns aux autres. Et c'est comme ça que j'ai commencé : la curiosité. Et pis je le regrette pas. Même que des fois moi je m'énerve un peu, parce que moi je suis trop carrée (rire). Mais on comprend que chaque personne c'est un monde, et pis chacun il fait de son mieux » (Rose)*

Le jardin agrégeant de multiples motivations, visions, et profils, une grande partie du travail consiste à créer un esprit de groupe dans lequel tout le monde se sent inclus et à l'aise. Mes observations et entretiens m'ont conduite à considérer – en allant au-delà de l'idéal qui peut transparaître des discours et de l'image renvoyés par le jardin – les difficultés qui apparaissent lorsqu'on s'attache à faire fonctionner un collectif rassemblant autant de profils, motivations et perspectives sur le jardinage.

3.2. Investir le commun : jongler avec l'informel et la contrainte afin de favoriser un espace de liberté et d'émancipation

Une fois accueilli-e et introduit-e au jardin, chaque nouveau ou nouvelle membre est confronté-e à la difficulté de s'approprier le lieu, de s'y sentir libre d'expérimenter et proposer de nouvelles choses, tout en s'accommodant des principes explicites d'écologie, d'entraide, de partage de l'entretien et de la culture des communs, de convivialité et de tolérance, et d'une structure relativement informelle et non-contraignante. Ces éléments séduisants au premier abord peuvent être rapidement adoptés par certain-es. Mais ils peuvent également devenir trop peu contraignants, créant ainsi des tensions par rapport à certaines motivations et priorités tournées vers l'efficience, la production vivrière, l'auto-suffisance ainsi que la nécessité de faire fonctionner le jardin sur le long terme, d'assurer une présence suffisante et cohérente dans le jardin. Dans ce contexte, différentes perceptions et conceptions de ce qu'est « bien jardiner » et « contribuer aux communs » s'affrontent de façon récurrente.

Un premier constat ressortant des entretiens et des observations est celui de la recherche d'une « bonne » et juste façon de fonctionner collectivement et dans un cadre mouvant normalisant des investissements en temps et en énergie variables selon les membres. En cela, il correspond tout à fait à la manière dont Vandenbroucke et al. définissent ces formes particulières de jardins en commun, qui apparaissant comme complexes, hybrides, en constante reconfiguration et requalification au fur et à mesure que les impératifs, enjeux, volontés et désirs de chacun-e évoluent (Vandenbroucke et al. 2017). La tension au cœur du jardin des Creusets, découlant de la dyade précarité-potentialité, a principalement trait à la manière dont le collectif existe, se perpétue et fonctionne à l'interne.

Concevoir différemment la forme et l'intérêt du jardin

Deux discours principaux émergent de mes entretiens, notamment incarnés par deux jardinières arrivées en 2023. L'une, Rose, regrette un manque de structure et encourage la mise en place de marches à suivre, règles et principes plus rigoureux.

> *« Des fois je crois que Viviane devrait être plus sévère. Mais je lui ai dit ! Des fois je lui dis « Viviane il faut être plus sévère, faut dire les choses c'est comme ça et pis voilà ! ». Mais c'est vrai que quand c'est en collectif, moi ce que je vois, c'est que faut avoir beaucoup de flexibilité et pis la patience. [...] Ça c'est un petit*

apprentissage à faire, peut-être que ça nous coûte un peu plus. [...] Mais voilà, quand on s'engage, au moins un minimum, un minimum. » (Rose)

Cela concernerait, me confie-t-elle, la manière dont on s'occupe du jardin, ce qu'on y plante et où, la taille et sur ce que veut dire *« s'engager dans le jardin » (Rose)*. Dans ce cadre, elle me fait part de son expérience du début d'été, où elle s'est trouvée décontenancée de se sentir seule à investir de l'énergie et du temps dans le soin des plantes et semis :

« L'année passée on a fait une journée de travail et là il y avait pas mal de monde mais tu sais après ce jour-là, tout le monde il a disparu. Plus de monde jusqu'à la fin juillet. Jusqu'à ce qu'on a commencé à récolter un peu. Moi j'étais là toute seule tout le mois de juin, et pis la moitié du mois de juillet. Mais j'allais et il y avait Léonard. Léonard, c'est vrai, il était là. [...] Parce que si on plante et pis on le laisse comme ça, ouais peut-être que ça grandit...Mais il faut quand même suivre, les tomates il faut les guider, faut les attacher, les concombres pareils ! Tout, il faut les suivre, il faut être là tout le temps. Le jardin c'est quelque chose de vivant, il a besoin – nous on a besoin de lui pour nous nourrir – mais lui il a besoin de nous pour qu'on l'aide à pousser, et c'est comme ça. Ça donne beaucoup beaucoup de travail mais c'est vrai qu'il y a des personnes qui croient que voilà, on a planté, le travail il est fait pour l'année ! (rire) Si on fait comme ça, on va pas tellement récolter, parce que ça demande beaucoup beaucoup un jardin. » (Rose)

Rose, jardinière expérimentée testant pour la première fois le jardinage collectif, déplore un manque de structure, ainsi qu'une certaine attitude laxiste dans la gestion et un trop faible investissement des autres membres. Présente dans le jardin très régulièrement, plusieurs jours par semaines et plusieurs heures par jours, elle pointe la nécessité de structure et de cadre pour garantir une production jardinière à la hauteur du potentiel du terrain. En effet, elle estime que le jardin doit profiter aux personnes qui y investissent du temps et de l'effort, ce qui lui procure de la frustration lorsqu'elle constate que certaines parcelles ne sont pas entretenues par leurs occupant-es ou que certain-es ne visitent le jardin qu'occasionnellement, sans y mettre beaucoup de rigueur. Faisant référence à la perte ou au gâchis que cela peut engendrer, elle tisse un contraste avec sa façon de s'occuper de sa propre parcelle.

À l'inverse, d'autres membres véhiculent une perspective alternative valorisant l'aspect non-gestionnaire et décomplexant du jardin et le considérant comme caractéristique

indissociable de son identité et de ce qui fait son intérêt. Emmeline, en particulier, affirme s'être intéressée et tournée vers ce dernier pour son aspect libre et non-contraignant : « *Si t'as ton propre jardin [...], t'es vraiment responsable de A à Z et t'as les légumes par rapport au travail que tu as fait. Alors qu'ici, il y a vraiment cette vision d'être ensemble, de faire quelque chose ensemble, mais sans se prendre la tête » (Emmeline).* Plus encore, elle embrasse entièrement l'aspect informel, mouvant et incertain du jardin en y percevant des richesses à valoriser et perpétuer. Cette dimension émancipatrice lui permet de se libérer personnellement de certains carcans associés aux injonctions à l'efficience, la productivité et la rentabilité :

> *« Chaque moment est renégocié par rapport aux éléments qui sont là. Et pis ça peut être des éléments naturels, ou des éléments humains ou des choses comme ça. Et ça je trouve que c'est beau...Sûrement parce que ça laisse cette flexibilité, pis tu dois aller nulle part, t'es juste là dans ce qui est maintenant en fait. Et tu t'obliges à rien, ben il y a l'étang, je me souviens quand je suis arrivée il y avait des discussions pour essayer de le réparer, pis on savait pas trop comment, pis en fait il est toujours pas réparé et pis c'est ok. Ou comme ici la tourelle, ben aussi, elle va bientôt tomber (rire). C'est accepter les choses qui sont là. C'est cette non prise de tête, cette non-obligation et ce truc en mouvement. » (Emmeline)*

Concilier des perspectives ambivalentes

Bien que véhiculant des principes en apparence diamétralement opposés, ces discours sont en réalité émis alternativement, voire simultanément par les jardinier-e-s lors des entretiens. On comprend alors que ces deux positionnements ne sont pas mutuellement exclusifs et démontrent une ambiguïté, une incertitude et une hésitation quant à la meilleure attitude à adopter et quant à ce que signifie cet espace pour elles et eux. Ces paroles multiples et ambiguës sont le plus souvent incarnées par les ancien-ne-s membres, qui ont connu les diverses transformations du jardin et ont expérimenté divers degrés de structure au sein de leurs pratiques et de la sociabilité encouragée par le jardin. Colette, par exemple, me parle tour à tour de sa perception d'une nécessité quant à un suivi et une gestion plus importante de l'ensemble, tout en entretenant une inquiétude et un doute quant au virage néfaste que pourrait prendre trop de structure et de gestion dans la vie du jardin. Plus encore, elle perçoit certaines incompatibilités potentielles entre *« profiter du jardin »* et *« faire de la gestion »* :

« Parce qu'en fait, oui, moi c'est vrai je vais au jardin pour profiter du jardin, j'ai pas envie de faire de la gestion. Et je pense qu'il y a pas mal de personnes un peu comme ça […] » (Colette)

« Déjà, on a un petit peu plus structuré avec Viviane, elle a déjà commencé, mais je pense qu'il faut peut-être faire plus souvent une réunion d'étape, mais ça veut dire effectivement il faut porter, et pis il faut un bilan, c'est-à-dire que chacun apporte ses constatations et les mette sur la table. » (Colette)

En effet, ce qui ressort avec force des discours des jardinier-e-s et de mes observations sont les questionnements et hésitations au sujet de la structure que le collectif veut prendre et implanter pour parer à l'incertitude et la précarité des investissements individuels. Ces derniers empêchant effectivement de profiter de tout ce que le jardin offre comme potentiel en termes de production potagère, d'entraide, de mutualisme, et de convivialité.

Mettre en place un cadre libre et émancipateur

A cet égard, on peut noter la difficulté à maintenir des moments de rencontre et de travail collectif afin d'entretenir le jardin dans son ensemble, sans mettre en place une contrepartie pécuniaire. Toutefois, un effort mené dans ce sens a permis de retrouver une certaine forme de régularité hebdomadaire, d'investissement de soi, mais également de fonds dans lesquels puiser pour renouveler le matériel. Ondine et Colette me font part du dilemme auquel ils et elles ont fait face et l'historique dans lequel s'ancre cette réflexion :

« C'est pour ça […] ça c'est un truc dont on a discuté entre nous plusieurs fois, parce que l'entretien des chemins, ben ça a été fait par personne, l'entretien du jardin, les haies et tout ça, bah il y a des gens qui profitent d'une parcelle et que tu voyais jamais pour entretenir le jardin. C'est pour ça qu'on a mis ça en place à l'automne dernier. On a fini par dire, c'est présence obligatoire et pis si ils viennent pas, et ben ils doivent payer une cotisation. On a mis du temps à le faire, on en avait déjà parlé l'année d'avant, mais parce que ça nous gênait, et qui dit cotisation dit gestion d'argent et tout, et c'était pas l'esprit de faire payer, mais...ben c'était une façon de responsabiliser aussi les gens. Et pis on avait décidé de mettre les écriteaux, une petite pancarte sur la corde pour dire que c'est un jardin collectif, qu'il faut pas venir se servir. » (Colette)

Par la suite, face au maigre succès des mercredis comme moments conviviaux post-jardinage et en réponse à l'individualisation des comportements et des pratiques, les membres les plus impliqué-e-s dans le collectif en termes de temps et d'ancienneté ont instauré les mercredis pour la récolte et la distribution. Des journées de travail obligatoires ont par ailleurs été fixées trois fois par année environ, de même que deux journées par année davantage portées sur la rencontre et la convivialité et centrées autour d'évènements rassembleurs tels que la raclette ou la soupe à la courge. Si au départ, des réunions - menées en gouvernance partagée et horizontale - pour décider du développement et de l'avenir du jardin prenaient place à un rythme d'environ une fois par mois, celles-ci ont progressivement disparu en raison de manque de temps, d'investissement ou de pertinence. Colette me fait part notamment d'un fonctionnement - instauré par Tristan et Edgar - qui, d'une part et malgré sa dimension utopique, ne plaisait pas à tout le monde et pouvait générer de la tension au sein du groupe, et d'autre part, n'était pas forcément adapté à la volonté de chacun-e :

> *« Donc ils géraient le jardin sous cette forme, de cette façon-là. La première année il y en avait pas trop, mais il y a deux-trois ans comme ça, il y avait pas mal de choses justement où il y avait des tensions, des choses qui fonctionnaient pas. Ils disaient « ben il faudrait mettre ça en place ». Alors après c'était la fréquence, il y en a eu une, pis finalement ça s'est vite essoufflé et il y en a pas eu d'autres... ça monopolise beaucoup de temps, c'était trois heures pour pas grand-chose finalement. » (Colette)*

Malgré ces critiques émises à l'encontre de ces formes de fonctionnement, ce va-et-vient entre la réduction et l'augmentation du degré de structuration du jardin resurgit souvent, démontrant la perception d'un besoin concernant une gestion plus cadrée et visible de l'ensemble. C'est ce que suggère Ondine :

> *« Alors on leur dit au mois - on fait une réunion au mois de janvier - mais des fois il y a des trucs qui peuvent s'oublier un peu - donc je pense qu'il faudrait quand même qu'on fasse une...Ce qu'ils avaient fait au début c'était une charte du jardin avec l'esprit du jardin...Donc de toute façon c'est exclu les pesticides, les engrais, les anti-limaces, même s'ils sont bio. Mais je trouvais quand même que même si c'était bio, c'était un peu...ouais bon. Les anti-limaces bio c'est moi qui avait lancé ça, je trouvais quand même que même si c'était bio, c'était un peu...ça me gênait. Tout le monde était d'accord, du coup on a banni aussi les anti-limaces ! C'était ça*

aussi tu vois les réunions c'était bien pour mettre au point des choses que, voilà on pouvait dire ce qui nous gênait dans le jardin, ou ce qu'on avait envie de faire, ce qui nous intéressait, s'il y avait des choses qui bloquaient, voilà. Les débloquer en groupe comme ça et voir comment on pouvait, pour que tout le monde y trouve son compte et soit heureux au jardin. Oui, dans le sens ça c'était peut-être pas mal les réunions, mais maintenant... je crois la dernière réunion qu'on avait lancée avec Viviane, en fait on était que les deux. » (Ondine)

Constatant le défi de maintenir une cohérence et un esprit de groupe rassemblé autour des mêmes principes alors que chacun-e ne se côtoie pas régulièrement, les quelques membres actives du groupe, dont Viviane, Ondine ou Colette, ont pris l'initiative de relancer ces réunions puis, face à un certain échec, d'instaurer les mercredis comme moments de distribution des légumes communs. Cela a permis d'initier des temps de rencontre et, par la même occasion, de pouvoir rappeler les règles et impliquer davantage les membres dans le processus décisionnel, même informellement.

Par manque d'énergie et d'envie, le noyau décisionnaire s'est néanmoins progressivement délité et ne constitue plus un groupe en tant que tel. Le projet dans son ensemble n'est plus que véritablement investi par quelques personnes et par Viviane, qui sollicite les quelques autres membres actif-ve-s quand elle a besoin d'un avis ou qu'une décision doit être prise en commun. En cela, l'évolution de la structure se rapproche de ce qu'ont observé Montrieux et Parienti-Maire dans un jardin similaire : « Sur le plan de l'organisation sociale, le jardin partagé a la forme d'un regroupement lâche d'individus venant jardiner de manière plus ou moins régulière. On peut toutefois y repérer un groupe qui en constitue le noyau dur. Ce dernier représente un embryon de directoire. Des réunions de jardiniers ont lieu au minimum une fois par saison. Celles-ci étaient fréquentées à leur début par tous les jardiniers, mais ont vite été désertées de ses membres « passifs » et se sont réduites à des rencontres du noyau dur. Les décisions des réunions sont consignées dans des comptes rendus envoyés souvent avec retard sur la *mailing list*. Celles-ci sont d'ailleurs souvent non suivies d'une mise en pratique réelle. La forme des délibérations est l'aspect le plus opaque du jardin » (Montrieux et Parienti-Maire 2016, 96). Malgré la présence et l'engagement de ces quelques autres personnes, Viviane porte le projet en ayant entrepris un processus vers plus de structure, en initiant et organisant les journées de travail collectif et les réunions, et en constituant une personne de référence vers laquelle se tourner et s'appuyer :

« De nouveau, c'est un peu moi qui lance le truc de décider qu'il faut ça, parce que je vois bien qu'il faut un cadre, quoi. Il n'y a pas de miracle. Pis les autres années, comme on n'avait pas pris en main autant que ça, ben on attendait des gens au dernier moment, et pis les gens au mois de mars : « ah ben ça serait bien qu'on ait gentiment planté – ah ouais », et ça va pas non plus donc… » (Viviane)

Souvent tourmentées par cette recherche d'équilibre, mes interlocutrices ont à la fois souligné les manques en termes de structure et de logistique, mais également ce pourquoi ils et elles ne seraient pas enclin-e-s à dédier plus de temps à cela. Ces dernières oscillent dans leurs propos entre reconnaissance de la nécessité de davantage de structure, et crainte de la perte d'une autonomie et d'une liberté de mouvement et de décision. En effet, le collectif demeure fidèle à l'intention initiale de proposer un jardin qui ne soit pas régi par des impératifs de rentabilité et de productivité, mais davantage ancré dans la découverte et l'expérimentation. En cela, il reste caractérisé par un idéal d'autonomie matérielle, d'autosuffisance et d'autodétermination propre à ce que Sallustio définit comme utopie : « L'autodétermination temporelle dont il est question […] permet d'amener une autre caractéristique universelle des aspirations utopiques : le désir de liberté. Si la notion de liberté est loin d'être l'apanage de l'utopie, elle fait cependant partie des piliers qui contribuent à lui donner son ton enthousiaste. […] S'installer en collectif utopique […] découle d'une volonté de prendre de la distance par rapport à une organisation sociale qu'ils jugent autoritaire et anti-démocratique, profitant à certaines élites au détriment du bien-être partagé et d'une gestion durable des ressources naturelles. […] L'utopie suppose intrinsèquement la volonté de prendre en main sa propre vie sans qu'elle ne soit dictée de manière arbitraire par l'accaparement du pouvoir par une élite. » (Sallustio, 2021, p. 15). Aux Creusets, sans qu'une quelconque élite soit pointée du doigt, le jardin est perçu par ses plus ardent-e-s défenseur-se-s comme un espace où ne pèse précisément aucune contrainte absurde et déconnectée de la réalité et où l'on peut s'émanciper et se libérer d'un « système » oppressant, pesant, stressant, bien que peu défini et caractérisé par mes interlocuteur-ice-s :

« Ici c'est vraiment la liberté. Je trouve que le rapport au gens, il est comme le rapport au jardin et comme le jardin. C'est très sauvage, chacun pousse comme il peut, où il peut, quand il veut, quand c'est bien pour lui et je sens beaucoup de respect. Donc ça me va très très bien là où j'en suis. Parce que pour le moment j'ai plus du tout envie d'avoir trop de structure. Donc c'est un lieu qui me permet de

vivre ça et c'est très très chouette, même si je suis peu présente...Mais les moments où je suis présente j'apprécie vraiment le fait de me sentir acceptée telle que je suis, accueillie, et de juste pouvoir partager ça. » (Emmeline)

Cette incertitude et ce flou, propice à l'exploration individuelle d'une certaine marge de liberté, d'autonomie et d'auto-détermination peuvent ne pas plaire à tout le monde et opérer une sélection de certain-e-s membres au fil du temps et participer de ce que le politiste Sawicki appelle, dans son analyse du parcours l'association *Atmosphère* luttant contre la pollution de l'air et des sols dans le nord de la France dans les années 2000, des « mécanisme de clôture » : « […] les actions entreprises et les contraintes particulières rencontrées […] ont contribué à sélectionner certains « profils » militants particuliers, en renforçant la détermination de certains et en décourageant d'autres, mais aussi en attisant les conflits internes à propos des buts et modalités de l'action. Progressivement les règles de fonctionnement et les normes d'action que se sont données les membres du groupe, ont produit un mécanisme de clôture qui pèse sur le profil social et idéologique des nouveaux entrants » (Sawicki 2003, 127). Ainsi, certaines personnes quittent le jardin au bout d'une année au jardin sans tensions, constatant que le fonctionnement et la structure proposés ne leur convient pas ou qu'ils ne peuvent y consacrer du temps, et, d'autres décident de rompre les liens et accords établis suite à des rappels à l'ordre. Dans certains cas, les conflits internes relatifs aux buts et modalités de l'action se cristallisent et opèrent des remises en question ainsi que des bifurcations dans les manières de penser et envisager les pratiques. Ces processus contribuent à davantage trier, filtrer et identifier les membres du jardin, de même que souder et rassembler le groupe autour de valeurs et conceptions clés affinées et entérinées au fil du temps. Cependant, et contrairement à ce que propose Sawicki, le mouvement, l'informalité et l'ouverture habitant le jardin contribuent à empêcher l'installation d'une forme trop figée et contraignante. Les controverses, positionnements ambivalents et discussions continuent d'animer l'espace et empêchent ainsi l'apparition d'une crispation autour du profil social et idéologique des nouveaux-lles entrant-e-s : *« Et pis aussi cette tolérance qu'il y a entre les gens. Parce qu'il y a des gens qui ont besoin vraiment de venir, que tout soit fait tout comme il faut, tout bien. Pis il faudrait désherber, ou pas. Et pis, il y a, de l'autre côté des gens qui laissent aller, et moi ça me plaît bien de pouvoir naviguer là et de vivre ce laisser-aller. » (Emmeline)*

3.3. Cohésion : délimiter et rassembler le collectif

Mes données témoignent de cette tension entre contrainte et liberté qui habite les jardinier-es et traverse l'espace qu'ils et elles occupent. Ce va-et-vient et cette instabilité ont introduit des brèches, des espaces d'entre-deux dialectiques, où les possibilités d'appropriation et d'investissement du terrain sont multiples. Cette recherche d'un équilibre signifie également qu'aucune direction claire n'est prise par l'ensemble, ou alors seulement dans une mesure relative, avec des nouvelles procédures et règles mises en place et un suivi compréhensif. Face à l'instabilité émerge toutefois la problématique de la cohésion de l'ensemble et de la constitution d'un esprit de groupe pouvant potentiellement contrer l'évanescence et la désintégration du tout. Cette construction d'une unité se fait notamment par l'identification de personnes à même de s'intégrer au groupe déjà existant. Il s'agit de construire un collectif partageant des valeurs et principes ainsi qu'une vision similaire de ce à quoi doit ressembler le jardin. Durant l'accueil des nouveaux et nouvelles intéressé-e-s en début d'année, l'espace, les principes du jardin et son fonctionnement sont présentés, ce qui permet d'opérer un premier filtre.

Ensuite, un contrôle par les pairs s'opère plus ou moins volontairement, consciemment ou instinctivement. À travers le temps, chacun peut effectivement s'emparer des principes, les comprendre et se les approprier, et, progressivement, s'en sentir garant-e. Par conséquent, lorsqu'un-e membre observe une quelconque dérogation aux règles édictées par le collectif ou un écart par rapport à ce qui est considéré comme propre à l'esprit du jardin, des remarques et rappels à l'ordre peuvent être faits et certaines attitudes pointées du doigt. Il s'agit ainsi d'un travail de consolidation du socle commun, de recadrage des pratiques dans une volonté d'équité, de justice, de respect, etc. C'est une manière d'expliciter et d'entériner ce qui est propre au groupe, ce qui le définit et ce qui s'en écarte. Un exemple parlant émerge d'un entretien avec Rose. Cette dernière m'explique qu'il lui est arrivé de surprendre une jardinière récoltant des légumes communs en-dehors du mercredi désigné et sans aviser le reste du groupe sur la messagerie Signal :

> *« Mais après, un jour moi j'arrive au jardin il y avait Ulysse et pis [Lou], mais elle elle avait récolté plein plein de choses et moi je lui ai dit « Lou, si tu as besoin tu prends, mais tu fais une photo et tu mets dans le groupe. Tu dis « voilà, j'ai pris ça », comme ça c'est clair ». Elle n'a pas aimé du tout. Elle m'a fait un geste comme ça [imite un geste de rejet]. [...] Mais je sais qu'elle va au jardin, elle va seule, elle*

va seule quand elle veut. Mais c'est triste. […] Oui et pis après, moi je te dis je l'ai trouvée une fois-là. Moi je sortais de travailler et pis j'avais passé arroser chez moi et pis j'ai vu qu'elle était là, j'ai dit « Salut Lou ! ». Mais elle avait toute la récolte, j'ai dit « Mais vous faites la récolte aujourd'hui ? ». Mais Ulysse il était dans SON jardin aussi. Et pis elle m'a dit "oui j'ai pris...". Oui bon alors prends ! Mais prends la photo pour que Viviane sache où elle passe la marchandise, tu vois ?» (Rose)

Souvent, ce rappel des règles et principes propres au fonctionnement en commun est pris en charge par certaines personnes se considérant et considérées comme garant-e-s et que j'assimile à des forces motrices. Celles-ci rappellent les principes souvent par le biais de message via Signal, ou par SMS pour la poignée de personnes ne possédant pas l'application. Le groupe Signal est un espace virtuel actif hebdomadairement voire quotidiennement selon les périodes. Les membres y échangent des *updates* sur ce qui a été arrosé et ce qui doit l'être, sur l'organisation des journées de travail collectif, des questionnements et conseils par rapport aux soins à prodiguer à telle ou telle plante, des partages et dons de plantons, des propositions de prêt de matériel, etc. Les photos et messages parent à la rareté des réunions ou occasions de se concerter tous et toutes ensemble. Ils servent ainsi à communiquer, planifier, organiser et tenter de contrôler un minimum les mouvements dans le jardin en encourageant un suivi : où vont les légumes et qui les prend. Ce réseau permet, par ailleurs, de rappeler le règlement du jardin, d'inscrire et entériner dans la pratique certains codes de communication, tel que je l'observe dans mon carnet de terrain dans ces échanges émis aux alentours du 22 juillet :

« Les divers membres envoient régulièrement des photos des parcelles partagées en indiquant ce qui a été fait et si cela demande une attention particulière (des arrosages, etc.). Nouvelles plantations, repiquages (ex : salades replantées qui n'ont pas survécu (Hortense), basilic en graine, etc.). Petits smiley clin d'œil. Souvent remerciements et indications que les autres ont pris note. Souvent de la part de Viviane ou Colette. Souvent également pas de réponse ou de réaction.

Les personnes qui vont au jardin signalent, annoncent quand il y a quelque chose à ramasser, à cueillir (par ex. les fraises). Petit commentaire appréciatif en réponse. Les gens indiquent ce qu'ils font : désherbage et cueillette.

Rappel des règles de la part de Viviane : « Petit rappel : les fruits et légumes des communs peuvent être cueillis le mercredi soir pour le partage ensemble » ; «

[Photo] Est-ce que c'est sec car c'est oublié dans le circuit d'arrosage ? » ; « Pas besoin d'arroser demain car il y a eu double arrosage ».

Viviane pose également des questions sur des arbustes [photo] : « est-ce qu'ils ont été volontairement plantés ? Est-ce qu'on peut les enlever ? ». Elle rajoute qu'il devrait y avoir du chou portugais, du maïs, du tournesol et des pois « là » [en faisant référence à la photo]. Elle complète son message ainsi : « N'hésitez pas à communiquer à ceux du lendemain si vous avez pu qu'arroser une partie du jardin ». Elle ne reçoit pas de réponses ou réactions à son message.

Viviane note le fait qu'il ne faut pas oublier certaines zones dans l'arrosage et bien prendre en compte les absences de tout le monde.

Viviane annonce que le jardin a été arrosé avec le purin [photo] et qu'elle part en vacances. Elle indique : « Comme je pars trois semaines, je les ai vidés. Bien sûr que si qqn veut reprendre la tâche c'est ok. 7 à 10 jours de macération ».

Proposition d'apéros : certains annoncent leur présence ou absence, beaucoup ne répondent pas. Mélina demande combien ils sont à venir ce soir-là (21 juin) à l'apéro et demande si quelqu'un peut s'occuper de prendre des verres. Viviane répond : « Sur le principe d'un jardin écoresponsable, normalement chacun amène ses propres services… Pis c'est beaucoup plus pratique. Vaisselle de secours pour les oublis dans le cabanon »

Discussion entre Rose et Esther au sujet des pastèques et des melons. Esther a remarqué que quelqu'un s'en était occupé sans le signaler, or elle fait des expérimentations. Esther fait une demande pour plus de coordination.

Message de Viviane (19 juillet) : « [photo] Récolte du soir. Pour rappel, merci de ne pas se servir hormis le mercredi. Si d'aventure vous voyez qqch qui est à point et le prenez en dehors, merci d'envoyer une photo sur le groupe pour le signaler […] »

Photo et message de Viviane qui dit que le traitement contre les cochenilles a été fait, demande si quelqu'un sait pour le dosage. Partage de la recette de Rose contre

cochenille. Doute de Ondine sur le savon noir, Viviane dit que oui, oui ça fonctionne bien ».

Ces extraits d'observation mettent également en lumière la façon dont ce groupe entretient des liens d'interconnaissance, d'amitié, qui peuvent s'établir et se développer lors de moments de sociabilité motivés par les jardinier-e-s mêmes : apéros, repas au restaurant, raclette, soupe, etc. Ces relations s'étendent ainsi en-dehors de l'espace même du jardin et traversent les sphères privées, amicales et familiales (ces évènements sont l'occasion de faire la connaissance des conjoint-e, enfants, ami-e-s des jardinier-e-s). Cela peut contribuer à resserrer les liens entre pairs, permettre le développement de liens de solidarité et d'entraide, échanger plus aisément des savoir-faire, des astuces, etc.

La cohésion se construit aussi par la cristallisation de moments critiques, par lesquels s'opère un processus de délimitation des frontières du groupe dans un effort de distinction des pratiques et discours jugés comme conformes et acceptables de ceux qui ne le sont pas. Ces processus de distinction et de formation d'un « nous » vs. « eux » peut se rapprocher des formes de *boundary-work* étudiés par Wimmer ou Poutignat et Streiff-Fenart dans les contextes de l'ethnicité (Poutignat 2012; Wimmer 2009). Un des moments-clés revenu à plusieurs reprises dans les discussions a trait à une relation houleuse avec une famille ayant occupé une parcelle dans le fond du jardin et avec qui la cohabitation, l'entente et la compréhension mutuelle n'ont pas été aisées. Le groupe se resserre ainsi autour de l'identification de points de tension, notamment lié à des suspicions de vols et de chapardages, mais également à une impression partagée d'un désir en face de faire bande à part et de se focaliser sur la production, ce qui n'entrait pas dans le cadre du projet tel qu'accepté par une certaine majorité. Ondine me fait part de sa perception des tensions en question, avançant l'origine socio-culturelle comme facteur explicatif de l'incompréhension et du décalage qui pouvait exister entre elles et eux :

« On a eu des problèmes un peu avec eux, parce qu'ils s'appropriaient un peu le jardin au fond comme ils voulaient, ils avaient agrandi sans nous en parler, sans rien faire, et ils voulaient parler à un « chef ». C'était un homme qui devait être le chef ! Et je me rappelle que c'était une journée de travail, et ils étaient dans leur jardin et on avait dit « la journée de travail c'est en fait c'est du collectif pour le jardin ». Ils avaient pas compris ce truc collectif. […] Et pour finir on était quatre, et puis on dit : « mais on est tous les chefs, on est les quatre ! » et pis on dit « vous pouvez pas faire ça, il faut nous demander, on fait une réunion et pis on demande

si tout le monde est d'accord que vous preniez un peu plus » et pour finir ils sont plus jamais revenu, donc c'était pas un fonctionnement qui leur convenaient. Ils voulaient le jardin à eux, et pis ils l'agrandissaient « ah il y a de la place encore là donc on prend » tu vois...mais bon voilà ! Et nous un morceau qui était en friche et tout, ça faisait rien quoi, je veux dire c'était pas grave mais là bon, eux ils voulaient effectivement peut-être pour nourrir, c'est peut-être d'autres cultures, d'autres...d'autres conceptions du jardin. Parce que de toute façon il y a autant de façon de cultiver ou […] de jardiner, chacun a sa méthode et son idée du jardin. Alors c'est vrai que des fois il y a comme ça des petits trucs qu'il faut recadrer un petit peu, bon on se dit « moins il y en a... » parce que c'est vrai qu'avec Viviane on a pas envie de se prendre la tête tu vois...» (Ondine)

Dans ces moments de tensions et de prises de positions, les liens se resserrent et les membres, uni-e-s par la défense des valeurs piliers autour desquelles le jardin s'est construit et se perpétue, font corps et désignent par l'action et la prise de position – parfois difficile – les limites à ne pas dépasser. La charte, objet matériel peu usité et évoqué en passant, ressort à ce moment-là comme preuve tangible et sur laquelle s'appuyer pour défendre ce qui constitue des principes intangibles :

« Il y avait donc juste le mail, et je me souviens que justement ils ont ressorti, ils ont dit « oui mais il y avait une charte à l'époque de l'état d'esprit du jardin, ce serait bien de la remettre » pour justement, parce qu'il y a eu des tensions avec une équipe qui était sur la parcelle privée […] - et pis pour les nouvelles personnes aussi, quand il y a des nouvelles personnes qui venaient, qui c'est qui s'en chargeait, qu'est-ce qu'on leur explique ? » (Colette)

Toutefois, les discours d'Ondine et de Colette démontrent que ce genre de prise de position et de négociation menant à un point critique – quasiment de non-retour – n'est pas fréquent et demande un positionnement presque à contre-cœur de la part du groupe. Celui-ci préfère habituellement se maintenir – dans la pratique et dans les discours - dans une certaine informalité, non-contrainte et ouverture. Ces éléments font écho à la tension entre contrainte et liberté évoquées précédemment et peut être mise en parallèle avec l'analyse de Montrieux et Parienti-Maire sur leur terrain et la transposition dans une forme d'évitement du conflit : « Dans le jardin partagé, le rapport à l'espace et les pratiques de récolte sont déterminés par des règles souvent non dites et évolutives. Le terrain de jardinage a été parcellisé très vite et ses parcelles

attribuées à des parrains. Toutefois, dire « ceci est mon carré » est assez vite stigmatisé au sein du groupe. Des rappels à l'ordre sur la dimension communautaire du terrain sont souvent adressés à ceux qui ont le malheur d'utiliser les pronoms possessifs pour désigner « leurs » plates-bandes. Avoir un type d'attachement distancié à l'espace : soigner son terre-plein pour qu'il ait belle allure et arborer une abondante production est une attitude valorisée et valorisante. Par contre, montrer trop d'attachement aux fruits de sa récolte est perçu comme étant vulgaire, voire égoïste et déconsidéré sur l'échelle des comportements. Mais, dans leur ambiguïté même, ces règles implicites donnent lieu à des interprétations à géométrie variable. Elles embarrassent parfois même ceux qui, par leur position dominante dans ce jardin partagé, semblent les élaborer. Ainsi en est-il des pancartes « servez-vous », « c'est gratuit », « nourriture à partager », qui ornaient le jardin à ses débuts. Celles-ci ont été remplacées par des panneaux qui annonçaient que l'on pouvait « goûter, mais non faire des razzias ». La règle du don désintéressé qui avait cours au début s'est faite plus restrictive au fil des expériences de chapardage » (Montrieux et Parienti-Maire 2016). Ce que j'ai observé dans le jardin des Creusets est davantage fluide et beaucoup moins codifié que ce que présentent Montrieux et Parienti-Maire. Néanmoins, on retrouve cette tension non-résolue découlant de la parcellisation, que ce soit en termes d'attachement ou d'accaparement de l'espace. Il s'agit de quelque chose sous-jacent que j'ai ressenti lorsque j'entendais plus généralement des membres regretter la disparition inexplicable de pêches, pastèques, cassis ou courgettes, tout en restant plutôt frileux à l'idée d'imposer des règles plus strictes ou de mettre en place des barrières.

> *« Mais quand je suis arrivée, il y avait plus rien ! Une plante elle était cassée, il y en avait juste un dans la plante. Elle était cassée en plus. Et dans l'autre, il y en avait que trois ou quatre. Alors ça c'est un peu dommage aussi. Moi j'ai dit, bon ok, bon appétit celui qui l'a pris. Mais ça c'est quelque chose aussi que tu te dis, je sais pas...Tu te sens un peu...tu vois ? Et pis j'étais pas la seule, parce que quelqu'un d'autre m'a dit « moi aussi ». […] Mais ça c'est le jardin partagé, quand il y a beaucoup beaucoup de monde. C'est comme ça. Oh ben je pense que c'est comme ça ! Ça devrait pas être, mais moi en tout cas c'est ce que j'ai vu. » (Rose)*

Cet effort de cohésion, de formation d'un esprit de groupe passe finalement par l'affirmation et l'attribution de certains rôles et fonctions à des personnages-clés du jardin qui deviennent implicitement et parfois spontanément des garant-e-s du jardin et de son esprit. Cela crée un lieu pouvant être investi par chacun-e comme il ou elle le souhaite, en offrant

notamment la possibilité de prendre des initiatives : *« Je me rends compte aussi que pour moi c'est la seule structure que j'ai où je suis pas juste à prendre des cours ou consommatrice. T'es acteur, créateur, et organisateur. T'es un peu tout. Et c'est vrai que ça me va bien de pas avoir non plus trop de pression, de trucs à structurer » (Colette*). Ce fonctionnement signifie également une base précaire : face au désaccord, à l'indécision quant à la manière dont il faudrait gérer le jardin et la forme que devrait prendre leur engagement, les jardinier-e-s cherchent à s'appuyer sur quelque chose ou quelqu'un de stable, garant de la continuité du jardin à travers le temps. Or, paradoxalement, cette stabilité semble émerger de l'acceptation et de l'accueil du mouvement perpétuel propre au jardin et de la prise en considération de son ancrage simultané dans une temporalité multiple. Ce travail de recherche de stabilité jamais atteinte entraîne l'apparition de brèches, d'écarts, de formes d'écueils, propices à la remise en question, l'adaptabilité et ouvre les possibles à de nouvelles configurations et de nouveaux équilibres.

Pour conclure, ce troisième chapitre démontre la place centrale, dans l'espace jardinier et dans la manière dont celui-ci est façonné, d'un collectif fluctuant à travers le temps et accueillant en son sein des individus aux profils divers et trajectoires variées. Cet aspect collégial et ancré dans la mutualisation des communs est un des éléments phare de la définition de l'utopie concrète que propose Sallustio. Traversé par des motivations, désirs et besoins parfois divergents, un travail quotidien de constitution, concordance, de mise en résonnance, de compromissions et négociations est effectué entre les membres afin de trouver des terrains d'entente ainsi qu'un équilibre entre l'informalité et la contrainte, dans l'objectif double de garantir une certaine production potagère et maintenir un esprit de partage, de liberté, de découverte et d'expérimentation. De cet exercice continu de recherche de cohésion au sein du groupe découle l'émergence de quelques figures porteuses ou membres-piliers, garantes du maintien des règles et de l' « esprit » du jardin, et endossant parfois par nécessité une charge organisationnelle et gestionnaire déséquilibrée. Cet effort vers davantage de cohésion amène également le collectif à se positionner par rapport à ce qu'il souhaite encourager et valoriser ou non, à distinguer ses limites et frontières, et, par conséquent, à effectuer un filtre diffus quant aux attitudes, comportements et motivations acceptés ou non.

4. Se mouvoir dans une temporalité multiple

Ce collectif dont on a appréhendé la composition hétéroclite et fluctuante dans le précédent chapitre se meut, fait sens, se transforme, fonctionne en tension permanente avec une

temporalité multiple. En effet, il doit faire sens de son héritage, de la manière dont il s'est construit, des principes qui l'ont porté, tout en s'adaptant à la nouveauté, à l'impermanence, à l'inattendu portés par les nouveaux et nouvelles arrivant-e-s. Cette incertitude est renforcée par le fait que le jardinage s'apparente à une pratique ancrée dans une saisonnalité et traversée par les aléas météorologiques, climatiques et environnementaux. Le groupe est, ensuite, amené à tenter de se projeter dans un futur flou, incertain et potentiellement menaçant pour planifier et envisager les tâches de l'année suivante, la mise en place de parcelles en jachère, l'alternance des cultures selon les principes de la permaculture, les forces en présence et le soutien souhaité. En effet, le jardin dépend toujours de la disponibilité du terrain occupé, d'un contingent suffisant d'individus pour l'entretenir, et plus globalement d'un climat socio-politico-économique favorable à cette activité.

Cette multiplicité temporelle est également mentionnée par Sallustio comme faisant partie des points rassemblant les formes d'utopies concrètes et ancrées étudiées : « Un troisième fondement commun aux projets et imaginaires utopiques à travers le monde et les époques est le fait que ceux-ci témoignent d'un investissement temporel multiple. […] Les utopies s'inscrivent dans une multiplicité temporelle car elles sont à la fois des extrapolations du présent et la manifestation du rapport aux « horizons temporels futurs » (Koselleck 2016). Elles sont des rapports au temps – au monde – qui suscitent et motivent des pratiques sociales. » (Sallustio 2021, 14). Par ailleurs, la force de l'investissement et des engagements dans le jardin sont également à mettre en relation avec les perspectives d'avenir plus globales plus ou moins dystopiques s'offrant aux habitant-e-s. [...] Ils concernent à la fois l'anticipation d'un avenir dystopique et catastrophiste, le nécessaire recentrement sur l'instant présent (Engélibert & Guidée 2015 ; Chamel 2016), l'« ici et maintenant » comme « lieu de conjoncture de l'utopie » (Cossette-Trudel 2010), et la référence à un futur alternatif vague, qui pourrait être différent de la catastrophe rationnellement alarmante » (Sallustio 2021, 14). Les observations et entretiens menés durant l'été 2023 dans le jardin des Creusets ont fait apparaître le positionnement du jardin et de son collectif dans un endroit de tensions entre une précarité persistante à travers les années et inhérente au fonctionnement choisi par ses membres à ses débuts et au fil des années, et une potentialité de l'espace en question, du fait qu'il ouvre des occasions de créer, imaginer et investir librement de façons multiples et originales les atouts du terrain à disposition.

La précarité de l'ensemble se manifeste à travers une diversité d'aspects : un important *turn-over* des membres ; une base opérante fondée sur les principes de l'informalité et de la

non-contrainte ; un collectif qui ne s'est pas constitué en association et n'est pas défini officiellement (il n'existe pas de statuts qui en ferait une association) ; une existence conditionnée par l'énergie mise par ses membres ; des présences partielles et fluctuantes des jardiniers et jardinières ; des ruptures abruptes dans le processus de passation; une absence de réunions régulières et officielles (aucun PV) ; un mode de prise de décision basé principalement sur le compromis et la concertation informelle ; une grande variation dans les degré de compétence et de savoir-faire des membres, avec beaucoup de novices ou une absence générale de compétence dans certains domaines (par ex. la taille des arbres) ; des tensions occasionnelles entre communs et parcelles individuelles ; ou encore différentes visions du jardinage qui s'affrontent.

Ce sont quelques éléments soulignés par mes interlocuteur-ices lors des entretiens, m'affirmant, entre autres, qu'*« [ils seraient] déjà morts si Alba [leur] demandait de payer l'eau, par exemple » (Viviane),* une part de leur existence étant basée sur la générosité de la propriétaire du terrain[19]. Les jardinières Viviane et Colette mettent également l'emphase sur quelques éléments qui positionnent le jardin en « *mode survie* » :

> *« C'est vrai que c'est un investissement de temps assez important quoi, de faire son jardin, participer à un jardin. Donc voilà, pour l'instant en tout cas…il y a des gens qui sont venus, qui se sont investis, après qui sont repartis en disant ouais c'est quand même trop de boulot pour gérer, il y a des gens qui essaient de venir et qui n'arrivent pas plus que tant. Mais voilà, ça survit, je suis quand même assez contente que ça survive. » (Viviane)*

Quant à la potentialité, elle est liée à différents composants : une structure malléable et adaptable pouvant être régulièrement redéfinie ; un espace et un cadre disponibles favorisant la découverte et l'expérimentation de manière spontanée et organique ; des modalités d'expérimentation de l'espace et du jardinage favorisant la création de nouveaux liens avec les humains et non-humains environnants ; une grande diversité dans ce que peut signifier « profiter du jardin » ; une très grande malléabilité de la forme que peut prendre le jardin ainsi

[19] Alba, la propriétaire du terrain, a participé à la création du jardin et continue d'entretenir des rapports cordiaux réguliers avec l'équipe jardinière. Elle s'implique dans l'organisation de moments conviviaux, tels que la journée raclette, mais ne participe pas à la culture et à l'organisation quotidienne du jardin. Elle reste toutefois disponible en cas de question, vient parfois saluer les jardinier-e-s à l'œuvre. Jusqu'en 2023, première année où la caisse du jardin a permis de la rembourser, elle mettait également à disposition l'eau gratuitement. Aucun document contractuel n'entérine ou ne cadre un accord entre les membres du collectif et la propriétaire, l'occupation du terrain étant basé sur une relation de confiance.

que l'engagement de chacun-e ; un socle de principes forts servant d'assise à de nouveaux projets et de nouvelles idées ; une ouverture relative à ce que chacun-e peut et veut mettre de lui/elle dans ce jardin... C'est ce que souligne ici Emmeline, nouvelle jardinière et enseignante dans le milieu médical, qui voit dans son expérience au jardin l'occasion de tester des nouvelles manières d'être et de faire qui pourront l'aider dans sa vie personnelle et professionnelle :

> *« Donc là il y a l'espace aussi. Et pis ce qui est cool c'est que vu la grandeur, il y a de la place pour tout le monde. Pour chaque style, pour chaque chose. Et ça je trouve c'est beau, ça ça m'inspire aussi, tu vois par rapport aux étudiants, et ben il y a de la place pour chaque personnalité d'étudiant, comme il y aura chaque personnalité de patient. Et qu'il va falloir apprendre à faire avec ce qu'il y a sur le moment. Donc ouais, c'est vraiment comme une espèce d'expérience de vie. T'as tous les ingrédients dedans. C'est vraiment quelque chose de très doux et de non compliqué par rapport à ce qu'il y a à l'extérieur. » (Emmeline)*

Dans le but de garantir l'intégrité du jardin par rapport aux valeurs, idéaux et principes à l'origine de sa construction, un travail de stabilisation, de recherche de sens et de négociation est perpétuellement en cours avec les désirs et besoins des nouveaux arrivant-e-s vis-à-vis de ce qu'ils envisagent et projettent pour lui. Cette analyse rejoint celle de Vandenbroucke et al. qui soulignent dans leur étude le caractère fluctuant, mouvant, éphémère du jardin collectif qui n'a pas d'assise durable et dont l'existence peut être remise en question à tout moment, selon les contextes temporel, spatial, politique dans lesquels il s'inscrit : « Réalité mouvante, le jardin collectif est [...] saisi comme le produit d'un compromis entre différents acteurs aux enjeux et visions divergentes qui se cristallisent dans une manière d'aménager, de découper, de paysager l'espace, et dans une forme d'organisation sociale dans et autour du jardin » (Vandenbroucke et al. 2017, 3). Dans le cas du jardin des Creusets, ce travail en va-et-vient semble permettre au jardin de continuer à exister dans un espace d'entre-deux : utopique dans sa manière d'ouvrir l'horizon des possibles sans entériner des pratiques rigides et concrète dans sa façon de garantir une production potagère malgré les aléas climatiques et l'instabilité de l'ensemble.

L'objectif de ce chapitre est de rendre compte et analyser ce processus qui, à travers un mouvement de renégociation et de reconfiguration des principes, règles et raisons d'être du jardin permet à celui-ci non seulement de se maintenir dans le temps et de garantir une impression d'unité et de cohérence. En premier lieu, on verra la manière qu'ont eu les jardinier-e-s de ne pas se reposer sur certains acquis mais au contraire de toujours faire preuve

d'adaptation dans le but de rendre les principes originels assimilables et adoptables par les nouveaux-lles membres. Nous verrons ensuite comment la tension persistante entre structure et liberté constitue un des enjeux principaux de ces transformations et mouvements. Cette réflexion autour de la forme que peut et devrait prendre le jardin est présente dans les esprits, et illustre également, en filigrane, un conflit entre deux visées du jardin, endossées plus ou moins fortement selon les personnes : l'incitation à la productivité et le désir d'expérimentation. Finalement, une attention sera portée à ce que ce fonctionnement chancelant, qui semble permettre, malgré la difficulté, l'épanouissement et la survie du jardin à travers le temps, demande, indirectement ou non, comme compensation partiellement invisibilisée de la part de quelques personnes.

4.1. Adapter et négocier l' « esprit du jardin » originel

Pour comprendre ce qui permet à ce jardin de perdurer dans le temps, il paraît tout d'abord important de considérer la manière qu'il a de se mouvoir et, plus particulièrement, de s'inspirer, s'approprier et continuellement adapter au contexte les principes et l'*« esprit »* du jardin initial.

Une structure basée sur la simplicité et l'informalité

Tout d'abord, le jardin des Creuset et son collectif ne sont régis par aucun statut, comme le souligne Ondine, membre du jardin depuis environ cinq ans :

> *« Non. Il n'y a pas de statut. À un moment donné, il y a eu, mais on s'est dit « association » c'est encore un truc. Tenir les comptes machin, il faut un trésorier, il faut une personne responsable, ouais enfin faut trois personnes pour une association. Tu rentres dans un système. Pis le truc du départ c'était justement pas de système, c'était justement un truc où les gens s'arrangent entre eux, tu vois. » (Ondine)*

Pour les raisons mentionnées par Ondine, il n'y a rien qui gouverne, administrativement ou dans les faits, le fonctionnement du jardin ou qui n'établisse de principes stricts auxquels se conformer. Tristan, membre du Jardin depuis sa création et jusqu'il y a peu, souligne que le groupe initial n'aimait pas la « *forme* » et que les membres voulaient « *rester simple* ». Il explique qu'ils et elles ont choisi et été amené-e-s à privilégier une organisation « *spontanée* » et « *incroyablement simple* ». Pour la caisse, par exemple, ils ont « *fait confiance* ». Tristan m'indique que ce fonctionnement basé sur la simplicité, l'informalité et la confiance s'est

déployé à l'initiative de personnalités fortes du début, des « *personnages comme Edgar* », qui font preuve de « *pragmatisme par rapport à la confiance* », et par le fait d'éviter les « *projections* » et « *super-projections* ». Cette forme d'organisation, comme me l'indique Tristan, « *dépend des personnes impliquées* » et les notions et références, sur lesquelles se sont appuyé-e-s les membres du jardin depuis ses débuts pour fonctionner ensemble, étaient pour la plupart plutôt vagues, créatives, spontanées et émergeant organiquement de situations spécifiques auxquelles le collectif a dû faire face. Rien de précis, de cadré ou de rigide en somme.

Des principes-piliers transmis à travers le temps

Pourtant, les notions d' « *esprit du jardin* », de « *philosophie du jardin* » et de « *principes du jardin* » reviennent à de nombreuses reprises comme piliers et boussoles, surtout dans le discours des plus ancien-ne-s, faisant apparaître en filigrane une certaine vision du jardin, une forme d'utopie d'un fonctionnement de groupe alternatif s'appuyant sur les notions de liberté, d'informalité, de simplicité et de collégialité, qui apparaissent tout de même comme des plans directeurs influant une façon particulière de concevoir la pratique du jardinage et la pratique du collectif. Sans s'appuyer sur des statuts ou règles clairement énoncés et officiellement entérinés, le groupe jardinier endosse des principes forts, infusés dans les pratiques et discours des plus ancien-ne-s membres, chargé-e-s de transmettre oralement aux nouveaux-lles ce qui fait la particularité et la force de cet espace et qui l'inscrit dans le sillage de ces nouvelles manières utopiques d'être et de faire ensemble. La parole d'une nouvelle jardinière illustre les processus par lesquels cette transmission peut se faire :

> *« Alors j'ai été super bien accueillie par Viviane, qui m'a fait visiter le jardin, qui m'a expliqué un petit peu comment c'était, mais j'ai tout de suite senti ben que c'était pas compliqué. Que c'était léger, que c'était simple, et que chacun faisait un peu ce qu'il pouvait. Pis ben j'ai tout de suite été intégrée, on a commencé à planter ces courges, donc voilà c'était tout de suite une mise en situation. Et j'ai aussi senti que je pouvais faire ce que je pouvais ou ce que je voulais, qu'on ne me disait pas « ben ok t'es là alors tu vas faire ça ça ça », enfin voilà je pouvais vraiment faire ce qui m'allait bien pour le moment. Et dans cette phase de vie c'est super important pour moi. De sentir que c'est ok, que je peux faire ce que je peux ce jour-là. Donc voilà, c'était l'accueil comme ça, ouvert, on m'a présenté les gens qui étaient là et euh et c'était chouette. » (Emmeline)*

Les nouveaux-lles membres peuvent être attiré-e-s et enthousiasmé-e-s par l'aspect libre, spontané, informel et décomplexé du jardin qui est la marque d'un héritage remontant à sa création et qui s'est maintenu au fil des années, sans que cela soit forcément conscientisé. C'est ce qui transparaît du discours d'Emmeline lorsque je la questionne sur sa compréhension et son positionnement quant aux changements que le jardin a vécu à travers le temps :

> *« Non, j'ai pas vraiment voulu percevoir, en fait. Je suis arrivée là et j'ai pris le jardin tel qu'il était aujourd'hui. Sans vraiment... enfin j'ai juste entendu voilà cette gentillesse de nous mettre à disposition ce terrain pour qu'il soit utilisé mais j'ai pas plus d'informations et j'ai pas vraiment envie... Parce que les vieilles histoires, c'est bon. Je trouve que c'est pas nécessaire de s'en encombrer. Je trouve que c'est bien d'être juste là, avec ce qu'il y a maintenant et pis à voir comment ça va évoluer. » (Emmeline)*

S'approprier librement l' « esprit du jardin »

Au-delà cette acceptation - plus ou moins diffuse - de reconnaître et de se conformer à une certaine identité du jardin, j'ai pu observer deux attitudes relativement divergentes vis-à-vis de cet héritage et de cette utopie qu'a proposé originellement de concrétiser ce jardin. D'un côté, les nouveaux-lles arrivant-e-s font connaissance et intègrent l' « *esprit du jardin* », sans que celui-ci ne semble prendre toute la place. Ils vont plus ou moins facilement s'en détacher pour proposer de nouvelles méthodes, pratiques, visions, etc. En effet, cet « *esprit* » n'est incarné que par certaines personnes qu'ils côtoient et qui les introduisent au début et cela reste vague et un peu abstrait, comme le suggère Rose, arrivée au jardin depuis peu :

> *« Bon elle nous a expliqué un peu comment ça fonctionnait. Qu'on allait normalement...Bon, que chacun il faisait de son mieux, quand il pouvait, et après quand il y avait les récoltes, qu'on devait être là le mercredi si on voulait récolter, donc pour le partage. Et cette année ça a été aussi un peu les dimanches parce qu'il y en avait un peu plus que d'habitude soi-disant. Et pis voilà quoi. » (Rose)*

Quant à la charte, les nouvelles personnes ne sont pas forcément amenées à parcourir et elle passe globalement au second plan. Colette, jardinière depuis quelques années, évoque le flou et l'incertitude l'entourant, mais également la nécessité d'avoir une forme de mise à l'écrit des principes et guidelines du jardin afin de s'inscrire dans une continuité et pouvoir adresser de façon cohérente les éventuels conflits et tensions :

« Il y avait donc juste le mail, et je me souviens que justement ils ont ressortis, ils ont dit « oui mais il y avait une charte à l'époque de l'état d'esprit du jardin, ce serait bien de la remettre » pour justement, parce qu'il y a eu des tensions avec une équipe […] - et je sais plus si c'est à ce moment-là mais on s'est dit, voilà, il faudrait rappeler l'état d'esprit du jardin - et pis pour les nouvelles personnes aussi, quand il y a des nouvelles personnes qui venaient, qui c'est qui s'en chargeait, qu'est-ce qu'on leur explique? Parce que finalement c'est vrai que moi j'avais connu le jardin, mais je me sentais pas non plus légitime pour le présenter, parce que je connaissais pas tout l'historique et j'étais toujours soucieuse du consensus, de dire des choses qui soient justes. » (Colette)

Alors qu'ils expérimentent le jardin pratiquement et concrètement dans le quotidien, les nouveaux-lles arrivant-e-s s'approprient ce qui est là sans se mettre trop de pression pour reproduire quelque chose ou concrétiser une utopie qui n'est pas tout à fait la leur et qui peut leur paraître hors-sol et déconnectée de ce qu'elles et eux-mêmes vivent et envisagent. En effet, ils et elles n'ont pas expérimenté le processus initial rassembleur et unificateur de création et concrétisation du projet évoqué en introduction et mobilisant certains outils de facilitation de projets collectifs explicités dans l'introduction, tels que le « Grand cercle » ou le « Rêve du dragon ». Le plus souvent, les personnes n'ont qu'une idée vague de ce qui s'est fait par le passé et prennent ce qu'il y a sur le moment présent, sans forcément avoir d'idéaux et de visions propres, comme le souligne Viviane :

« Et pis il y a des gens qui sont juste contents de venir juste jardiner, sans penser plus loin de tout ce qu'il y a derrière quoi. C'est pas grave, à quelque part, parce qu'il peuvent quand même vivre l'esprit. Si l'esprit porte le projet, à quelque part, d'une manière ou d'une autre, les gens peuvent le sentir, le vivre. » (Viviane)

À l'inverse, certain-e-s nouveaux-elles arrivant-e-s ont des visions et celles-ci s'inscrivent en rupture avec ce qui s'est fait jusqu'alors. Ils et elles se sentent alors légitimes à prendre des libertés et des initiatives sans se sentir sous contrainte, sous pression ou sous le poids d'un âge d'or passé. Cela nécessite alors de communiquer, se concerter et concilier différentes envies et attentes par le compromis, la concession et la collaboration :

« Il y a des choses qui plaisent à chacun, d'autres qui plaisent pas. Après il va y avoir celles qui se recoupent partout, ok là il va falloir faire quelque chose, après comme

disait : « Est-ce que t'es prêt à vivre avec ? ou est-ce que vraiment c'est impossible pour toi et il faut faire quelque chose... ? » [..] Mais moi c'est quelque chose que j'ai appris et que j'ai découvert, ce mode de fonctionnement, aussi au jardin, je connaissais pas avant. Donc c'est quand même très enrichissant. » (Colette)

Quant aux plus ancien-ne-s membres ayant vécu les multiples transitions, ils et elles voient arriver les nouveaux-lles membres prêt-e-s à « *tout changer* », à initier des nouvelles pratiques sans forcément avoir une conscience ou une compréhension de ce qui se faisait auparavant, et doivent parfois se résigner à abandonner, laisser de côté, renégocier et concéder certains éléments, ce qui peut occasionner des déchirements, des sentiments de perte ou de frustration, le jardin étant investi d'affects et d'émotions :

« Ça me refait penser à la mare, qui était un peu cet endroit où tu te poses aussi, tu prends le temps, c'est pas que du potager. Donc ouais, ça ça peut... Je sais qu'Ondine ça l'a chiffonné aussi un petit peu. C'est aussi tu vois, tout le lien… c'est vraiment l'ancien, voilà les nouveaux qui arrivent qui changent les choses des anciens. C'est intéressant parce que ça amène une réflexion. Et pis ben finalement, pourquoi elle a fait ça ? Parce que, en même temps, on l'utilise plus ! Donc est-ce qu'on doit le garder ? ouais c'est ce que je me suis dit en moi-même. Sinon il faut le réhabiliter en expliquant, et pis que les gens... Il faut s'approprier les choses finalement, là c'est ce qui se passe il y a une nouvelle équipe qui est en train de s'approprier le jardin. » (*Colette)*

Ces formes de déchirements et abandons ne sont pas pour autant synonymes d'amertume et de frustration. Comme l'évoque Colette, l'apport des nouvelles personnes peut être apprécié et contribuer à revoir certaines pratiques, réimaginer des façons de faire, se remettre en question :

« Parce que finalement moi je me rends compte d'un truc, d'un autre truc, pis il y a peut-être d'autres qui vont dire « mais regarde là on plante pas suffisamment, on est pas suffisamment organisé-e-s il faut faire un roulement ». Ça c'est ce que va amener Rose ! et finalement si chacun amène des choses comme ça, ça peut faire évoluer positivement. » (Colette)

4.2. Transmettre les principes du jardin et incorporer les nouveaux-lles membres

Négocier la forme et l'esprit du jardin au fil des nouvelles arrivées

Face à cette situation de tension entre compromis et concessions, le collectif est toutefois résilient et inventif. Il fait face avec lucidité à la nécessité d'intégrer les nouveaux-lles membres à l'ensemble organique formé par le jardin. Cette inscription dans un mouvement et un flux s'inscrit justement en adéquation avec l'esprit qu'ils et elles veulent incarner et perpétuer. D'une certaine manière, c'est en se réinventant qu'ils et elles réinscrivent l'utopie du début dans le vivant, le mouvant, l'organique, et que celle-ci ne se désagrège pas et ni ne se fige dans quelque chose de limitant et de contraignant, comme l'expliquent Viviane et Colette, actives depuis plusieurs années dans le jardin :

> *« Le fait qu'il y ait les parcelles communes qui obligent à dire mais qu'est-ce qu'on met là, et qui pense quoi, et qui a une idée enfin tu vois ? ça oblige de… penser ensemble. Donc quelque part l'esprit, il est quand même là, même s'il est peut-être pas si vu par tout le monde par le même esprit quoi. » (Viviane, 20.09.23)*

> *« T'as de nouvelles personnes qui arrivent donc c'est vrai qu'il faut savoir... c'est pour ça qu'il faut présenter le jardin, expliquer le fonctionnement, et comprendre qu'est-ce que les personnes elles veulent ! Parce que finalement, oui tout le monde est le bienvenu, mais ça fonctionne d'une certaine façon, est-ce que ça vous convient... ? Après, c'est assez malléable et les gens arrivent à faire un peu comme ils ont envie aussi. Je pense que c'est un peu les deux. » (Colette)*

Cependant, pour faire perdurer certaines caractéristiques propres au projet de départ, il faut en adapter d'autres. Le noyau des membres les plus actif-ve-s constatent plusieurs limites dans le fonctionnement opérant, qui menacent l'existence du jardin en tant que tel et sa survie de manière plus générale. Il réfléchit alors à la mise en place de nouveaux codes, pratiques et principes pour aller vers quelque chose de plus cadré, voire de plus consensuel, mais également de plus stable. Ces dernières années, le jardin a ainsi vu la mise en place de plusieurs nouveaux éléments.

Tout d'abord, à l'origine entièrement formé de communs, ce lieu accueille maintenant des parcelles privées, inaugurant ainsi une nouvelle phase dans son histoire. Cette décision est

prise à un moment où plusieurs membres du noyau initial quittent le jardin et où le peu d'effectifs rend alors l'entretien et la mise en culture de l'ensemble de la surface trop lourds. Alors que le jardin menace de disparaître faute de monde, il s'agit aussi d'attirer plus de personnes. En effet, introduire des parcelles privées honore l'envie de certain-e-s de pouvoir expérimenter et cultiver à leur manière et pour leur propre consommation, et cela permet au collectif de se concentrer sur des communs réduits. Il faut noter que l'octroi de parcelles individuelles est conditionné par l'acceptation de participer à l'entretien des communs et de respecter certains principes écologiques et méthodes. Les personnes ayant des parcelles individuelles font donc entièrement partie de l'ensemble et sont tenues de s'investir dans les parties communes et de maintenir un lien actif et engagé avec les autres membres. C'est ce qu'explique ici Viviane, en soulignant les tensions et désaccords que ce processus a pu occasionner :

> *« Donc peut-être ça avait été discuté entre eux, de se dire « nous on se rend compte qu'il y a trop de parcelles à gérer pour les communs donc on va ouvrir aux privés » – ce qui était une bonne idée sur le principe – par contre, à un moment donné, j'étais là cette séance quand ça s'est fait, j'ai trouvé qu'ils étaient trop laxistes… dans le sens où ils ouvraient, en disant voilà « qui veut un machin privé ? », ils ont à peine pris les noms, les numéros des gens qui voulaient un truc privé, ils ont à peine dit voilà… c'était assez genre un peu olé olé quoi, et je trouve que c'aurait été… moi j'avais insisté là-dessus, pour moi ce qui était aussi important c'était d'insister sur le fait qu'on veut utiliser des graines qui sont des graines qui vont survivre, et qui vont permettre justement d'être réutilisées – même si on n'arrive pas toujours à faire nos propres graines parce que c'est aussi du monstre boulot – mais au moins on participe à l'effort commun, que on essaie d'être un max en perma donc on évite tout ce qui est des choses de mauvaise qualité, genre des sulfites et ça, et ça j'ai trouvé que voilà… ils avaient peur de faire chasser des gens, que les gens osent pas parce qu'ils se disent « ah non trop compliqué », et je trouve qu'ils auraient dû plus se positionner au départ, et ce qui fait qu'il y a des gens qui sont venus là et pis ils font juste leur petit lopin, et pis je pense c'est ni des graines primaires, c'est certainement aussi avec des engrais machin, ça fait un peu chleu quoi parce que, quelque part ça perd de son projet de base quoi. » (Viviane)*

Ensuite, le mode de prise de décisions a été quelque peu adapté. En effet, on observe un abandon progressif de la gouvernance partagée et horizontale et l'émergence d'un fonctionnement relativement hiérarchisé. Par volonté assumée de prendre moins de temps, et par absence de facilitateur de cette manière de fonctionner pourtant instiguée dès les débuts, un mode d'organisation plus simple et consensuel, mais aussi moins exigeant, ambitieux et chronophage a été adopté. C'est ce que développe ici Viviane, en soulignant comment les attentes ont été vues à la baisse dans ce contexte :

> *« Et pis faire un peu le lien avec les nouveaux et compagnie, et puis je suis déjà hyper contente quand t'as le temps de faire ça, pis que les gens viennent régulièrement le mercredi quand même, pour se voir, ensemble, prendre des décisions ensemble parce que le but du jardin c'est ça aussi de pouvoir dire qu'est-ce qu'on plante où, donc voilà c'est pour ça que la gouvernance horizontale on le fait quasiment plus parce que c'est déjà du bonheur quand les gens sont là (rire), prennent le temps de venir deux heures pour dire qui va où cette saison, qu'est-ce qu'on va faire, tout ce genre de questions… » (Viviane)*

Avec cette simplification est apparue un phénomène implicite et involontaire : l'émergence, par la force des choses, de certaines personnalités porteuses de projet qui se sont davantage impliquées dans la gestion, avec une difficulté à répartir la charge et la responsabilité par manque de répondant de la part du reste du groupe entre autres. Cela est en partie dû au fait que l'introduction des parcelles individuelles a pu amener des personnes moins investies dans la dimension collective et avant tout intéressées par les parcelles individuelles. Viviane l'explicite :

> *« De nouveau, c'est un peu moi qui lance le truc de décider qu'il faut ça, parce que je vois bien qu'il faut un cadre, quoi. Il n'y a pas de miracle. Pis les autres années, comme on n'avait pas pris en main autant que ça, ben on attendait des gens au dernier moment, et pis les gens au mois de mars : « ah ben ça serait bien qu'on ait gentiment planté – ah ouais », et ça va pas non plus donc… » (Viviane)*

En effet, l'aspect chronophage et parfois fastidieux de la gouvernance partagée était auparavant contrebalancé par la garantie d'une collégialité et d'une égalité dans la prise de décision et l'écoute de chacun-e. En outre, la responsabilité de l'entretien et de

l'avenir du jardin était partagée. Avec l'abandon de cette pratique, l'aspect collégial et horizontal est davantage défié, aboutissant à l'émergence d'une hiérarchie relative :

> *« Je connaissais pas du tout le principe aussi de gouvernement horizontal, tout le monde au même niveau, tout ça c'était la totale inconnue tu vois. Mais tu vois quand même que, oui, il y a des gens que tu prends comme référent, enfin qui sont là depuis plus longtemps, donc tu leur demande et tu les assimile en fait à des « chefs ». » (Ondine)*

Enfin, les nouveaux-lles membres arrivé-e-s au fur et à mesure des années ont progressivement pris en main la gestion du jardin et ont insufflé de nouvelles envies et visions, proposant notamment davantage de formalisation et de suivi, en vue de simplifier et régulariser certains aspects : moments de partage, journées de travail collectif, cueillette et distribution des fruits et légumes, entretien des communs et de la haie, etc. Cette nouvelle forme de suivi qui a été mise en place marque un avant/après selon Colette : *« […] effectivement il y avait beaucoup de trucs, tu fais, mais si tu t'occupes pas bien, ben c'est fait mais il faut un suivi derrière, et c'est vrai que ben moi quand j'ai commencé, il y avait pas tant de suivi ».* Paradoxalement, ce processus structurant a également signifié un allègement de la gestion et de la contrainte, ce qui constitue en soi une forme de dé-formalisation de certains aspects : les réunions sont moins régulières et codifiées, et elles demandent moins de temps et d'énergie pour beaucoup. Cela peut avoir comme corollaire une perte de régularité des moments conviviaux, voire une difficulté à les mettre en place, ce qui inquiète et attriste certain-es membres et les amènent à imaginer des solutions pour y remédier (jusqu'à vouloir les imposer).

Concrétiser et s'approprier le projet de départ apparaît ainsi comme quelque chose de constamment renouvelé et renégocié dans la pratique. Comme le proposent Vandenbroucke et al., il s'agit d'un « processus social et technique qui opère par compromis successifs » (Vandenbroucke et al. 2017, 7) qui ne cesse d'être réactualisé entre l'idée initiale et le jardin « stabilisé ». Dans leur analyse, Vandenbroucke et al. identifient plusieurs étapes propres à l'établissement d'un jardin de ce type : la conception qui correspond à la « définition d'objectifs partagés par un ensemble d'acteurs » rassemblés autour du jardin ; l'aménagement du jardin qui est la « phase de configuration, structuration, organisation de l'espace dans sa matérialité » déléguée dans le cas présent à un groupe de jardiniers et qui peut comprendre des « chantiers participatifs réguliers organisés par les jardiniers » ; et la stabilisation qui est le « […] temps nécessaire aux jardiniers, aux gestionnaires et aux partenaires pour s'adapter aux contraintes

liées à l'environnement du jardin, définir un mode de fonctionnement interne correspondant aux nécessités et aux attentes du groupe et assurer une stabilité financière et matérielle (Grenet 2014) » (Vandenbroucke et al. 2017, 7). Cependant, et comme le soulignent Vandenbroucke, l'enchainement de ces phases ne se fait pas de manière linéaire et expérimente des requalifications successives (Vandenbroucke et al. 2017, 10), le jardin étant en constante création et redéfinition. C'est ce qu'a démontré mon terrain au jardin des Creusets, où les confrontations, compromis et appropriations diverses du lieu participent à le modeler (Vandenbroucke et al. 2017, 11). Il s'agit finalement de quelque chose qui se fait à la fois individuellement, dans un dialogue intérieur que semble avoir beaucoup de membres, et collectivement, dans les discussions et prises de décisions entre nouveaux-lles et ancien-e-s quant à l'introduction de règles et modes de fonctionnement qui opèrent de grands changements dans la forme du jardin et dans la manière d'y vivre (par ex. parcelles individuelle, mode de prise de décision et de gouvernance).

Au cœur de ce processus dynamique, la tension entre informalité/liberté et structure est extrêmement prégnante et alimente les discussions et interrogations. Elle pose, en creux, la question des transformations que le groupe souhaite voir advenir et des risques encourus quant au maintien et à la persistance de l'idéal et des principes du départ dans les pratiques et positionnements.

En évoquant l'historique du jardin, on m'a rendue attentive à la façon dont le jardin avait failli disparaître à plusieurs reprises, faute de relève. Finalement, quelques volontaires ont, par la force des choses, réussi à maintenir, puis redonner un souffle au projet. Ces transitions ont souvent été abruptes, sans forme d'accompagnements tels que marches à suivre, outils ou suivis. Les deux ou trois membres ayant pris en charge la suite du projet, après les départs de la plupart des membres initiaux-les, l'ont fait de manière spontanée, en tâtonnant, essayant et se basant sur l'expérience qu'ils et elles avaient vécu aux côtés du groupe originel. En s'appuyant sur l'analyse de Sawicki, ces moments-clés peuvent être compris comme des « moments critiques, [des] virages, et [des] césures plus ou moins nettes [témoignant] des difficultés, des succès, et des choix opérés », et comme faisant partie d'une « […] dynamique de développement dans laquelle l'association s'est inscrite et qui a contribué à définir son identité et sa spécificité » (Sawicki 2003, 28). De nouveaux-lles membres porteur-se-s ont donc émergé de manière organique puisque la transition n'a pas permis de consolider un fonctionnement basé sur l'horizontalité et la gouvernance partagée. En effet, les outils expérimentés dans les débuts du

jardin n'ont pas été transmis plus loin et n'ont pas été endossés par les nouveaux-lles membres en charge, ne les voyant pas pertinents ou adaptés sur le moment). Cela d'autant plus que, dans une situation de fragilité et d'urgence, l'accent a davantage été mis sur la production et le renouvellement des effectifs :

> *« Le groupe d'avant a dit en fin de saison avant le covid : « ouais nous on s'investira pas tellement plus parce qu'on va avoir un enfant, un autre machin… » et pis qu'il y a eu le covid entre deux, c'est vrai que ça a été un peu abrupt, ils ont pas pensé à dire ben il faudra que quelqu'un d'autre prenne le bébé. Pis du coup je me suis retrouvée un peu à dire ok ben si quelqu'un le prend pas, porte pas le projet, ben les gens sauront plus trop quoi faire, [...] donc je me suis un peu autoproclamée coordinatrice d'information (rire) pour que le projet continue à vivre quoi. » (Viviane)*

Tristan m'a expliqué que cette transition a été difficile à vivre, de par la charge retombée sur un nombre très restreint de personnes, avec un transfert *« sans réunion ou organisation »* et *« de manière spontanée » (Tristan).* Une fois les principaux-les membres du « noyau de base » initial parti-e-s, Esmé a été l'une des principales personnes à continuer à investir le jardin et *« s'est sentie obligée de porter, [a mis] du temps à lâcher » (Tristan).* Après le départ d'Esmé, Colette puis Viviane, relativement novices dans le domaine et peu confiantes dans leurs compétences et aptitudes concernant non seulement le jardinage en lui-même mais également la gestion du collectif, prirent la relève alors que le jardin ne comptait plus qu'une poignée de jardinier-e-s. Face à l'urgence et afin de lancer le jardin pour une année supplémentaires, elles ont dû improviser et composer avec leurs propres insécurités pour éviter que le jardin périclite, comme le suggère Colette :

> *« Parce que ben c'est vrai que Viviane n'osait pas non plus, elle savait pas donc ne sachant pas, elle n'osait pas prendre le lead. Alors que pour moi c'était une ancienne, j'avais toujours l'impression qu'elle avait fait partie du noyau de base, tu vois. Et elle me disait, « mais non mais moi je sais pas ! […] Esmé elle avait tendance à semer partout où il y avait de la place, ce qui fait que quand tu devais arroser, ça prenait vachement de temps. Donc on s'est dit, on va mettre toutes les parcelles privées vers la moitié du fond, où il y en a déjà pas mal. Et on va concentrer sur la partie collective. Et c'est plus facile, t'arrose tout en même temps. Pis il y a pas des endroits que t'oublie. Moi j'ai essayé de structurer un peu plus, et pis là avec Viviane qui est arrivée et*

toutes les nouvelles personnes, ça s'est encore plus... elle a mis de l'organisation au niveau des réunions, au niveau des dates, qui fait quoi. » (Colette)

Même lors de la période post-covid présentant une stabilisation du nombre de membres, le jardin a conservé une organisation centrée autour de la figure du *« porteur »*. Bien que cette dernière puisse être considérée comme contrevenant aux principes d'horizontalité et de collégialité, elle est perçue comme inévitable par l'ensemble de mes interlocuteur-rice-s. Colette mentionne par exemple le fait que pendant plusieurs années le jardin a vécu un moment de flottement, suscitant chez elle le besoin d'avoir quelqu'un-e sur lequel *« s'appuyer »* et *« poser des questions » (Colette)*.

Durant l'année 2023 ainsi que les précédentes, ce rôle de *« porteur »* est consciemment et explicitement endossé par Viviane. Ce profil de « jardinier porteur de projet » est également identifié par Léa Mestdagh, dans son article « Jardins éphémères, motivation intacte : les équipes de jardiniers partagés », qui typologise les jardinier-e-s en collectif en fonction du sens qu'ils et elles donnent à leur participation au projet. Son analyse du « porteur » fait émerger certaines caractéristiques correspondant tout à fait à Viviane : une appartenance à la couche haute de la classe moyenne, un ancrage dans le milieu associatif, socio-politique et alternatif, ainsi qu'une personnalité dynamique, fédératrice et sociable. Le profil de Viviane fait aussi écho à ce qu'a observé Mestdagh dans la mesure où elle est plus particulièrement active dans les espaces communs et a une action énergisante vis-à-vis du reste du groupe : « Le jardinier animateur n'a en général pas de parcelle propre : il jardine peu et exclusivement sur les espaces communs du collectif. […] Il s'épanouit bien mieux dans le collectif, crée facilement des relations et fréquente d'ailleurs certains jardiniers en dehors du jardin. Le caractère éphémère du collectif est bénéfique pour ce type de jardinier, enclin à changer régulièrement d'activité de loisir et inscrit dans une multitude d'appartenances associatives. Enthousiaste et dynamique, il est aussi celui qui s'occupe le plus de l'accueil et suscite des discours de la part des autres adhérent-e-s, admiratif-ve-s de son énergie » (Mestdagh 2016b, 105).

Pour Viviane, le maintien de cette figure découle d'un effort de structuration nécessaire à la relance et à la survie du collectif jardinier, en contribuant à la stabilisation d'un cadre :

« Il faut qu'il y ait un cadre, et il faut qu'il y ait un porteur de projet et ça c'est dans toute association, tu vois à travers le temps : un projet il vit si quelqu'un porte le projet. Ça doit pas être quelqu'un tout seul qui fait tout, mais je veux dire il faut

quelqu'un qui soit habité par le projet, et bien sûr qu'elle doit être accompagné d'autres gens qui trouvent super le projet, qui participent mais je veux dire, s'il y a pas un porteur de projet, le projet en deux secondes il peut s'effondrer. Parce que d'un coup « ah mais non écoute bah il y a personne qui réponde… Oh bah… ouais non j'ai pas le temps ». » (Viviane)

Cette figure met en exergue des rapports de pouvoir partiellement invisibilisés dans un mode de fonctionnement potentiellement idéalisé par l'idée d'une répartition équitable des tâches et fonctions ainsi qu'un processus décisionnel basé sur la collégialité. Au fur et à mesure, certains automatismes se mettent en place et initient des déséquilibres au sein du groupe, certain-e-s s'appuyant sur Viviane parfois au-delà de ses compétences et capacités, mais aussi la considérant comme la personne en charge, la référence et la *« cheffe »* au risque de se déresponsabiliser et perdre en autonomie et en confiance. Mais surtout, cette fonction, visiblement essentielle à la survie du jardin au vu des dires de tou-te-s, sous-entend un investissement personnel en temps et en énergie supplémentaire, pouvant devenir une charge si la personne n'est pas suffisamment secondée ou soutenue. Viviane le dit elle-même, la gestion du jardin l'occupe beaucoup et lui demande de l'énergie :

« De tenir ce jardin et puis qui survit pas si mal quand même…donc tout ça pour dire que oui il a une place importante et pis ben en fait je me suis auto-investie, enfin décidée de m'investir pour qu'il tienne, donc oui il prend beaucoup de place. Mais c'est parce que je voulais pas qu'il meure [...]. » (Viviane)

Malgré toute l'énergie fournie par Viviane et les jardinier-res actif-ves, un fonctionnement pérenne permettant un entretien du jardin optimal, consciencieux et holistique a tout de même du mal à être mis en place. Certaines parties du jardin et projets sont laissés en plan ou en jachère, attendant que de nouvelles personnes motivées prennent les choses en main. L'impermanence, la non-contrainte, l'informalité et les présences partielles et imprévisibles des membres bien que valorisées fragilisent le jardin :

« Pis là de toute façon on n'arrive plus. Avant c'est vrai qu'on était peut-être 10 à la réunion tu vois ? Mais même maintenant, même le mercredi soir, jamais tout le monde est là, donc... Après c'est vrai qu'en tout petit comité, c'est dur de prendre des décisions pour tout le jardin, surtout que maintenant il y a des parties privées. Et c'est justement parce qu'on était peu. De toute façon, on n'arrive pas à tout entretenir, donc

pourquoi pas en faire profiter des privés... Et du coup il y en pas mal qui sont en privé et en commun aussi. » (Ondine)

La survie du jardin semble ainsi énormément dépendre de la décision de certain-e-s des membres à endosser des fonctions et rôles par nécessité. En effet, le cadre et la structure de base du jardin ne permet pas une autonomie et une auto-suffisance. Cette informalité constitutive du jardin ne lui permet pas de tenir réellement debout, l'inscrivant en un état constant de *« survie »* comme le souligne mes interlocuteur-ices, et provoquant la formation de brèches seulement comblées par le redoublement d'efforts de certains et de certaines, plutôt lucides voire cyniques à ce sujet :

« Et du coup j'aurais tendance à dire ah ben super on va demander des sous – c'était un peu pour dire ben on va récolter un peu pour quelques outils un peu performant, genre un sécateur qui coupe (rire) – et en fait il faudrait être une association pour ça, et je vois bien qu'il y a personne qui sera prêt à s'engager pour dire « ouais moi je veux bien être secrétaire, ouais je veux bien être caissier, ouais je veux bien être président ». Donc à cause de ça on pourrait même pas aller plus loin et récolter des sous, enfin bref. Tout ça pour dire qu'on vit, on survit, et le jardin est ce qu'il est. Donc c'est déjà ça, il est pas mort. Mais c'est vrai qu'on n'est pas au summum de la performance d'une association dynamique quoi. » (Viviane)

Finalement, cet investissement spécifique fait apparaître en creux la question du bénévolat et de l'épuisement, travers qui semblent inhérent même à des structures ambitionnant de penser autrement l'expérience des communs. Ce fonctionnement peut s'avérer précaire notamment car, comme le précise Colette, *« le risque c'est que les personnes qui portent beaucoup s'épuisent derrière » (Colette)*. C'est ce que met en exergue Viviane, soulignant les difficultés de porter et de donner de l'énergie à un projet s'appuyant sur le bénévolat :

« Il y a ce côté-là et pis il y a ce côté bénévolat. [...] C'est pas évident à gérer le bénévolat. Et c'est un des phénomènes qui est souvent.... Si tu as une personne qui est payée pour faire un truc, ce sera beaucoup plus simple que si tu lui demandes de donner son temps gratuitement, quoi. Déjà ça, le côté bénévole, c'est compliqué déjà à la base, dans n'importe quel domaine je pense. [...] Là, il n'y a pas de structure, donc on doit décider ensemble, et décider c'est pas facile pour les gens, ils sont pas habitués : se positionner tac tac tac, et construire des décisions ensemble. Ça prend

trop de temps quoi, c'est de la folie ! Donc il faut vouloir vraiment dire : « prenons le temps pour ça, est-ce que vraiment ce projet vous intéresse ? Oui, non ? Est-ce qu'on veut prendre le temps pour ça ? » Généralement c'est non, bon c'est pas grave, mais au moins il y a le temps quand même pour qu'il y ait une forme de petit suivi. » (Viviane)

On constate là un des aspects classiques du milieu associatif et alternatif, au sein duquel des projets portés par des valeurs sociales, communautaires, écologiques, de vivre ensemble et de partage des communs, demeurent dépendants d'investissements individuels jusqu'à un potentiel épuisement (Hély 2008). Afin de maintenir un équilibre entre structure et liberté, et pour faire en sorte que ce qui s'est constitué comme un *« refuge »*, un *« îlot »* ou un *« paradis »* puisse continuer à exister sans perdre ce qui le rend unique, on observe parfois un surinvestissement de quelques membres, que ce soit dans la présence, l'organisation, ou les moyens mis à disposition. Le fait de trouver des formes de consensus, de dialogues, de négociations peut se perpétuer tant que ces personnes sont d'accord d'y mettre l'énergie, du temps et de l'intérêt. Or, ces engagements apparaissent précaires et inégaux. Plus encore, ils sont animés par des visions parfois divergentes de ce qu'est et doit être le jardin, alimentant une tension palpable entre davantage de formalisation et volonté de faire avec l'*« énergie qu'y mette les gens »*.

Pour conclure, ces derniers éléments posent le constat de la difficulté de faire tenir et réussir à renouveler des fonctionnements utopiques dans la durée. Il s'agit alors d'arriver à poser des limites individuelles et collectives, tout en rendant possible l'émergence et le développement d'initiatives spontanées. On y explore la confrontation aux limites du potentiel et la malléabilité des principes et du socle de base. Le jardin sédunois apparaît alors comme un espace mouvant dans lequel se joue au quotidien sa survie.

Faire perdurer le projet dans l'instabilité

Le jardin et son collectif, tout en voulant maintenir l'esprit du commun et faire perdurer le projet dans sa singularité, se retrouve paradoxalement à devoir faire des concessions et des compromis avec ses propres principes et héritages, et est obligé de se reconfigurer, de voir ses attentes à la baisse, de trahir certaines des bases ou ce qui peut être considérer comme une forme de système alternatif et subversif afin d'aller vers quelque chose de plus consensuel, et qui le rapproche plus d'une association, sans toutefois le concrétiser.

Cette période de tentative de structuration et de formalisation dans laquelle se trouve le jardin, fait écho à ce que Sawicki analyse dans le parcours de l'association *Atmosphère* luttant contre la pollution de l'air et des sols dans le nord de la France dans les années 2000 et qui, elle, tend vers une « professionnalisation » et « institutionnalisation » (Sawicki 2003). Bien que les contextes ainsi que les formes et missions de ces collectifs soient très différents, on remarque dans les deux cas, à travers le temps, une évolution vers davantage de pragmatisme issu des apprentissages du fonctionnement en collectif, mais provenant également des ajustements aux envies, besoins et présences changeant des membres au fil des années. Ainsi, et bien que les membres du jardin ne puissent être considéré-e-s comme « militant-e-s », cette analyse de Sawicki peut s'avérer pertinente pour comprendre le cas du jardin des Creusets : « L'institutionnalisation de l'association, on le voit, n'est pas que le produit mécanique de l'enrôlement dans des structures de concertation et de négociations. Elle est le fruit des expériences pratiques vécues par ses membres et d'un apprentissage multiforme : apprentissage de connaissances techniques, mais aussi apprentissage de ce qu'il est possible de faire, de jusqu'où l'on peut aller compte tenu de la spécificité de la configuration sociale, politique et économique locale. C'est cet apprentissage qui conduit les responsables de l'association à demander que se créent des espaces de négociation qui vont exercer en retour de nouvelles contraintes. L'ensemble de ce processus est concomitant d'un processus de transformation mais aussi de sélection des militants [...] » (Sawicki 2003, 143).

Ce processus de structuration peut également n'être qu'une dimension de ce qui se met en place dans le jardin. En garantissant l'ancrage et la pérennité de certains éléments, d'autres pans peuvent gagner en liberté et informalité. Le fait d'être régulièrement en cours de reconfiguration instaure une certaine instabilité, mais également un mouvement et donc une ouverture à quelque chose de nouveau, à des adaptations, des appropriations et personnalisations du jardin et de son fonctionnement par les personnes qui sont là. Ce mouvement ainsi que la multiplicité des trajectoires et envies des membres, comme dans le cas d'Atmosphère, l'empêche « de se doter d'un discours trop structuré » (Sawicki 2003, 142) et favorise un pragmatisme qui permet au jardin de se maintenir. Sans idéalisation, cela ouvre ainsi un horizon dans lequel peuvent être expérimentées des manières de faire société autrement.

Colette, une des plus anciennes jardinières, me fait part des dilemmes quant à la manière de présenter le jardin aux nouvelles personnes, et plus particulièrement cet aspect informel, mouvant et instable. Elle mentionne l'équilibre à trouver dans le discours pour ne pas faire peur

tout en permettant aux personnes dans un état d'esprit compatible avec celui du jardin d'être identifiées :

« Mais en même temps, c'est intéressant tu peux pas non plus leur dire « bah là ça fonctionne en dilettante » entre guillemets, tu veux pas faire fuir les gens. Et pis c'est pas un mal non plus. Il suffit qu'il y ait de nouvelles personnes qui arrivent et ça va fonctionner différemment. Après je peux pas parler des personnes de cette année, je les connais pas assez bien. Mais dans l'ensemble, il y a cette atmosphère quand même, d'ouverture et de tolérance par rapport à...c'est le respect des gens en fait. Et c'est des personnes qui viennent d'arriver, donc elles sont encore entre guillemets humbles et pas à tout changer, parce que c'est nouveau, tu découvres et tu regardes comment... tu vas pas donner un coup de pied tout de suite dans la fourmilière. » (Colette)

Mes interlocutrices nouvellement arrivées corroborent ce que dit Colette, et m'ont confié la forme qu'a pris leur accueil soulignant l'absence de pression et la sensation de liberté qui ressortait de la manière dont les plus anciennes les invitaient à investir le jardin. Si cet aspect peut être relativisé au vu de ce que j'ai pu observer en termes d'incitation sous-jacente à davantage de productivité, d'efficience et de contraintes, on peut en tout cas noter une arrivée dans une structure malléable et fluide qui n'oblige pas – du moins dans une certaine mesure – à se conformer et appliquer sans les questionner des directives et des marches à suivre contraires à leurs valeurs et qui leur demanderait de performer une forme de jardinage et de sociabilité intensives et sous pression qui ne leur correspondrait pas :

« On est arrivé là en disant « on n'est pas inscrits, mais est-ce que... ? » Voilà, donc ça s'est fait assez simplement, c'est ça que j'ai bien aimé aussi c'est tout simple... Pis après je trouve, voilà on fait ce qu'on peut. Après c'est clair que t'en as toujours qui font plus, ou moins, mais ça c'est partout. C'est pas propre, je dirais, au jardin. » (Mélina)

Cet aspect positif lié à l'accueil des nouvelles personnes n'était pas forcément donné d'avance. En effet, à plusieurs reprises Colette et Tristan m'ont parlé de la manière dont s'est constitué progressivement un noyau dur formé des individus les plus actifs et impliqués, et au sein duquel il pouvait être parfois ardu de s'intégrer :

« Alors que là tu te retrouves avec des personnes, et pis tu vas discuter avec elles, tu vas apprendre à les connaître. Alors que tu aurais jamais été vers elles sinon. Mais

ça finalement, je me rends compte moi - parce que là c'est vrai que d'avoir été en mode sous-marin pendant un an, et d'avoir eu le covid avant - je me rends compte que moi-même je suis moins ouverte aux nouvelles personnes, j'ai tendance à me cantonner dans ce que je connais. » (Colette)

Il s'agirait, aux yeux de Colette, d'un défi constant : aller à la rencontre des nouvelles personnes et investir ces nouvelles relations de sorte que l'esprit initial soit transmis, intégré et renouvelé de manière cohérente et riche n'est pas aisé, et demande de sortir de ses zones de confort et de familiarité.

4.3. Être lucide et pragmatique par rapport à l'avenir : « évoluer avec le jardin »

Face à cette instabilité et précarité de l'ensemble, amplifiées par les négociations et compromis multiples prenant place au fil du temps, le futur du jardin est incertain, fluctuant et appelle à être questionné à chaque début d'année, en faisant le bilan des départs et des arrivées, des moyens et disponibilités de chacun-e, des envies de semis ou des besoins d'entretiens (réparation de la cabane, taille de la haie, formation de nouvelles buttes ou parcelles, etc.). Les décisions sont souvent prises au fur et à mesure, au jour le jour, quand le collectif est confronté à une situation requérant des solutions ou réponses immédiates. L'avenir est, en effet, perçu et embrassé avec une certaine part de flou et d'incertitude. La manière d'envisager la mise en place de nouvelles réunions, par exemple, est considérée comme dépendante de l'énergie présente dans le groupe et des éléments impromptus pouvant surgir à chaque instant. Ondine, dans ce cadre, me fait part d'une position ambivalente partagée par beaucoup qui consiste à admettre la nécessité des réunions tout en ne souhaitant pas créer des problèmes et des complications là où il n'y en aurait pas, en simplifiant le plus possible les processus afin de profiter du quotidien sans grands enjeux :

« Pour le moment, là ça roule donc pourquoi faire des réunions plus... finalement, c'est peut-être bien de faire des réunions avant qu'il y ait des problèmes mais... On pourrait la trouver l'énergie si vraiment il fallait, tu vois ce que je veux dire, c'est que tant que t'es pas dans une urgence... des fois tu...dis ben ça c'est l'espace liberté machin et pis tu laisses aller tant que ça va, et le jour où il y a vraiment des trucs à faire, ben là c'est réunion, il y a pas à discuter ! Mais autant profiter des moments...» (Ondine)

En termes de préparation des sols et plans pour l'occupation du terrain pour l'année à venir, j'ai pu constater un certain détachement et une ouverture à la nouveauté, à la diversité et à l'indécision. La manière de se projeter dans l'espace et dans l'avenir s'avère ainsi peu codifiée et davantage basée sur l'acceptation de l'imprévu, sur l'intuition et la spontanéité. Lors de mon observation du 13.05.2024, j'ai en effet vu que, bien qu'il s'agisse d'un moment destiné à décider collégialement ce qui allait être semé et planté dans les parcelles communes pour la saison, à peine un tiers des membres était présent. De même, les prises de décisions n'étaient pas ancrées dans le marbre, il s'agissait davantage de propositions, de projections spontanées faites en fonction de l'espace et vouées à être appropriées librement par les personnes qui planteraient ensuite les légumes. Ce processus décisionnel m'est ainsi apparu circonvolutif et itératif, s'appuyant sur la matérialité de l'espace parcouru par les personnes en déambulation, par l'observation des essences déjà présentes, par le souvenir des espèces qui y étaient présentes les années précédentes, etc.

La forme et le fonctionnement du jardin est, par conséquent, adapté aux forces en présence, aux indisponibilités de certain-e-s et à la difficulté de se conformer aux règles par d'autres. Des points de situation sont ainsi fixés et sont l'occasion de remettre les choses à plat, de vérifier l'engagement de tous-te-s et de rappeler à l'ordre les indécis-e-s et les indiscipliné-e-s. C'est l'opportunité de faire le bilan de l'année précédente et de réfléchir à ce qui peut être mis en place pour pallier ce qui est perçu comme de l'inconséquence et au manque d'implication. Toutefois, étant donné l'informalité et le peu d'énergie dédiée au maintien d'une discipline, mes interlocuteur-ice-s sont plutôt lucides et pragmatiques quant à ce qui peut être espéré en termes de structure dans le futur :

> *« C'est pas les petits jardins familiaux. Donc qu'on les voie quand même une fois par année, qu'on sache s'ils veulent encore leur jardin ou s'ils veulent plus. Il y en a aussi qui n'ont plus voulu. Il y avait une famille qui était là et qui n'ont plus voulu. Mais aussi on avait décidé, à la réunion, de mettre ceux qui faisaient que du privé et qui venaient pas aux trois journées pas année – parce qu'on s'est dit s'ils peuvent pas une, comme ça ils peuvent une autre – on avait mis 30.-, je disais « ouais ça fait beaucoup... non non allez on met 30.- on verra bien », mais bon voilà il y en a quand même qu'on voit pas. On a jamais mis...parce que les 30.- il faut aussi mettre un système. C'est bien joli de mettre 30.- c'est ce que j'avais dit au départ - c'est dissuasif mais après s'ils paient pas, on fait quoi, on ouvre un compte pour pouvoir verser ?*

Qui va les réclamer ? On va pas les mettre aux poursuites ! Je veux dire : on fait quoi ? » (Ondine)

De la même manière, prévoir et entreprendre des projets conséquents se fait rarement car cela demande une certaine logistique et une certaine disponibilité simultanée de la part de plusieurs personnes, et cela en dehors du temps qu'elles accordent généralement au jardin. Les élans et les impulsions sont parfois difficiles à lancer et seule la nécessité parvient à faire bouger les jardinier-e-s quand la situation atteint un paroxysme et que des changements, améliorations ou remplacements de matériels deviennent vraiment indispensables. Se projeter, se lancer des défis, entrevoir de nouveaux futurs se révèle énergivore et passe souvent au second plan, derrière l'investissement modéré dans le quotidien du jardinage hebdomadaire (arrosage, désherbage, semis, récolte). De même, du fait de l'espacement des réunions collectives, il est difficile de se concerter et de faire concorder les aspirations et ambitions de chacun-e pour le jardin, ce qui amène à se limiter au minimum en termes d'investissement et de projets de grande envergure. Colette évoque cet aspect en prenant du recul sur le dernier investissement du collectif qui s'est porté sur un meilleur système d'arrosage, deux ans auparavant :

« Il y a deux ans, quand on a installé tous les tuyaux d'arrosage, on a racheté ça à neuf, ben on en avait reparlé lors d'une réunion, parce que c'était toujours compliqué, il y avait des tuyaux percés, on n'arrivait jamais avec les embouts, c'était chiant. Donc on a décidé de le faire. Mais on avait fait une réunion avec les différents points à discuter de fonctionnement, et pis là maintenant, on est un peu assis là-dessus, mais je pense que bah ce serait bien de refaire des fois des points, parce qu'il peut y avoir des gens qui veulent un truc et des gens qui sont pas dans la même idée, et il y a plus de réunions d'alignement en fait. […]. » (Colette)

Les années se succèdent mais ne se ressemblent donc pas, ce qui pousse mes enquêté-e-s à ne pas trop prévoir à long terme ou à se projeter. Cela favorise un espace particulièrement fluide où les choses se décident sur le moment et ne sont pas fixée dans le marbre, au gré des interventions, apports, savoir-faire des ancien-ne-s et des novices. Dans ce cadre, le jardin sert aussi de métaphore du flux de la vie, de la souplesse des structures, de l'imprévu et de l'apprentissage constant. Ce sont notamment ces éléments qui poussent mes interlocuteur-ice-s à dire qu'ils et elles *« évoluent avec le jardin »* et à les faire embrasser l'aspect incontrôlable et imprévisible de celui-ci avec joie et en y percevant une dimension *« magique »* :

« Dans ma vie je suis super carrée et organisée. Ici, c'est l'inverse, donc je vis avec ce jardin, et pis des années il sera plus riche que d'autres, des années il sera plus structuré que d'autres. Mais généralement j'aime qu'il ait pas de structure, parce que c'est la vie aussi ! Tu vois la vie elle est pas carrée machin, comme ça... Elle dit pas que la côte de bette elle est heureuse à côté de la tomate et inversement… ces petites tomates qui ont repoussé toutes seules, comme des grandes, qui se sont ressemées, bah elles ont pas donné beaucoup parce que c'est pas une super terre, mais enfin elles ont fait leur vie, il y a quelque chose de quand même de magique, qui dit la vie elle est ce qu'elle est, et tu peux pas tout contrôler, et des fois ça marchera bien et des fois pas. Et pis tu fais avec ce qu'il y a. » (Viviane)

Lorsque je l'interroge sur ce qu'elle entrevoit pour le futur du jardin, Colette l'inscrit dans une temporalité plus large, dans une fluidité et un mouvement lui étant constitutifs. En prenant acte de cet aspect et de sa dimension historique, elle fait part de la manière dont elle s'est progressivement détachée de l'angoisse que l'imprévu et l'inconnu pouvait susciter en elle pour aller vers davantage d'acceptation :

« Alors ça ! Le futur du jardin j'y ai jamais pensé. J'étais inquiète à un moment, avant qu'il y ait du monde en recrue. Mais en fait ce que j'ai aussi appris c'est qu'avant qu'il y ait l'équipe de Tristan et Edgar, il existait déjà. Mais pas dans ce mode partagé, c'était des parcelles et il y avait pas mal de tensions, et Alba en avait marre de gérer, du coup ils avaient cherché un peu une équipe pour reprendre. Donc c'est intéressant de voir comment lui déjà il a évolué. […] Là, les parcelles individuelles, elles sont quand même portées par la partie collective. Je pense pas que ça redeviendra que... parce qu'avant ouais c'était des petites parcelles, et c'était géré par Alba, et elle voulait plus s'en occuper. Mais je pense pas que ça redeviendra que des parcelles individuelles. Parce que finalement on voit que ça a pu survivre à un changement d'équipe, ça c'est intéressant, et pourquoi ça continuerait pas comme ça. Parce que c'est aussi quelque chose - des jardins partagés il y en a quand même de plus en plus. Au pire, ils trouveront une autre équipe ! » (Colette)

Comme je l'ai suggéré en début de chapitre, le jardin imbrique et articule simultanément des temporalités multiples dans le cours de l'action (Sallustio 2021, 24). Le présent, tout d'abord, apparaît comme un socle et comme un prisme à travers lequel sont abordés les défis et questionnements qui apparaissent régulièrement au sein du collectif. Toutefois, les décisions et

directions prises s'inscrivent également dans une certaine continuité par rapport à ce qui s'est fait par le passé, et offrent des guidelines fluides pour le futur. Tout en ayant internalisé et assimilé des rythmes, états d'esprit, principes, modes d'être et de faire entérinés à travers le temps, les jardinier-e-s se donnent la liberté de les investir, de les adapter et de les négocier librement et pragmatiquement en fonction de ce qui leur paraît le plus pertinent sur le moment. Un horizon relativement lointain et angoissant reste quant à lui présent dans les esprits dans la mesure ou les principes et modes de faire appliqués et édifiés en piliers s'insèrent dans un contexte de crise écologique et sociétale encourageant et confortant les individus dans l'intention de générer des espaces alternatifs et hors du système productiviste et néolibéral. Cela ne se fait toutefois pas sans la crainte de voir le jardin, comme tant d'autres initiatives similaires, péricliter à terme par manque de moyens, de structure, et d'investissement individuel et collectif. Mais le caractère profondément changeant et imprévisible du vivant auquel sont confrontés régulièrement les jardinier-e-s dans leur pratique sert d'apprentissage et les maintient dans une forme de flexibilité et de lâcher-prise par rapport à ces enjeux plus globaux qui demeurent, dans une certaine mesure, hors de leur marge de manœuvre.

> *« Ouais et pis tu vois, après tu te dis ah ben tiens, ça ça a super bien marché une année et finalement l'année d'après ça marche pas aussi bien. Donc de toute façon, un jardin c'est en éternelle évolution et en même temps ça recommence tous les ans à replanter. Mais je pense que la formule - ben après finalement le fait de structurer peut-être un peu plus pour qu'il soit...Moi j'aime bien l'état d'esprit libre qu'on a, et en même temps il faut que chacun y trouve son compte. » (Colette)*

Cette manière de se rappeler au présent, de s'empêcher de voir trop loin et de se calquer sur le rythme des saisons et des récoltes entre notamment dans une logique propre aux projets collectifs de retour à la terre étudiées par Sallustio, et caractérisés par le fait de vouloir « se réapproprier des rythmes de travail « plus lents » » et « non soumis aux injonctions à la productivité croissante », révélant ainsi l' « utopie sous-jacente d'une autodétermination temporelle » (Sallustio 2021, 15). En effet, Sallustio remarque que dans les différents projets aux aspirations utopiques en milieu rural dont elle fait la synthèse, l'utopie se dévoile, entre autre, par une volonté d'« affirmer des modes de gestion du temps, des rythmes de vie et de travail alternatifs aux temporalités dominantes » (Sallustio 2021, 14). Dans le cadre de son étude sur les jardinier-e-s urbain-e-s à Oxford, Niala renchérit en observant que cette focale attentive portée sur le présent tout en prenant en considération le futur est central dans les

pratiques jardinières urbaines (Niala 2022, 311). À travers ce prisme, et c'est l'une des raisons pour laquelle cette notion peut être pertinente pour parler de mon terrain, l'utopie est quelque chose vers lequel on aspire, tout en étant manifestée simultanément dans l'ici et le maintenant. Ce n'est pas quelque chose auquel on parvient mais davantage une méthode (Niala 2022, 311). Le futur demeure présent en filigrane de manière significative mais toujours en rapport avec le présent, qui reste la préoccupation principale : « Both allotmenteers and guerrilla gardeners talk about the process-driven way in which they work with time. Their practice brings a better future into the present through their engagement with the earth and nature. Simultaneously there is also time that is outside their immediate control. The days, weeks, months, and seasons all form an overlapping of cyclical and linear time to which urban gardeners are attuned » (Niala 2022, 311).

Pour conclure, ces derniers éléments évoqués par Niala appuient le propos de ce quatrième chapitre relevant la manière dont le collectif jardinier des Creusets ainsi que l'espace qu'il cultive s'inscrivent dans des processus engageant une temporalité multiple. Ancré dans le paysage urbain sédunois depuis plus d'une décennie, les principes et pratiques originels sont amené se transmettre, s'adapter et être (ré)approprié tout en conservant un lien fort à l'héritage de ce qui a été créé initialement. En parallèle, le côté précaire et fragile du jardin nécessite une flexibilité et une attention au présent toutes particulières. Par ailleurs, le futur incertain et flou du jardin ainsi que l'horizon socio-climatique parfois effrayante se profilant dans le lointain entraînent une appréhension complexe et ambivalente du futur. Cette notion de « temporalité multiple » évoquée par Sallustio dans sa définition des utopiques concrètes permet de faire sens de l'aspect mouvant et changeant du jardin, qui le rapproche des cycles auquel les sols et végétaux sont eux-mêmes soumis, et qui le met dans une position de fragilité tout en développant des capacités d'adaptation et de résilience.

5. L'ordinaire comme source d'émerveillement, de connexion, et d'ancrage

« Le vent fait plier et onduler les saules de la mare. Les feuilles des pruniers et du sureau colorés bruissent. Leurs fruits amers et mûrs tapissent le sol et forment des grappes. Personne ne les ramasse, ou pas assez. Ils attendent, tombent, pourrissent. Vent chaud. Foehn. Les tuteurs prennent la forme de branches irrégulières, arc-boutées, uniques. L'ensemble est semblable à une forêt de troncs d'arbre en miniature. Les rafales font mouvoir les feuilles de maïs, de consoude, des baies de Gogi. Difficile de maintenir les distinctions entre les espaces. Tout envahit tout. Les formes des communs et des parcelles individuelles sont de moins en moins définies au fur et à mesure de mes venues au jardin. Les plantes se croisent, se mangent, se superposent, se collent de manière à ne former que des amas végétaux plus ou moins distinguables, identifiables. Les fruits, les feuilles sont là. Les légumes poussent mais ils sont pris dans une toile végétale. La nature prend le dessus malgré les efforts et les innombrables sessions de désherbage. Les écorces et autres bouts de bois sensés délimiter les parcelles ne sont plus que les vestiges d'une intention, d'une tentative de démarcation fixe. Les unes après les autres, les buttes sont découvertes, entretenues, désherbées, mises à nue, au fur et à mesure des récoltes et des impulsions des jardiniers et jardinières. Mais chacun son tour. Focus sur un élément puis sur un autre. Temps pour le chiendent, le pourpier, la prêle, les trèfles. »

Extrait de mon journal de terrain, août 2023

Finalement, à travers cette informalité, cette impermanence, ces négociations et adaptations régulières et nécessaires entre passé(s)-présent(s)-futur(s), on peut se demander ce qui fait tenir l'ensemble depuis maintenant plus de dix ans et ce qui réunit et agrège chaque nouvelle année, ancien-ne-s et nouveaux-lles jardinier-e-s autour de cet espace. Plus encore, qu'est-ce qui, dans cette pratique qui relève souvent de l'ordinaire, du quotidien, du fastidieux, de l'ennuyeux, suscite toujours l'intérêt voire la passion de personnes aux profils variés ?

Pour essayer de répondre à cette question, je propose dans cette dernière partie de considérer les liens corporels, physiques, matériels, mais également les dynamiques de *care*, de conflictualité et de reconnaissance réciproques entre espèces humaines et non-humaines nourries par la pratique du jardinage, comme point d'ancrage stable au cœur de ce mouvement. L'objectif de ce chapitre est de tenter de comprendre ce qui attache les individus à ce jardin et ce que la relation tissée à celui-ci engage comme processus d'appropriation et d'exploration de ce que signifie *habiter*.

En complément de la définition de l'utopie donnée par Sallustio mobilisées précédemment, je développe ici en quoi cette initiative de jardinage collectif n'est pas seulement une forme d'utopie concrète, mais également plus spécifiquement une forme d'utopie banale (Niala 2022). Cette notion conceptualisée par Niala dans sa thèse est basée sur le *banal nationalism* de Michael Billig (1995), évoquant la manière dont certaines pratiques quotidiennes et ordinaires contribuent à la construction d'un sentiment identitaire national partagé. Dans le cadre de l'étude des pratiques jardinières urbaines, Niala s'approprie le concept et propose la notion de *banal utopia* afin de dévoiler la façon dont une utopie se manifeste et se matérialise à la fois quotidiennement et continuellement : « While the idea of utopia may conjure up images of never-ending leisure and a lack of obligation, in practice there is something of the utopic that can be harnessed in the ordinary and by engaging in activity that is ultimately meaningful, even if its constituent parts can be full of drudgery. In this sense banal is something that is everyday and ordinary and, in some cases, possibly even tedious or boring. It is something that may even seem uninteresting to the casual observer but whoever is practising the activity embraces it fully – even the dull and repetitive aspects » (Niala 2022, 53). Ce concept lui permet d'affirmer que l'utopie n'est pas une destination à atteindre, mais doit être appréhendée comme un chantier en constant état de production, de construction et de renouvellement qui porte en lui des échos du calendrier jardinier (Niala 2022, 9). Ce chapitre permettra ainsi de comprendre en quoi d'ordinaires jardinier-e-s, par des pratiques pouvant être perçues comme banales et communes, peuvent contribuer à la manifestation d'espaces utopiques urbains, dans lesquels ils et elles imaginent, inventent et produisent un futur meilleur au sein de la cité : « What is instead critical is that the byproducts of their practices appear to be hopeful ones, providing agency and offering the possibility of good ways in which to live in the city » (Niala 2022, 14). Ces éléments feront écho aux propos de l'article de Frédéric Bally qui s'intéresse à ce que génèrent les jardins urbains collectifs – espaces hybride entre sphère publique et sphère privée – en termes de dynamiques d'appropriation individuelle et collective de l'espace et d'invention d'un « habiter durable » : « Habiter peut se définir tout simplement comme l'occupation d'un espace, au sein de la sphère privée, qui définit par ailleurs les territoires de l'intimité (Leroux 2008). […] Habiter, c'est posséder un espace et la maîtriser. […] Les jardins partagés relèvent de la même logique : un collectif s'approprie un espace public pour le modeler selon ses représentations. Il reste un espace public, régi par une convention avec la municipalité, mais est aussi un espace d'expression d'individus, qui débordent là encore sur la sphère publique – expressions visibles depuis l'en-dehors du jardin » (Bally 2017a, 13).

En premier lieu, l'accent sera mis sur ce en quoi consiste les pratiques réelles du jardinage au quotidien. Il s'agira de saisir les gestes, les postures, les attitudes et les affects associés au fait de modeler, guider et prendre soin d'un espace et des êtres vivants qui le composent. Ensuite, on explorera la matérialité des investissement personnels, qui concoure notamment au tissage de toiles collectives au sein desquelles s'insèrent les jardinier-e-s. Pour finir, ces éléments amèneront à considérer comment ces pratiques physiques et affectives ordinaires participent d'une forme d'appropriation de l'espace et de la ville, qui opère des changements dans la manière dont les individus habitent leur environnement.

5.1. Des pratiques ordinaires marquées par l'ennui, l'effort, et les joies « banales »

Il me paraît pertinent de proposer, en préambule de ce chapitre dédié à la pratique du jardinage elle-même, un extrait de mon carnet d'observation qui, il me semble, fait transparaître les aspects physique, corporel et sensoriel qu'engagent au quotidien le fait de prendre soin, cultiver et entretenir un jardin :

« Tout a beaucoup poussé. Les mauvaises herbes, la prêle, les tomates (certains plants n'ont pas l'air en forme), les haricots verts et violets, certaines plantes sont montées à la graine (côtes de bettes, salades, choux). Certaines feuilles de salade, de tomate et de côtes de bette sont mangées. Les plants de courgette et de courges sont foisonnants. Dans le lointain, j'aperçois les parcelles individuelles biens fournies : elles forment une masse lointaine aux nuances de vert, couleurs qui viennent des fleurs comestibles et autres plantes. On n'arrive pas à distinguer toutes les parcelles les unes des autres de loin. Mais on constate quand même en s'approchant les divers styles de jardinage (tout ordonné ou plus libre), les niveaux de pousse variés ou les différentes plantes choisies selon les parcelles. De temps en temps, un arbuste ou un buisson donne du relief, tout autour des haies avec buissons différents et arbustes qui délimitent le terrain. Les haies sont assez denses, mis à part sur le côté limitrophe d'un autre terrain végétalisé. Quelques trous dans la végétation où on peut voir le parking d'un immeuble. Grande diversité dans la hauteur des plantes, dans les directions données au semis (oblique, circulaire, etc.). Grande variété de formes, de couleurs, de taille, d'ampleur, … Rien n'est géométrique, perpendiculaire. Lignes sinueuses, contours inattendus. Tout « dépasse », s'entremêle, se superpose à vision d'ensemble. Si on s'approche, on voit ressortir certains éléments, types de feuillages, etc. par le paillage, et par le fait que les plantes ont été semées et plantées les unes

à côté des autres. Composts bien remplis. Plusieurs cylindres à plusieurs endroits. Quelques rayons de soleil. […]

Finalement, on se met ensemble à désherber la butte en essayant d'enlever ce qu'on repère comme mauvaise herbe : pissenlit, prêle, etc. Certaines plantes sont reconnaissables, d'autres possèdent des petites étiquettes avec noms. Nous laissons les plantes lorsque nous ne sommes pas sûres. Accroupies, penchées, nous faisons un tas de ce qu'on enlève à côté de nous. Certaines sont plus faciles à enlever que d'autres. On repère du calendula, de la bourrache, de la camomille. Souvent, un va-et-vient s'installe entre nous, on repère et on nomme les plantes au cours des discussions. Je montre de l'intérêt à savoir ce qui pousse. Emmeline ne me pose pas de questions mais me fait parfois part de ses questionnements.

Il y a un arbuste au-dessus de la butte médicinale. Je lui demande ce qu'elle en pense : elle ne sait plus mais elle me donne quelque indications (ex : « gobi » (terme émic)) qui m'amènent à penser qu'il s'agit d'un arbuste à baies de gogi). Cela est confirmé par Hortense, à qui Emmeline repose la question.

On travaille à la main, doigts dans la terre. On arrache, estime, distingue, dégage, découvre. J'essaie de sentir, humer pour reconnaître certaines plantes.

Il n'y a pas une grande délimitation entre allées et buttes et les herbes s'étendent, débordent.

Au final, je n'utilise pas le couteau mais mes doigts. Je ne fonctionne pas de manière méthodique : je vais, je viens, tourne autour des plants et piquets, contorsionne mes mains et doigts, palpe, soupèse, glisse ma main entre les tiges entortillées et grimpantes. Evalue la grosseur, la couleur. Tourne autour, me baisse, me mets sur la pointe des pieds.

Lou arrive de derrière le jardin, côté rails (petite porte invisible depuis le cabanon). Elle nous salue. Emmeline lui dit ce qu'on fait. Lou fait un tour du jardin et regarde. Emmeline lui montre certains plants de tomate qui ne sont pas en forme, les choux de Bruxelles... Lou suppose qu'il y a des maladies, se pose des questions par rapport à ses propres pieds de tomate.

On enlève davantage de plantes, de la bourrache (qui envahit tout selon Hortense et Emmeline, il y en a suffisamment), quelques plants de Calendula (qui envahissent aussi facilement). Hortense remarque que l'agastache et la mélisse, qui n'avaient pas prise en serre lors de ses semis, poussent : elle est ravie. Elle ne reconnaît pas tout cependant : doute sur une plante qui

pourrait être de la nigelle. Elle m'indique ce pour quoi peuvent être utilisées l'agastache, l'achillée millefeuille ou l'immortelle. On repère également dans cette parcelle un plant de courgette, de la rhubarbe, de l'achillée millefeuille, de la guimauve, de l'immortelle... On désherbe les trois. Hortense demande quel est le bon compost. Emmeline n'est pas sûre, elle a mis dans le troisième enclos. »

Extrait de mon journal de terrain, juillet 2023

Cette observation me semble transcrire un travail répétitif qui s'effectue souvent silencieusement, lentement, sous la chaleur et parfois de manière fastidieuse et rébarbative confirmant ce que Niala observe dans les pratiques jardinières qu'elle étudie en Angleterre : « What is startling is that, despite what their practice is able to achieve, it is banal – something of the ordinary and everyday » (Niala 2022, 310). L'activité du désherbage dont fait l'objet l'extrait ci-dessus est l'une des tâches les plus récurrentes, les plus simples mais également les plus élémentaires qui puissent être réalisée dans le jardin. Dans le cadre de mes venues régulières durant l'été 2023, c'est l'activité que j'ai principalement expérimentée, étant d'une part novice, et d'autre part, car une fois les semis effectués, il ne reste qu'à favoriser leur croissance en éliminant ce qui pourrait leur faire de l'ombre. Or, tout en me réjouissant de pouvoir contribuer à l'entretien des parcelles communes, garantir ainsi une récolte généreuse en laissant la place à la plante de s'épanouir, et bénéficier d'un point de vue inédit et ancré de la pratique que j'étudiais ; j'ai pu ressentir l'ennui et la lassitude qui accompagne cette activité pourtant si commune et familière à toute personne cultivant un jardin. Et cela, surtout quand il s'agissait de la principale activité nécessaire au bon fonctionnement du jardin. En effet, la pratique du jardinage est avant tout caractérisée par une multitude de petites tâches sans grands enjeux prises individuellement et qui peuvent être perçues comme anodines, ennuyeuses, banales... Tout en ressentant ce désintérêt relatif et en constatant que le désherbage n'est pas la plus appréciée des tâches, j'ai pu toutefois me rendre compte, par l'expérience, que cette activité – comme tant d'autres tâches de routine – installe une habitude, un rythme. Au fur et à mesure, ce qu'il y a à faire au jardin quotidiennement ne suscite pas tant de questionnements, les gestes s'ancrent dans les corps en mobilisant postures, gestes et sens.

On peut, en effet, observer la manière dont une pratique aussi évidente et banale que le désherbage mobilise corporellement et physiquement le ou la jardinier-e-s de diverses manières. Certains gestes, postures et attitudes corporels se répètent et s'inscrivent ainsi dans une manière de se modeler et de se positionner vis-à-vis de l'environnement potager : les individus se

retrouvent souvent accroupis, agenouillés, penchés ou courbés. On perçoit, de même, beaucoup de mouvements verticaux, les personnes se baissant, se relevant, et réajustant leur position fréquemment pour atteindre les plantes, les arroser, les désherber, les traiter, etc. Une certaine chorégraphie se dessine avec le temps. Le dos, les genoux, les mains, les doigts sont particulièrement sollicités dans ce travail du corps, mais c'est également le cas des organes sensoriels. En effet, ces derniers ancrent le ou la jardinier-e-s dans son espace. La vue est mobilisée afin d'observer, estimer une récolte, distinguer les plantes, leurs états de croissance et diagnostiquer les maladies qui les affligent. Le toucher, ensuite, permet de palper la texture, sentir le poids ainsi que l'état de maturité des fruits et légumes, mais également dénicher, élaguer, éclaircir les sols ou encore tâter la richesse de la terre. L'odorat et le goût engagent, quant à eux, l'individu dans une appréhension entière du jardin et de ses différentes dimensions. Ils lui donnent la possibilité de profiter du jardin, de le savourer, de le humer et d'amplifier ainsi le rapport sensible entretenu avec lui. De même, ils lui permettent de reconnaître une essence, vérifier la maturité d'un légume, d'un fruit ou d'un purin, constater la présence d'un élément anormal, etc. Finalement, l'ouïe est une manière d'être présente aux autres mais également à l'environnement urbain plus large dans lequel le jardin s'inscrit. On entend ainsi, lorsque l'on se rend sur place, des paysages sonores alternatifs : silence, bruits de moteurs, chants d'oiseaux, ou encore, voix humaines se hélant, demandant conseil, partageant des astuces ou établissant un diagnostic. À travers l'écoute, se développe ainsi une perception ancrée de l'entrelacement des relations humaines, animales, végétales et urbaines au cœur de l'espace jardinier.

Ce compte-rendu d'observation fait également émerger des formes de petits plaisirs, de réussites et de découvertes qui montrent l'attachement et les affects qui s'installent par le fait même de prendre soin, de se soucier de l'avenir et du bien-être des ces plantes à qui l'on accorde du temps et de l'énergie. Même si cela peut être associé à des fins productivistes – un des objectifs avoués de ce jardin étant de pouvoir récolter et profiter d'une certaine production potagère quantitative et qualitative – l'énergie déployée reste associée à des émotions, collectives ou individuelles. Se réjouir de l'éclosion de pousses, déplorer les carnages faits par les parasites sur les choux si soigneusement semés, plantés et désherbés, ou regretter l'ensevelissement de la marjolaine sous les lierres envahissant. Toutes ces situations, pourtant si insignifiantes en apparence, affectent les membres, individuellement et collectivement, à l'échelle des efforts et de l'investissement fournis. Ces émotions partagées au quotidien rapprochent, réunissent et réinscrivent d'autant plus les individus dans leurs relations tissées au vivant. Cela peut notamment transparaître dans l'attention portée sur des processus biologiques

perçus comme extraordinaires qui occasionnent des moments de célébration et de joie collective et qui ancrent les jardinier-e-s dans une temporalité particulière. Cet aspect est décrit avec justesse par Niala : « There are repeated patterns of actions throughout the day and throughout the growing season to enable plants to grow, but there is also the passage of time from once a seed has germinated until the point it ends up on someone's plate if it is food or in someone's hand if it is a flower. This dance with time is experienced as 'magical' and part of the creative process that makes the practice of urban gardening utopic. Simply put, utopia is not seen as a place at which to arrive, but instead a process of continual engagement and renewal. A process which allows challenges to be folded into celebrations and tribulations into triumphs. It also means that urban gardeners are aware of the precarious status of their utopic spaces. […] What urban gardening shows is that the impulse to materialise a utopic space is only the beginning of an engagement that requires both temporal and spatial persistence » (Niala 2022, 312).

Enfin, comme on peut le voir ci-dessus au travers de mes dialogues avec Emmeline et Hortense, même dans la simplicité et l'ordinaire d'un moment de désherbage, de multiples et riches interactions et processus prennent place. Le désherbage procède d'un geste d'identification, de distinction, de reconnaissance qui aiguise progressivement le regard et l'attention portés sur les diverses essences en présence. Leurs caractéristiques (odeur, texture, structure, couleurs, formes), de même que leur manière d'*être* propres émergent alors de la masse, devenant significatives et impliquant une nouvelle posture du ou de la jardinier-e-s en le confrontant à l'existence d'un être vivant lui résistant, l'inspirant, le questionnant, le confrontant à l'inconnu, ou au contraire, au familier. Soudain, les plantes prennent de la place, existent dans toute leur complexité et leur ampleur, provoquent des affects positifs ou négatifs, ont une matérialité ainsi qu'une vigueur et un déploiement propre. Cette attention est amplifiée par la dynamique collective qui amènent des échanges autour de ces plantes. Leurs existences gagnent alors en épaisseur et en consistance au fur et à mesure qu'on apprend leurs noms, leurs propriétés ou les conditions de leur existence. C'est l'occasion d'expérimenter le plaisir de la découverte de termes, l'aspect ludique et stimulant de l'énigme face à une espèce encore non-identifiée suscitant la curiosité. Cet enthousiasme face au potentiel de découverte, de partage, de transmissions de savoirs par rapport aux spécificités visuelles, odorantes, gustatives, thérapeutiques de certaines plantes ainsi que sur les manières d'en prendre soin et de les cultiver m'est confirmé par Ondine qui m'explique comment le fait de participer à ce jardin collectif lui a ouvert l'horizon des possibles :

« C'est vrai que j'ai découvert des plantes que j'aurais jamais planté. Tu découvres plein de chose, et t'en découvre tout le temps. Tu vois tu as Rose, elle va dire : « mais ça je mange, ça je mange » .... Tu découvres de tout le monde en discutant. Et pis après chacun a des idées aussi, que t'aurais pas... Et il y a le fait que quand tu pars, quand tu es en vacances, ben que t'es pas obligée de venir non plus. Si tu as un jardin qui est à toi, t'es obligé de t'en occuper quand même. C'est ça aussi le partage. Partage des connaissances, ouais des partages quand même... » (Ondine)

À travers ces gestes banals et quotidiens de désherbage mais également d'arrosage, de taille, de plantage, de semis, de soins, faits et refaits des nombres incalculables de fois, quelque chose s'ancre dans les corps et attache les individus au jardin. Cet extrait présenté en début de chapitre, loin de présenter de manière exhaustive ce en quoi peut consister le fait de faire un jardin, et toutefois significatif dans sa manière de mettre en exergue les gestes, affects, interactions, et dynamiques qui peuvent en découler. Au fil des nombreuses concertations entre membres, des liens de confiance propice à l'entraide sont tissés. De même, le développement d'une nouvelle forme d'attention au vivant est amorcée, notamment par l'investissement de soi dédié quotidiennement à l'éclosion du vivant : « [...] the everyday is not necessarily banal, but there is something of the everyday within the banal, in the daily, weekly, monthly and seasonal gardening calendars which require urban gardeners to engage with their plots routinely – whether physically or imaginatively » (Niala 2022, 39).

5.2. Tisser des relations avec le vivant à travers le soin, le conflit et l'attention

Ces tâches et pratiques ancrées dans le faire et dans le collectif, de même que cette attention aux espèces végétales environnantes, entraînent un rapport plus étroit, voire intime, aux êtres composant le jardin. Les végétaux et, dans une moindre mesure, les insectes, oiseaux et mammifères peuplant le jardin, ne peuvent plus seulement être abordés en tant qu'objets, mais davantage en tant que sujets avec lesquels les jardinier-e-s interagissent quotidiennement. Que ce soit par l'accompagnement, le *care*, le conflit ou la complicité, les jardinier-e-s investissent des modes d'être et de faire qui affectent les végétaux et réciproquement. C'est ce qu'explore Emma Power dans son étude de 2005 portant sur les interactions entre divers-es acteur-rice-s prenant place à travers la pratique du jardinage et sa matérialité (Power 2005, 40). Dans son étude, elle s'inscrit en opposition avec une certaine perspective historique considérant les jardins dans perspective binaire nature-culture, avec la nature présentée comme objet passif,

docile et inerte, soumis au contrôle humain (Power 2005, 39). Au contraire, elle rend attentive aux moments de collaboration, négociation, challenge et compétition qui font du jardinage une relation dynamique et vivante (Power, 2005, p. 40). Par le biais de sa recherche basée sur des entretiens menés avec des jardinier-e-s de quartiers résidentiels et sur l'analyse de deux magazines de jardinage, elle remet en question les perspectives envisageant les jardins seulement comme de simples constructions humaines, mettant en leur centre le ou la jardinier-e-s en s'appuyant sur la théorie de l'acteur-réseau (ANT) (Power 2005, 40). Elle examine notamment le type de relations engagées et incarnées qui se développent entre humains et non-humains par la pratique jardinière, ce qui l'amène à envisager les jardins comme des « hybrid achievements » (Power 2005, 39). Power, en s'appuyant sur sa recherche et sur divers articles annexes, met notamment en exergue la façon dont certaines plantes, par leur manière d'être, de se développer, de se mouvoir et de mettre en avant certaine de leurs caractéristique dans l'espace jardinier, attirent l'attention du ou de la jardinier-e-s et, dans une certaine mesure, influent sur la manière dont le ou la jardinier-e-s va en prendre soin et l'appréhender : « This attraction, whether by virtue of the plants'aesthetic or behavioural characteristics, emerged as plants captured people, thus ensuring they were cared for and could reproduce. However, even plants that 'enrolled' the gardeners were subject to gardening processes such as tidying and trimming. […] These plants recommended themselves to the gardeners through a variety of characteristics. They also altered the appearance of the gardens and supported the presence of plants and animals, both human and non-human. They were critical to the experience of the garden space and often elicited an emotional commitment from the gardeners » (Power 2005, 48).

Sans avoir récolté suffisamment de matière et de données pour aborder ces relations interspécifiques dans une véritable approche basée sur la théorie de l'acteur-réseau (ANT) comme le fait Emma Power, j'ai néanmoins pu observer divers types et intensités de relations qui démontrent selon moi la diversité et la complexité des rapports développés entre ces différents habitant-e-s humains et végétaux avec le temps. Ces relations, que je développerai ci-après, participent au développement d'un ancrage sensible et d'un fort attachement au jardin qui donnent du sens, de la profondeur et de la signification à cet engagement quotidien ou hebdomadaire en apparence banal. C'est également à travers ces interactions constantes que la forme, la composition et les lignes du jardin évoluent, se transforment, se meuvent sans jamais être totalement soumises aux volontés des jardinier-e-s, comme l'a montré Emma Power à travers son étude : « Sometimes enrolling the care and interest of gardeners, these plants

collaborated with the humans in the production of the garden. […] Showing how plants and people became entangled through relations of care. Other plants entered more conflictive relations, challenging human constructions of the garden and gardening » (Power 2005, 46). L'extrait d'observation ci-dessous, sans rendre compte exhaustivement de la complexité et des multiples interactions qui prennent place au sein du jardin, permet d'en évoquer une partie, et exemplifiera les trois types de relations dont je rends compte dans la suite de mon analyse.

« Esther et Viviane sont dans le jardin. Je les salue en arrivant, élève la voix pour qu'elles m'entendent, elles se relèvent et me saluent en retour. Elles sont à des endroits différents du jardin, chacune occupée, échangeant parfois. Esther s'occupe de la parcelle de l'OSEO, Viviane est vers les courgettes. Elle désherbe, notamment la prêle. Je m'avance sans trop savoir quoi faire, je vais voir ce qui a évolué dans le jardin, comment vont les plants. Les choux les moins attaqués ont poussé, grandi. Je le signale à Viviane. Elle me dit que oui, ils ont été moins attaqués, elle ne sait pas pourquoi et par qui. Toutes les plantes sont emberlificotées. On n'arrive plus trop à les distinguer.

Esther et Viviane remarquent la grosseur des haricots, sont d'accord avec moi sur le fait qu'ils sont quand même bien gros. Viviane est surprise car elle en a récolté dimanche aussi. Elle n'avait pas l'impression d'en avoir manqué. Esther se promène dans le jardin et pose de temps en temps des questions ou fait des remarques sur ce qui a été planté, ce qui pousse dans les communs. En attendant de faire la dégustation des melons. Elle ne participe pas aux communs normalement. Elle va ensuite vers les melons qu'elle a déjà cueillis et posé sur la table en bois sous la vigne. Je vais vers elle, en amenant les haricots que j'ai fini de récolter. On échange, me montre les melons, me les fait sentir, on s'extasie : ses melons sont un vrai succès, ils sentent délicieusement bons, sucrés. Elle est très contente, l'exprime par la parole, l'expression faciale, en réponse à ce que j'envoie comme signaux. Elle discute avec moi : elle me demande si je sais comment faire pour savoir s'ils sont mûrs. Je lui réponds que oui, il faut repérer un craquèlement. En effet, elle me montre qu'un des melons a bien un craquèlement au sommet, mais l'autre elle l'a cueilli par crainte qu'il moisisse, en plus d'être déjà bien jaune. Elle dit qu'elle a arrêté de les arroser pour qu'ils soient un peu plus sucrés. Elle dit qu'on ne devrait pas attendre plus longtemps pour les autres non plus. Elle attend qu'on vienne pour la dégustation. Elle reste assise, puis retourne dans le jardin après un petit moment. Elle dit à Viviane qu'il ne faudra pas faire trop tard, elle ne pourra pas rester trop tard. Elle prépare ensuite les melons, les coupe sur planche avec couteau suisse noir.

Viviane ramasse de la prêle et des adventices. Elle récolte également des tomates, des courgettes, des concombres. Elle fait une remarque sur le fait que les tomates sont tardives. Esther et Viviane échangent de temps en temps sur le jardin. Rose arrive (elle avait annoncé qu'elle ne viendra pas sur le groupe), ce qui est une surprise, bonne surprise pour Viviane et pour Esther. Elle amène une assiette couverte de papier alu. Accueil chaleureux. Tout le monde circule beaucoup, toujours à un endroit différent. Rose pensait qu'on serait plus. Elle a préparé quelque chose pour davantage de personnes, dit-elle. Les gens se parlent à travers le jardin avec des phrases du type : « Est-ce que vous avez ramassé les courgettes ? Même celles cachées dans cette partie du jardin ? », « Est-ce que tu sais si … as pu traiter ces plantes ? Les arroser ? », « Qu'est-ce que tu crois qu'il faudrait faire pour… ? » etc. Chacun-e s'affaire, rappelle aux autres quelque chose, conseille, prodigue savoir-faire et astuces. Viviane me montre les courges suspendues aux arbustes de la haie : elles sont blanches et très grosses. Je lui demande si elles vont changer de couleur ensuite : elle ne sait pas. Esther s'intéresse aussi aux légumes plantés dans les communs, au murissement des tomates et poivrons (compare avec les poivrons qu'elle a planté dans parcelle de l'oseo avec Viviane). Discussion entre Esther et Viviane à propos des poivrons : les poivrons des communs ne prennent pas de couleurs, contrairement à ceux de l'OSEO. Viviane s'en étonne, elle remarque un seul fruit sur tous les pieds plantés. Dit que pourtant ça semblait bien parti dans la serre. Discutent des différences.

Grand partage de ressentis, expertise, impressions, souvenirs sur les melons (de cette année et des précédentes qui n'étaient pas très bons, farineux et pas sucrés). Viviane dit qu'il faudrait demander à Colette qui était plus présente les années précédentes. Discussion et partage d'avis sur les emplacements des plantations. Viviane dit que ça n'a marché que parce qu'ils étaient dans la serre et quelque s'en occupait régulièrement.

Discussion sur le fait que les courges prennent toute la place, empêchent les autres plantes de pousser. Rose surtout répète avec certitude que les murs ne sont pas un bon endroit pour les courges, que les courges ont été plantées au mauvais endroit, que ce n'est pas un bon endroit. Viviane dit que c'était probablement un hasard, quelque chose d'impensé, que quelqu'un-e s'est retrouvé avec des plants qu'iel ne savait pas où mettre et qu'iel a trouvé des petits coins qui semblaient faire l'affaire. Elle dit qu'il faudra s'en rappeler pour l'année prochaine au moment de faire le plan pour le jardin. Rose répète avec assurance cela à plusieurs reprises. Viviane « charge » gentiment et en rigolant un peu Rose s'en souvenir et de nous le rappeler. Rose dit

qu'on s'en souviendra de toute façon. Viviane dit que c'est ce qu'on croit mais qu'après on se fait avoir. Trop de choses se passent entre deux, on ne s'en souvient plus. »

Extrait de mon carnet de terrain, août 2023

Un premier type de relation apparaît dans le rapport de soin, d'attention et de sollicitude manifesté envers les plantes. Cette attitude généralisée m'est souvent apparue comme étant animée par un souci d'épanouissement, de déploiement, d'éclosion, des végétaux en question, sans pour autant essayer de soutirer tout ce que la plante peut fournir jusqu'à son épuisement. De même, le fait de privilégier exclusivement des méthodes de jardinage douces, écologiques, permaculturelles véhicule une certaine manière de concevoir ce en quoi consiste soigner et porter son attention au vivant. Les jardinier-e-s vont passer énormément de temps et d'énergie penché-e-s sur les pousses et plantons, à examiner leurs feuilles et tiges en essayant de saisir ce qui leur manque pour mieux se porter. Cet engagement de soi, corporel, cérébral et affectif, peut provoquer des émotions vives, du fait d'être témoin et partie prenante des turpitudes de la vie d'un légume ou d'un fruit. Au fil du temps, cette implication et cet engagement envers le développement d'un être végétal fait émerger un rapport de responsabilité, de prévenance, voire d'inquiétude à son égard. Cette manière de se préoccuper de l'épanouissement de l'être vivant devant soi n'est toutefois pas forcément désintéressée et peut porter en elle un désir de productivité et d'efficience. Il s'agit d'un paradoxe que l'on retrouve dans la parole et l'attitude vis-à-vis du jardin de Rose :

« Les concombres […], on dirait qu'il y avait rien – et moi j'étais là tout le temps aux mois de juin et juillet. Et du coup je regarde, mais c'était enfoncé - parce que tout le monde allait arroser – et je dis "mais ils sont enfoncés dans la terre !" et il y avait plein de boue, alors là j'ai commencé à les soulever, dans les fils – il y avait trop de fils, là avec deux fils ça suffit, ça j'ai compris il faut pas mettre autant de fils, ça c'est une très très bonne technique. Alors quand les concombres ils commencent à grandir, il faut bien les guider, bien les attacher, et comme ça on aura plein de concombres ! Ça a pas été très bien fait cette année, mais moi j'arrivais pas...Mais j'ai compris que c'était une très très bonne idée. Vraiment alors, j'ai dit à Viviane c'est dommage qu'on ait si peu de monde à travailler, parce que là il faut bien s'en occuper. Et pis ça ça donne, plus t'enlèves, plus ça donne, plus t'enlèves, plus ça donne. Ça j'ai vu, mais voilà il faut être là. Mais oui la technique là, j'ai bien aimé, mais le faire comme il

faut. Avec deux fils, et le suivre tout le temps et pis faire quelque chose de bien. Ça j'ai bien aimé. » (Rose)

« Et pis après les techniques de travail, on a beaucoup à améliorer, on a beaucoup à apprendre. J'ai dit à Viviane « faudra qu'on en parle mais pour les courges, courgettes, surtout pour les courges j'ai dit, il faudrait que cette année prochaine on soit tous d'accord de les mettre bien le long de la haie... ». Et les soigner, pas les laisser aller... parce que comment tu peux comprendre que une courge, UNE plante, ça donne qu'une courge. Moi ça me rentre pas dans la tête. Normalement, il doit donner quatre, cinq, six, tranquillement hein, sans trop d'efforts. Et la terre là, elle est très bonne, elle était très très bonne parce que ça faisait des années et des années que eux ils la travaillaient pas, c'était un passage. Et moi je l'avais toute piochée, c'était de la terre très riche tu vois ?» (Rose)

Outre la dimension de *care* discernable dans un certain nombre d'interactions, on peut également observer ce que je conçois comme un rapport de complicité. Cette complicité peut se manifester par un rapport ludique et fantastique au vivant qui est transformé en quelque chose qui peut être saisi, transformé, rendu proche. C'est un élément que j'ai pu voir dans la façon dont Viviane appréhende l'activité du jardinage :

« Adventices partout. Végétation abondante, sauvage, non-délimitée, foisonnante. Des prunes jonchent le sol, écrasées pour certaines. Viviane appelle les melons des « monstres » et les courgettes des « saucisses ».

Viviane me propose de récolter les haricots, j'acquiesce volontiers et vais dans le cabanon chercher une barquette quelconque pour mettre les haricots dans quelque chose. Je comprends direct qu'elle parle des haricots verts. Elle me dit qu'elle désherbe, récolte la prêle pour sa « potion ». »

Extrait de mon carnet de terrain, août 2023

La complicité peut également apparaître dans le fait que, dans le jardin, tout n'est pas systématiquement ramassé, cueilli, déraciné, et les légumes pourrissent parfois sur place, montent à la graine et se ré-ensèment directement, expérimentant ainsi un cycle de vie complet. Il y a dans la conception et dans la philosophie de la plupart des jardinier-e-s une humilité, une

vision holistique du jardin comme monde en soi, et une reconnaissance de la possibilité de laisser être et vivre les espèces végétales, de ne pas accaparer ce qu'elles fournissent, de ne pas transformer le jardin en usine de production et de laisser une part aux pucerons ou autres insectes qui en dépendent également. Ainsi, une grande place est donnée, dans la pratique, à l'« abandon », au « laisser-faire », au fait de redonner à la terre et de ne pas fonctionner par l'extraction et le contrôle :

> *« On pourrait sûrement optimiser 150 millions de choses, mais c'est pas le but. Et aussi ce qui me plaît bien c'est qu'on utilise que des produits naturels, ça me va bien aussi. Un peu de permaculture, tu vois ? On sent qu'il y a le respect des gens mais il y a aussi beaucoup le respect de la nature. Donc ça c'est important aussi pour moi […]. Il n'y a pas de jugement, chacun est comme il est et il peut faire partie intégrante de ce jardin. Comme tous les légumes, ils sont comme ils sont. Des fois ils pourrissent, des fois ils...(rires). C'est vraiment cette énorme tolérance, le jardin. » (Emmeline)*
> *« C'est que s'il y a un truc qui s'est resemé on le laisse pousser là où il s'est resemé pis on ne vas pas l'enlever et on expérimente, ça je trouve assez cool. Tu vois ces côtes de bette qui montent et qu'on laisse les graines, et ma foi il y les graines qui se disséminent et il y a des côtes de bettes partout. C'est cool qu'il y ait des côtes de bette partout et c'est ok ! » (Emmeline)*

Les relations tissées avec le vivant ne sont toutefois pas exemptes de tensions et de conflictualité. Certaines plantes attirent l'attention des jardinier-e-s, les challengent en opérant des déviations par rapport à ce qui est souhaité, en envahissant l'espace, provoquent des questionnements, des frustrations, des agacements. Leurs comportements obligent à se positionner en résistance, à faire avec, ou à davantage se renseigner sur les bienfaits de ces végétaux ou les associations entre espèces auxquelles leurs présences pourraient profiter.

Une part de ces végétaux, dans le regard des jardinier-e-s, ne se conforment pas à ce qui est attendu d'eux : ils ne poussent pas, leur développement n'est pas fidèle à ce qu'on pourrait attendre de ce type de légume, ils occupent trop de place et font de l'ombre à d'autres pousses empêchant leur croissance, ils envahissent tout l'espace et on n'arrive pas à s'en débarrasser, etc. Dans ces cas, on observe une forme de tâtonnement permanent, comprenant une recherche de ressources (internet, conseils de pairs) ou de l'expérimentation (notamment des méthodes de permacultures), afin de limiter la gêne qu'ils occasionnent tout en acceptant leur présence inévitable et en respectant les écosystèmes (en n'utilisant pas d'intrants chimiques, même bio,

par exemple). Ces efforts et ces réflexions engagent le collectif et ses membres de manière appuyées, provoquent des débats, des rencontres, des interactions et des émotions fortes, et ancrent d'autant plus les individus dans une toile collective, dans laquelle ils cohabitent non seulement avec d'autres humains mais également d'autres espèces dans un espace donné où tous-te-s s'adaptent et s'influencent réciproquement. Les jardinier-e-s des Creusets, comme on l'a vu plus haut, se basent beaucoup sur l'informel, l'impromptu, le spontané et l'adaptation à ce qui est là et ce qui vient. Même s'ils et elles posent des intentions de culture pour la saison, ces dernier-e-s sont particulièrement en phase avec un processus itératif, dialectique et parfois conflictuel qui se base sur l'adaptation et la recherche d'une réponse adaptée et holistique à ce qui se passe et non pas sur le contrôle absolu. En ce sens, et même si je n'ai pas pu creuser davantage cette question, il me semble que ce que propose Power ici s'applique au jardin des Creusets : « The mutual benefits arising from the relation suggests that it does not have to be either plant or human centred, or a position that oscillates between these. Rather, it might be described as a process of collaboration. In this garden, the people have been enrolled by the plants to provide them with care, and the plants have been enrolled by the people to contribute to an overall garden composition. […] This process so fully entwined the needs and actions of the plant and human that neither can be understood as central to the relation. Both were acting and both had been enrolled. Gardening might thus be understood through the metaphor of conversation. As gardeners slipped from the centre of the garden network, gardening became a dialogical engagement that involved processes of negotiation and reflection » (Power 2005, 50). Similairement à ce qu'explique Power, le jardinage aux Creusets m'est apparu comme comprenant une dimension collaborative entre humain-e-s et végétaux. En effet, malgré tout le soin et l'attention prodigués, une part du développement des plantes reste inconnu, contingent, hors du contrôle et de la compréhension des jardinier-e-s. Surtout dans le cas d'un jardin refusant les intrants chimiques et méthodes intensives, la production potagère n'est pas garantie et nécessite de la part des jardinier-e-s une attention accrue aux signaux, indications, et codes émis par les plantes, le développement de mesures et pratiques adaptées à la situation de chaque plant, et une acceptation de la possibilité que cela ne se passe comme prévu.

5.3. Habiter et s'approprier l'espace multi-dimensionnel du jardin

« *Nous avons désherbé cette spirale où se trouvaient mélisse, ciboulette, origan et menthe sauvages ramenés par Rose, thym, mélisse, lavande, verveine, calendula romarin, persil et peut-être d'autres plantes dont je ne me souviens pas.*

Autour de la spirale, on essaie vraiment de savoir quelles sont les plantes et de ne pas en arracher par mégarde. Les personnes autour de nous nous aident à les identifier parfois. Notamment la verveine que Viviane a détectée et qu'on a pensé être peut-être des orties à un moment donné. Il y a aussi une autre plante aux fleurs roses que certains pensaient être de l'absinthe et qui se révèle ne pas en être mais je ne me rappelle plus ce que c'était.

Pendant ce temps on voit beaucoup d'occupation autour.

Colette commence à s'occuper de haricots, de même que Rose et Hortense, elle plante des rangées de haricots, elle désherbe. A côté Ondine désherbe également autour des courgettes.

Léonard commence à s'occuper de la mare avec Rémy. Après s'être occuper de plantons et de sa propre parcelle, Hortense va ensuite s'occuper de planter des herbes aromatiques sauvages médicinales.

Je perçois un fourmillement d'activité ça et là, des discussions qui s'engagent sur la hauteur des piquets, la hauteur des fils, comment ça va être tendu, ce qu'il faut mettre avec ceci ou avec cela.

C'est très animé il y a des gens un peu partout dans le jardin dans la partie commune.

Surtout à un moment donné j'entends une discussion entre Ondine, Colette, et Hortense qui forment une sorte de triangle dans le jardin avec chacune penchée sur leur butte et qui parlent des associations de plantes et des différents critères qui doivent être pris en compte. Ondine notamment indique la difficulté à prendre tout en compte avec le risque de ne rien planter du tout.

À un moment donné, Esther aide Hortense au coin des plantes médicinales.

Il y a beaucoup de désherbage, de repiquage et on essaie de faire en sorte de faire aller les plants dans la bonne direction avec la mise en place de piquet, de tuteur, et cetera.

J'observe un va-et-vient constant entre les gens qui s'agenouillent, se relèvent, vont d'un endroit à l'autre, vont chercher quelque chose dans la cabane, chercher un arrosoir, arrosent des parcelles, utilisent un outil, le reposent, ne le rangent pas forcément. Il y a beaucoup de circulation entre les objets les personnes, les savoirs. À tout moment quelqu'un peut proposer quelque chose, quelqu'un renchérir, quelqu'un contredire, proposer une autre alternative, mixer deux idées ensemble.

Un moment donné on est tous vers la pergola à l'entrée du jardin et on se demande ce qu'on va faire et on propose de semer des herbes des fleurs au sommet de la spirale ce que je fais avec plaisir. Il s'agit de creuser la terre mais seulement en surface afin de semer à la volée et de recouvrir le tout d'une légère couche de terre. On me dit qu'on verra bien ce que ça va faire. Il faut ensuite arroser on n'est pas sûr que ça va marcher mais c'est les fonds de sac de Colette qu'elle avait acheté à Zollikofen ».

Extrait de mon journal de terrain, juin 2023

Après avoir exploré les modes de relation qui s'installent entre humains et et non-humains, il me paraît important de comprendre de quelle(s) façon(s) ces modes d'être et de faire instituent d'autre manières d'être au monde, d'investir l'espace, de l'approprier et de l'habiter :

> *« C'est vrai que moi j'y étais beaucoup, et avec Esmé on restait jusque tard le soir. On mangeait sur place à la lumière, avec les légumes, on amenait les trucs et du coup c'est vrai que pour moi ça été vachement bien, et j'étais encore en train de récupérer, et ça me faisait du bien justement de changer d'air, et d'échanger, de discuter, de passer… » (Colette)*

Le jardin, qui devient au fil du temps un lieu de rencontre, d'apprentissage, et de loisir met d'abord en exergue une forme d'appropriation individuelle. L'appropriation, selon Frédéric Bally, se rapporte à un « processus d'attribution de signification, de sens à un espace » qui s'appuie, entre autre, sur l'expérience, la pratique, les usages et l'aménagement du lieu (Bally 2017a, 12-13). Comme l'explique Frédéric Bally : « Les jardiniers donnent du sens au lieu, à travers une représentation socio-spatiale, et une identification au lieu avec un attachement qui se développe au fil du temps, des personnes rencontrées et des activités pratiquées » (Bally 2017a, 11). Dans le cas du jardin des Creusets, cela se ressent d'autant plus fortement par le fait que les individus ont la possibilité d'avoir une petite parcelle « à soi » qu'ils et elles entretiennent selon leurs volontés et visions propres :

> *« Finalement, maintenant quand je viens, je fais un petit tour, je regarde et pis... voilà, ça va très bien aussi, en même temps le fait que ce soit pas si organisé que ça, ça laisse un petit peu d'esprit d'entreprise, ou d'initiative. Après des fois, tu te dis : « j'espère que j'ai pas planté là où d'autres avaient planté des trucs ! » ». (Mélina)*

Cette appropriation individuelle prend ensuite une dimension collective. En effet, dans le cas du jardin des Creusets, cette possibilité d'individualisation de l'espace est couplée à la possibilité d'investir et de s'approprier collectivement les parties communes. Des individus de diverses horizons « accèdent » à un espace commun qu'ils peuvent ensuite aménager collectivement : ils et elles occupent le lieu, peuvent y organiser fêtes et évènements, lui donner forme et vie, le rendre dynamique. Ce processus ancré dans le quotidien et la succession des saisons génère de nouvelles expériences, relations et souvenirs qui contribuent à créer un sentiment d'attachement au lieu et à toutes les dimensions qu'il comprend. Ce lieu est vécu et expériencé par les individus et groupes qui le traversent (Bally 2017a, 11). Ces éléments se retrouvent dans la manière qu'a Rose de parler de son expérience du jardin, marquée par la possibilité de s'emparer de ce qui est à disposition pour créer, imaginer et tester de nouvelles choses :

> *« Mais il faut parler, il faut proposer, et il faut essayer ! Parce que là, d'après ce que je vois, toujours que ce soit quelque chose de naturel, on est libre. Viviane elle nous laisse, parce que moi je proposais plein de choses, elle m'a dit "ah oui oui". Elle m'a jamais dit "non, ça il faut pas faire". Juste que ce soit cohérent. Donc il faut avoir l'envie et pis il faut tester. » (Rose)*

Cela amène, de surcroît, à la constitution d'une mémoire collective et à la création de liens forts et significatifs qui assurent au jardin une place centrale dans la vie et l'espace de vie de nombre de ses membres. Durant mon enquête, j'ai pu remarquer la façon avec laquelle les jardinier-e-s s'approprient le jardin en acceptant ce qui le rend propre et en célébrant la manière dont celui-ci les amène à se remettre en question, à s'adapter, à se mouvoir différemment, à opérer des changements dans leurs manière de voir et de faire. D'une certaine manière, les personnes s'approprient le jardin en s'y investissant, en y mettant de l'énergie, des affects et des intentions, mais celui-ci exerce également une force en retour, qui attire les individus et les amène à se façonner à son image :

> *« J'évolue avec le jardin en fait, et avec les nouvelles personnes, en fait c'est la surprise de comment ça va être, qu'est-ce qu'on va faire donc euh... Ma vision, je sais pas... j'ai pas de trucs « on va faire ci, on va faire ça ». Je regarde le jardin évoluer et j'évolue avec le jardin en fait. Pour finir c'est un ensemble. Donc à part si je déménage, peut-être que je viendrais moins souvent, je sais pas de quoi ce serai fait, mais pour le moment je profite de voilà. Et des gens qui sont, de comment il évolue et*

en fait je pars pas avec une idée préconçue parce que si tu pars avec une idée préconçue tu peux être déçu de ce qui va se passer. Je cherche même pas à avoir une vision du jardin, j'évolue avec le jardin en fait, et pis tu prends ce qu'il y a, il y a toujours du positif. Quand tu vois le positif, pour finir le négatif tu sais même pas s'il y en a, tu te poses même pas la question, tu fais avec ce qu'il y a. » (Ondine)

Ces appropriations individuelles et collectives peuvent constituer une forme de « piratage de l'espace » : « [Les jardinier-e-s] détournent l'utilisation primaire du lieu, pensé comme un espace en transit, pour en faire un espace de jardinage, de jeu, de convivialité. Les jardins partagés dépassent ainsi une action aux contours simplement écologiques, pour dévoiler une vision alternative de la société » (Bally 2017a, 13). En l'occurrence, la dimension transitoire du jardin des Creusets reste à relativiser puisque sa disponibilité et sa vacance sont directement dépendantes de la volonté de la propriétaire qui le met à disposition sans limite de temps, à condition d'en garantir un entretien respectueux de l'environnement et une gestion collective. Toutefois, ce lieu demeure attaché à un aspect transgressif et subversif dans la mesure où un simple terrain « vierge » devient, contre toute attente et de manière relativement inopinée, un ferment de nouvelles horizons sociales, politiques, économiques, écologiques et propose, en filigrane, une alternative sociétale que les individus intègrent et investissent à leur échelle. C'est le cas d'Emmeline, notamment, qui voit dans le jardin un modèle source d'inspiration pour sa propre vie qui nécessite certaines remises en question :

« Sachant que je dois changer c'est pas possible là je m'épuise, donc ça ça m'inspire pour le changement et ça me donne des pistes de comment changer. Mais c'est comme tout modèle, tu peux pas le prendre de là à là. Tu peux t'inspirer et voir comment tu peux le transformer et le rendre propre. C'est l'intégrer, le rendre propre et que ça corresponde à toi. Mais de voir que c'est possible, dans ce milieu qui est un microcosmos quand même hyper protégé. Et le jardin lui-même tu sais ? Ici là on est posées... Ça donne cet espèce de cocon, de protection. Enfin en tout cas quand on regarde là - là c'est un peu plus... Et c'est vrai que c'est super... ouais merci pour la question parce que du coup ça me permet aussi de réaliser l'importance de vivre tu vois ce cocon, de vivre cette micro-société qui est très permissive, voilà qui accepte les gens, les choses telles qu'elles sont, de dire c'est possible et comment je peux la transformer pour moi, avec mon regard, d'avoir tu vois d'avoir le regard que les gens ont sur les uns et sur les autres ici dans le jardin. Ils m'apprennent beaucoup, parce

que c'est pas le regard que j'ai vécu dans ma vie. Donc de dire c'est possible d'avoir ce regard-là, le fait de l'avoir, ça va adoucir beaucoup de chose, ça va simplifier beaucoup de choses, et de m'autoriser à l'avoir moi dans les autres activités, les gens que je rencontre et je suis assez sûre que le fait de pouvoir poser ce regard-là, ça va changer aussi avec les années des relations, déjà de moi aux autres personnes et après ça prend comme un élan et ça peut prendre les choses à la vitesse que ça peut. » (Emmeline)

Cet élan émancipateur qui peut être initié par une présence individuelle continue et engagée dans cet environnement jardinier particulier a également été vécu par Colette, qui mentionne la base spontanée, expérimentale, sociale et informelle du jardin comme ayant contribué à l'aider personnellement sur un cheminement vers davantage de bien-être, de confiance et de résilience. D'une certaine manière, le jardin a agi comme un contre-pouvoir face à un milieu professionnel exténuant, pressurisant et néfaste :

« Parce que justement - là où je bossais avant c'était un peu compliqué, on m'avait fait beaucoup de reproches, c'était limite j'ai subi pas mal de mobbing je pense... J'avais fait un burn-out et pis après j'ai eu toute une équipe qui a été renouvelée derrière, et moi je pouvais pas suivre, j'ai mis 18 mois à reprendre à 100% et après ils étaient sur mon dos […]. Et du coup, ça m'a aussi fait pas mal perdre confiance en moi, et finalement le jardin ça faisait un contre... Je pouvais tester, comme je disais, ça faisait comme me rendre compte que je faisais des choses spontanément et que finalement j'étais capable de faire ça. Parce que j'étais dans un élément où j'étais en confiance, avec des gens et tout ça, et du coup ça permet, au niveau social, c'est hyper intéressant et pis c'est important, ça fait partie des rôles du jardin justement de créer ce lien et de...ben voilà t'as tout type de personnes en plus ! » (Colette)

Cette appropriation potentiellement émancipatrice qui se joue notamment à travers les liens physiques, sensoriels mais également sociaux, d'entraide et de partage avec le lieu et ses divers-es habitant-e-s humain-e-s et non-humains évoque en creux l'effritement des frontières entre sphère privée et de la sphère publique, de même que l'intrusion de l'intime dans le social et le collectif. Cela fait écho à une dimension relevée par Bally qui explore comment les jardins collectifs urbains, par ces processus d'appropriation collective et individuelle de l'espace urbain qu'ils proposent et engagent, redéfinissent le rapport à l'intime en l'associant à une émergence et à une libération des corps dans l'espace public (Bally 2017a, 11). Cette dimension intime,

pouvant être exemplifiée par le type de relation particulier tissé avec les végétaux à travers le temps, révolutionne l'expérience, l'approche et l'investissement des jardinier-e-s vis-à-vis de leur environnement urbain. Cet élément est également souligné par Niala : « Their practice is routine and grounds them in the city, offering an intimacy that can be unimaginable in urban spaces. It connects them to each other without obligation – it is 'magical', 'perfect' – utopic. » (Niala 2022, 311). Comme le suggère Niala, cet aspect renforce la dimension utopique de ces initiatives dans la mesure où cela souligne l'impact des corps, affects, émotions, représentations et aspirations investis à l'échelle individuelle et par la pratique du jardinage dans cette toile collective du vivant. Ces derniers contribuant, en effet, à transformer durablement l'environnement dans lequel les individus évoluent, à une échelle infime, par des gestes quotidiens pouvant être perçu comme anodins et banals : « Urban gardeners both literally and figuratively reshape the city and in doing so materialise utopic spaces as they cultivate hope » (Niala 2022, 310). Ces espaces se révèlent sources infinies d'émerveillement, de découverte, de surprise, comme le souligne Ondine :

> *« Il y a beaucoup plus de vie, que ce soit dans le sol ou à l'extérieur quoi... ouais c'est vivant, c'est peut-être ça aussi qui fait que... c'est un jardin vivant ! Qui se modifie, voilà qui bouge, qui... Et il y a tellement de trucs que tu découvres, en fait. […] Mais même Colette. On a un pêcher, en fait, qui est vers chez Irina, et les pêches sont tombées par terre et ont pourri par terre ! » (Ondine)*

Finalement, tous ces éléments contribuent à questionner l'influence de ces pratiques jardinières collectives sur ce que signifie habiter la ville, et plus généralement « habiter ». Dans son article, Bally s'attarde sur ce qu'il qualifie comme un « habiter contemporain » où « les habitants investissent des espaces, « font avec » des espaces inhabitables, mais « appropriables », ce qui a potentiellement un impact sur leur déploiement individuel dans leur environnement direct et sur leur sentiment de légitimité vis-à-vis de celui-ci (Bally 2017a, 13). En reprenant la définition que le chercheur propose dans son article, habiter peut renvoyer à « […] la demeure personnelle, le nid, le refuge synonyme de tranquillité et de paix » ce qui, selon lui, peut également être transposé à l'espace public : « Habiter, c'est posséder un espace et le maitriser. Nous pouvons ainsi relever que les micro-jardins, développés par les habitants, près de leur domicile, relève d'un prolongement de l'habiter : un aménagement personnel, collectif, qui déborde sur la place publique. Les jardins partagés relèvent de la même logique : un collectif s'approprie un espace public pour le modeler selon ses représentations. Il reste un espace public

[…], mais est aussi un espace d'expression d'individus, qui débordent là encore sur la sphère publique – expressions visibles depuis l'en-dehors du jardin » (Bally 2017a, 13). Ce champ lexical du « paradis », du « refuge » ou du « cocon » revient dans les discours de mes interviewé-e-s, tout en se juxtaposant à un rapport étroit tissé avec les plantes dont ils et elles prennent soin jours après jours, ce qui transforme progressivement leurs manières d'envisager leur actions, interactions et légitimité à investir l'espace et à s'y exprimer, d'appréhender une temporalité saisonnière plus lente, de faire face à l'échec, à l'impuissance et la déception. Tout en tissant des relations intimes, sensibles, avec ce qui les entoure, ils et elles sont confrontées à ce que ces interactions signifient et engagent plus largement dans leur vie et dans leur approche de la ville : « Cet habiter durable repose également sur une remise en cause de la manière de vivre en ville, de vivre la ville. […] Ici, la pratique du jardinage permet de redonner du sens au vécu, à l'expérience de vie urbaine ».

Le jardin dépasse alors son objectif apparent initial de simplement assurer une production vivrière. Il endosse et diffuse, par le biais des personnes qui se l'approprient, une manière alternative de vivre en société s'inscrivant en opposition face aux impératifs de productivité, de compétitivité et d'individualisme comme le propose Madeleine Sallustio dans sa compréhension des utopies concrètes et réelles et comme le suggèrent Emmeline ou Viviane :

> *« J'ai l'impression que le but de ce jardin c'est pas absolument de produire des légumes. Oui, c'est chouette s'il y a des légumes, s'il y a des choses qui viennent, mais c'est pas le but principal. C'est vraiment vivre une expérience en commun, et ça pour moi c'est très nouveau. De pas avoir une performance au bout mais de juste vivre ce qui est vécu. Et c'est ce que je ressens quand je viens ici, je pense. » (Emmeline)*
> *« Je me rends compte que les gens veulent de la simplicité, et puissent dire on y va, on veut un peu de jardin, on fait et pis chaque saison en fait, la saison va se faire avec qui va venir, qui va apporter son énergie, et voilà, donc au moins le projet continue, perdure, ça va. » (Viviane)*

Le jardin apparaît, pour conclure, comme un tiers-lieu hybride et de passage entre sphère privée et sphère publique, dans lequel se développe des formes spécifiques de sociabilités, l'expérimentation de communs, et la transmission de savoirs, idées, et valeurs : « Ces espaces deviennent ainsi, selon cet axe des tiers lieux, un prolongement de l'habiter urbain, pour les participants : un pont qui fait le lien entre leur sensibilité et leurs représentations au sein de la

sphère privée et l'espace public » (Bally 2017a, 14). Ces espaces, dont fait partie le jardin des Creusets, endossent une dimension utopique dans la mesure où ils sont expériencés par les habitant-e-s qui les investissent, les aménagent, les organisent, de manière à en faire des espaces luxuriants et foisonnants, propices aux partages d'idées et de savoir-faire se substituant à des modes de faire conventionnels et dominants, aux rencontres fortuites et à l'exploration sociale et écologique. Ils rendent également des services écosystémiques en insérant des lieux de fraîcheur, d'ombre et de détente au cœur du paysage urbain (Bally 2017b). De cette manière, et à travers l'agentivité des individus qui se renforce dans ces espaces, ils contribuent à « redonner du sens à l'expérience de vie urbaine » (Bally 2017a, 16), malgré les tensions et incertitudes qui rendent leur futur et leur assise fragiles, précaires et incertains.

Conclusion

Basé sur des entretiens et observations participantes menés au cours de l'année 2023 dans le jardin sédunois des Creusets, ce mémoire en anthropologie s'est construit progressivement autour de l'exploration des enjeux et dynamiques propres à l'implantation, à la structuration et à la transformation d'un lieu urbain végétal et social au cœur d'une agglomération en pleine expansion, nichée au sein d'un canton rural de Suisse romande.

Constitué de parcelles individuelles et communes, cet espace, entretenu et cultivé depuis une dizaine d'année par un collectif hétérogène et fluctuant, s'est retrouvé face à la nécessité de naviguer entre ses principes de permaculture, d'écologie, d'entraide, de mise en commun et de collégialité, afin d'asseoir le projet dans le temps tout en le maintenant suffisamment malléable à l'apport de nouveaux-lles membres. Dans le but de comprendre ce qui permet la pérennisation d'un fonctionnement marqué par une forte informalité, une structuration minimale, une instabilité des engagements et des présences, mais également une grande potentialité d'expérimentation et de découverte, ce mémoire s'est structuré en trois axe principaux. Le premier a exploré la constitution et le renouvellement de ce collectif d'une vingtaine de personnes en étudiant sa composition, les motivations diverses qui le traversent ainsi que les profils et trajectoires variés de ses membres rendant complexe la construction d'une cohésion de groupe. Le deuxième a analysé les négociations, adaptations et transformations inscrivant le collectif jardinier dans un mouvement et dans des temporalités multiples, non exemptes de conflits et de tensions entre héritages et perspectives passées, présentes et futures. Finalement, le troisième a tenté de saisir ce qui constitue le socle de l'attachement des individus à ce jardin collectif et ce qui les pousse à s'y investir corporellement, sensoriellement et émotionnellement, au travers de pratiques pouvant être considérées comme banales et ordinaires.

Les divers éléments soulevés dans ce travail permettent de mettre à jour, en filigrane, des dimensions, motivations, et considérations révélant le jardin collectif des Creusets comme une forme d'utopie réelle ou concrète, concepts étudiés et définis par Luc Gwiadzinski, Erik Olin Wright, Ernst Bloch et plus spécifiquement Madeleine Sallustio. On peut y observer, en particulier, la revendication d'une alternative sociétale et d'une arborescence de possibles s'opposant, entre autres, à une logique technico-capitaliste et de consommation de masse ; la mise en scène d'un collectif fonctionnant sur la base – théorique du moins – de la coopération, de l'égalité, et du mutualisme ; une inscription dans une multiplicité temporelle ; l'expression d'un désir de liberté, d'autonomie et d'émancipation ; et l'occurrence de déceptions et

défections s'exprimant dans l'apparition de compromis, contradictions internes et conflits (Sallustio 2021).

Le jardin collectif de Sion tel qu'il m'apparaît durant l'année 2023 représente ainsi une forme d' « utopie banale » (Niala 2022; Sallustio 2021) et d'« utopie concrète » (Gwiazdzinski 2016) non stabilisée. Il s'agit d'une tentative renouvelée de garantir une production potagère différemment, en se basant sur l'entraide, la réciprocité et la mutualisation des communs et ressources de chacun-e, sur la découverte de méthodes non invasives et écologiques, et sur la liberté et l'amplitude données à chacun-e pour participer et explorer à son rythme. Et cela, tout en étant prêt à s'adapter aux aléas et aux réalités de la vie contemporaine conditionnée par les emplois du temps professionnels et familiaux, au désir de posséder une « parcelle à soi », et à la difficulté de prioriser le collectif et le commun. Une adaptabilité et un pragmatisme qui constituent des piliers forts, au risque de pousser parfois le projet à bifurquer vers quelque chose de plus conventionnel et à perdre l' « esprit » organique, libre et informel des débuts. Cette oscillation entre précarité de la structure et du cadre et potentialité que ces derniers offrent en termes d'émancipation, de liberté et d'appropriation met ce projet sur un fil fragile, et je postule que ce sont les dimensions ordinaires, quotidiennes et banales du jardinage qui l'ancrent, qui le font tenir au fil des cycles et des nécessaires transformations, adaptations et négociations vécues par l'ensemble. Ce sont également les interactions quasi-quotidiennes avec des êtres non-humains, à travers un travail de *care*, d'attention, de découverte et de conflictualité, qui attachent les individus à cet espace commun et les amènent à vouloir continuer à y dédier du temps et de l'énergie.

Pour conclure, cette enquête ethnographique menée au sein du Jardin des Creusets durant l'année 2023 a permis de mettre en lumière un exemple concret et particulier d'initiative jardinière partagée se présentant comme une alternative écologique et collective au système agro-alimentaire industriel, destructeur de l'environnement, capitaliste et individualiste. Inséré dans un tissu alternatif et des réseaux d'agriculture urbaine et de *Villes en transition* plus vastes au sein desquels on voit proliférer, depuis de nombreuses années maintenant, l'implantation de potagers urbains, de projets de valorisation de la nature en ville, de *guerilla* urbaine, de re-végétalisation du mobilier urbain, et de permaculture, ce jardin relativement modeste démontre que ces initiatives ne constituent pas nécessairement des projets de grandes envergures, idéalistes et naïfs, déconnectés de la réalité de leur environnement, et fonctionnant dans des formes d'entre-soi homogènes et ouvertement disruptifs. Sans être grandiose par sa superficie ou ses ambitions, extraordinaire par une radicalité ou par un positionnement politique forts, cet

espace végétal et humain expérimente des manières d'être et de faire proposant un choix de société se positionnant de manière décalée, pragmatique et lucide vis-à-vis d'une certaine norme. Cette norme pouvant être caractérisée, entre autres, par une structure associative, un fonctionnement bureaucratique, hiérarchique, avec délimitation et individualisation des parcelles, focalisation sur la productivité et l'efficacité, etc. Tout cela en s'ancrant dans des pratiques quotidiennes, banales, fastidieuses, ennuyeuses, répétitives, sans garanties de résultat, bien qu'encourageant des interactions sociales et environnementales conviviales ordinaires et informelles.

Dans un contexte de métropolisation et d'urbanisation soutenues, en Valais comme ailleurs en Suisse romande, la demande croissante émise par les citadin-ne-s envers ce type de projet participant d'une « ruralisation de l'urbain » (Bally 2017a) révèle un phénomène de société majeur méritant une attention accrue et auquel il apparaît primordial de continuer à s'intéresser scientifiquement. Ce travail, je l'espère, apporte une pierre à cet édifice en se focalisant sur un projet valaisan unique par sa longévité remarquable, paradoxalement couplée à une forte informalité et une faible structuration. De même, il permet de s'attarder sur une région géographique entre ruralité et urbanité encore peu étudiée académiquement, et dans laquelle les initiatives alternatives sont encore relativement rares et précaires. Enfin, il pose, de manière située, la question des utopies concrètes et banales et de la manière dont les individus peuvent se saisir de pratiques ordinaires et les ancrer dans des processus émancipateurs transformant leurs manières d'habiter la ville et d'y tisser des liens.

Bibliographie

Bally, Frédéric. 2017a. « Habiter l'espace urbain : les jardins collectifs comme moteur d'un autre mode de vie ? » In *Modes d'habiter et sensibilités environnementales émergentes : quels enjeux pour la qualité de vie ?* Rennes, France: ArPenv. https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-01588555.

———. 2017b. « Quels services écosystémiques culturels sont produits par des citoyens et quelles valeurs y associent-ils ? » *Environnement Urbain / Urban Environment*, n° Volume 11 (mars). https://journals.openedition.org/eue/1590.

Baudry, Sandrine, Julie Scapino, et Elisabeth Rémy. 2014. « L'espace public à l'épreuve des jardins collectifs à New York et Paris ». *Géocarrefour* 89 (1-2): 41-51. https://doi.org/10.4000/geocarrefour.9388.

Beaud, Stéphane et Florence Weber. 2015. *Guide de l'enquête de terrain: produire et analyser des données ethnographiques*. 4e éd. augmentée. Grands Repères. Guides. Paris: La Découverte.

Belgrave, Linda, et Kathy Charmaz. 2012. « Qualitative Interviewing and Grounded Theory Analysis ». In , 347-65.

Boulianne, Manon. 2002. « L'agriculture urbaine au sein des jardins collectifs québécois: Empowerment des femmes ou « domestication de l'espace public » ?1 ». *Anthropologie et Sociétés* 25 (1): 63-80. https://doi.org/10.7202/000210ar.

———. 2016. « Agriculture Urbaine ». *Anthropen*, mai. https://doi.org/10.17184/eac.anthropen.001.

Braga Bizarria, Maria Teresa, Marcela Palomino-Schalscha, et Polly Stupples. 2022. « Community Gardens as Feminist Spaces: A More-than-Gendered Approach to Their Transformative Potential ». *Geography Compass* 16 (2): e12608. https://doi.org/10.1111/gec3.12608.

Breteau, Clara. 2022. *Les vies autonomes, une enquête poétique*. Voix de la terre. Arles: Actes Sud.

Crossan, John, Andrew Cumbers, Robert McMaster, et Deirdre Shaw. 2016. « Contesting Neoliberal Urbanism in Glasgow's Community Gardens: The Practice of DIY Citizenship ». *Antipode* 48 (4): 937-55. https://doi.org/10.1111/anti.12220.

Delay, Christophe, Laure Scalambrin, et Arnaud Frauenfelder. 2015. *Joindre l'utile à l'agréable: jardin familial et modes de vie populaires*. Existences et société. Lausanne: Antipodes.

Demailly, Kaduna-Eve. 2014. « Les jardins partagés franciliens, scènes de participation citoyenne ? » *EchoGéo*, nº 27 (avril). https://doi.org/10.4000/echogeo.13702.

Espazium. « L'urbanisation de Sion, conjuguer la ville et son paysage | Espazium ». 2012. 1 octobre 2012. https://www.espazium.ch/fr/actualites/lurbanisation-de-sion-conjuguer-la-ville-et-son-paysage.

Flick, Uwe. 2009. *An Introduction to Qualitative Research*. 4th ed. London: Sage Publications.

Ghose, Rina, et Margaret Pettygrove. 2014. « Urban Community Gardens as Spaces of Citizenship ». *Antipode* 46 (4): 1092-1112. https://doi.org/10.1111/anti.12077.

Gwiazdzinski, Luc. 2016. « Nouvelles utopies du faire et du commun dans l'espace public ». *URBIA. Les Cahiers du développement urbain durable*, nº 19, 123.

Gwiazdzinski, Luc, et Olivier Frérot. 2015. « Penser le fragile et l'incertain en vue d'une société vive ». *Libération*, juillet. https://shs.hal.science/halshs-01700146.

Hartigh, Cyrielle Den. 2013. « Jardins collectifs urbains : leviers vers la transition ? » *Mouvements* n° 75 (3): 13-20.

Hély, Matthieu. 2008. « À travail égal, salaire inégal : ce que travailler dans le secteur associatif veut dire. » *Sociétés contemporaines* 69 (1): 125-47. https://doi.org/10.3917/soco.069.0125.

Jonet, Christian, et Pablo Servigne. 2013. « Initiatives de transition : la question politique ». *Mouvements* 75 (3): 70-76. https://doi.org/10.3917/mouv.075.0070.

Le Beney, Alexandre. 2022. « 1 Semaine, 1 Ville: Ces 4 Projets Qui Vont Changer Le Visage de Sion ». Le Nouvelliste. https://actu.epfl.ch/news/1-semaine-1-ville-ces-4-projets-qui-vont-changer-l/.

Legewie, Heiner. 1994. « Globalauswertung von Dokumenten ». In *Texte verstehen : Konzepte, Methoden, Werkzeuge*, édité par Andreas Boehm, Andreas Mengel, et Thomas Muhr, 14:177-82. Schriften zur Informationswissenschaft. Konstanz: UVK Univ.-Verl. Konstanz.

Manceron, Vanessa. 2022. *Les veilleurs du vivant: avec les naturalistes amateurs*. Les empêcheurs de penser en rond. Paris: La Découverte.

McClintock, Nathan. 2014. « Radical, reformist, and garden-variety neoliberal: coming to terms with urban agriculture's contradictions ». *Local Environment* 19 (2): 147-71. https://doi.org/10.1080/13549839.2012.752797.

Mestdagh, Léa. 2016a. « Construire un réseau de quartier : quand le collectif jardinier imprègne les sociabilités locales. Deux exemples parisiens ». *Lien social et Politiques*, nº 77 (novembre), 166-83. https://doi.org/10.7202/1037907ar.

———. 2016b. « Jardins éphémères, motivation intacte : les équipes de jardiniers partagés ». *Socio-anthropologie*, nº 33 (juin), 101-12. https://doi.org/10.4000/socio-anthropologie.2033.

Montrieux, Gabriel, et Karin Parienti-Maire. 2016. « AMAP et jardins partagés « aux bords » du politique ? » *Revue des sciences sociales*, nº 55 (septembre), 92-101. https://doi.org/10.4000/revss.2013.

Morizot, Baptiste. 2020. *Manières d'être vivant: enquêtes sur la vie à travers nous*. Mondes sauvages. Arles: Actes Sud.

Mumenthaler, Cyril, et Joëlle Salomon Cavin. 2018. « Les fermes urbaines en Suisse : hybridations agri-urbaines ou simples redéfinitions des catégories usuelles ? » *VertigO - la revue électronique en sciences de l'environnement*, nº Hors-série 31 (septembre). https://doi.org/10.4000/vertigo.22030.

Niala, J. C. 2022. « Banal Utopia: Urban Gardening as a Practice for Materialising Utopic City Spaces ». Http://purl.org/dc/dcmitype/Text, University of Oxford. https://ora.ox.ac.uk/objects/uuid:d4977c80-a194-4a61-b0b7-8e3c122c13db.

Olivier de Sardan, Jean-Pierre. 2003. « Observation et description en socio-anthropologie ». In , 13-39. https://doi.org/10.4000/books.editionsehess.19801.

———. 2016. *La rigueur du qualitatif: les contraintes empiriques de l'interprétation socio-anthropologique*. Anthropologie prospective no 3. Louvain-la-Neuve: Academia-Bruylant.

Paddeu, Flaminia. 2021. *Sous les pavés, la terre: agricultures urbaines et résistances dans les métropoles*. Anthropocène. Paris: Editions du Seuil.

Poutignat, Philippe. 2012. *Théories de l'ethnicité*. 2e tirage. Quadrige. Manuels. Paris: Presses universitaires de France.

Power, Emma R. 2005. « Human–Nature Relations in Suburban Gardens ». *Australian Geographer* 36 (1): 39-53. https://doi.org/10.1080/00049180500050847.

Ricœur, Paul. 1997. *L'idéologie et l'utopie*. La couleur des idées. Paris: Ed. du Seuil.

Rosol, Marit. 2012. « Community Volunteering as Neoliberal Strategy? Green Space Production in Berlin ». *Antipode* 44 (1): 239-57. https://doi.org/10.1111/j.1467-8330.2011.00861.x.

Sachse, Victoria. 2020. « Les jardins partagés, terreau de participation citoyenne: de l'appropriation de l'espace public à la construction de commun (s). Regards croisés entre la France et l'Italie. » PhD Thesis, Université de Strasbourg.

Sallustio, Madeleine. 2021. « Collectifs utopiques en milieu rural - Introduction ». *Civilisations. Revue internationale d'anthropologie et de sciences humaines*, nº 70 (novembre), 9-26. https://doi.org/10.4000/civilisations.6603.

Salomon Cavin, Joëlle. 2012. « Entre ville stérile et ville fertile, l'émergence de l'agriculture urbaine en Suisse ». *Environnement urbain / Urban Environment* 6:17-31. https://doi.org/10.7202/1013710ar.

Sawicki, Frédéric. 2003. « «Les temps de l'engagement. A propos de l'institutionnalisation d'une association de protection de l'environnement» ». In *La politisation*, J.Lagroye, ed., 123-46. Paris: Belin.

Schuler, Martin, Manfred Perlik, et Natacha Pasche. 2004. « Non-urbain, campagne ou périphérie – où se trouve l'espace rural aujourd'hui? (2004) ». ARE, Office fédéral du développement territorial, Berne.

Thompson, Matthew. 2015. « Between Boundaries: From Commoning and Guerrilla Gardening to Community Land Trust Development in Liverpool ». *Antipode* 47 (4): 1021-42. https://doi.org/10.1111/anti.12154.

Vandenbroucke, Perrine, Marine Canavese, Brice Dacheux-Auzière, Marie Grenet, Laure Mouhot, Nathalie Berthier, Gil Melin, Cyril Pouvesle, Élisabeth Rémy, et Jean-Noël Consalès. 2017. « Derrière l'utopie du jardin collectif, la complexité d'un projet social, technique et politique ». *Géographie et cultures*, nº 103 (octobre), 19-37. https://doi.org/10.4000/gc.5567.

Weber, Florence. 1998. *L'honneur des jardiniers: les potagers dans la France du XXe siècle*. Socio-histoires. Paris: Belin.

Wimmer, Andreas. 2009. « Herder's Heritage and the Boundary-Making Approach: Studying Ethnicity in Immigrant Societies ». *Sociological Theory* 27 (3): 244-70. https://doi.org/10.1111/j.1467-9558.2009.01347.x.

Witzel, Andreas. 2012. *The Problem-Centered Interview: Principles and Practice*. London: Sage.

Wright, Erik Olin. 2017. *Utopies réelles*. L'horizon des possibles. Paris: La Découverte.

Zhong Mengual, Estelle, et Baptiste Morizot. 2018. « L'illisibilité du paysage. Enquête sur la crise écologique comme crise de la sensibilité ». *Nouvelle revue d'esthétique* 22 (2): 87-96. https://doi.org/10.3917/nre.022.0087.

unine
Université de Neuchâtel

Déclaration sur l'honneur*

Par la présente, j'affirme avoir pris connaissance des documents d'information et de prévention du plagiat émis par l'Université de Neuchâtel et m'être renseigné-e correctement sur les techniques de citation.

J'atteste par ailleurs que le travail rendu est le fruit de ma réflexion personnelle et a été rédigé de manière autonome.

Je certifie que toute formulation, idée, recherche, raisonnement, analyse ou autre création empruntée à un tiers est correctement et consciencieusement mentionnée comme telle, de manière claire et transparente, de sorte que la source en soit immédiatement reconnaissable, dans le respect des droits d'auteur et des techniques de citations.

Je suis conscient-e que le fait de ne pas citer une source ou de ne pas la citer clairement, correctement et complètement est constitutif de plagiat.

Je prends note que le plagiat est considéré comme une faute grave au sein de l'Université. J'ai pris connaissance des risques de sanctions administratives et disciplinaires encourues en cas de plagiat (pouvant aller jusqu'au renvoi de l'université).

Je suis informé-e qu'en cas de plagiat, le dossier sera automatiquement transmis au rectorat.

Au vu de ce qui précède, **je déclare sur l'honneur ne pas avoir eu recours au plagiat ou à toute autre forme de fraude.**

Nom : Nayet

Prénom : Aurore

Cursus : Master

Faculté d'inscription : faculté des lettres et sciences humaines

Lieu et date : Neuchâtel, le 09.08.24

Signature : Aurore Nayet

Ce formulaire doit être dûment rempli par tout étudiant ou toute étudiante rédigeant un travail substantiel (notamment un mémoire de bachelor ou de master) ou une thèse de doctorat. Il doit accompagner chaque travail remis au professeur ou à la professeure.

* Formulaire largement inspiré de la Directive de la direction 0.3 bis, intitulée Formulaire Code de déontologie en matière d'emprunts, de citations et d'exploitation de sources diverses, de l'Université de Lausanne, du 23 avril 2007 et adapté aux besoins de l'Université de Neuchâtel.

Rectorat. Fbg de l'Hôpital 41, 2000 Neuchâtel, tél. +41 32 718 10 20, messagerie.rectorat@unine.ch